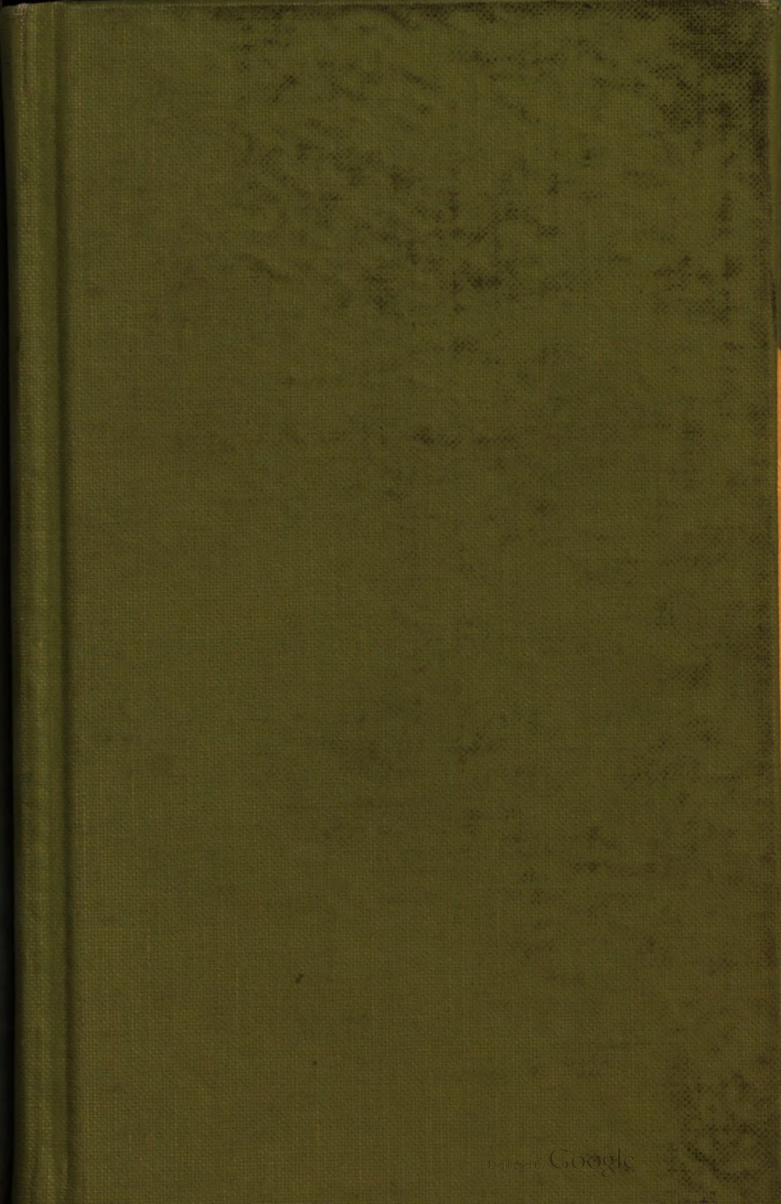


LES SYMBOLES

DE LA CROIX

APPROBATION.

Sur le rapport du R. P. Viérin, supérieur du grand séminaire diocésain, chargé de l'examen du livre intitulé LES SYMBOLES DE LA CROIX, nous permettons l'impression dudit ouvrage.

ANGE VIGNE, *Vic. gén.*

Valence, le 16 juin 1871.

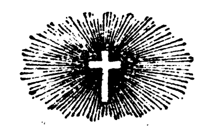
LES SYMBOLES

DE

LA CROIX

Par l'abbé BOITEUX

AUMÔNIER DU COLLÉGE ET DE L'ÉCOLE NORMALE DE VALENCE.

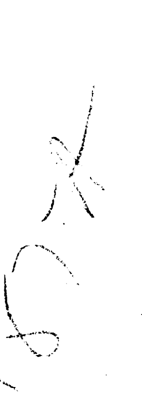


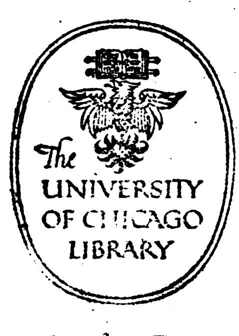
LYON

IMPRIMERIE FÉLIX GIRARD

Grande rue de la Guillotière, 243

1872




The
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY

PRÉFACE.

Au premier rang de ceux qui ont écrit sur la Croix, et nous en ont appris les secrets merveilleux, on doit placer les Pères de l'Eglise : nul d'entre eux qui n'en ait fait le plus glorieux panégyrique. Quelques auteurs ont écrit plus tard, sur le signe de la Croix, comme signe du chrétien, et en ont montré toute la vertu et l'efficacité ; d'autres ont parlé du

culte particulier qui lui est dû, à cause des rapports spéciaux qu'elle a eus avec Notre-Seigneur; un plus grand nombre l'a considérée au point de vue moral, en faisant l'apologie de la souffrance et des autres épreuves de la vie; mais je n'en ai trouvé aucun qui traitât spécialement des signes hiéroglyphiques de la Croix, et, expliquant la vérité par le signe, en tirât des applications instructives et pratiques.

Une petite gravure où se trouvait une croix portée par deux colombes, avec ces paroles pour devise : *mêmes joies, mêmes douleurs* (1), me tomba un jour sous la main. Mes regards furent attirés par les deux colombes qui, avec leurs ailes déployées, formaient une très-belle croix, et je pensai alors que la Croix pourrait

(1) Bonamy, édit. Poitiers, nº 2.

bien avoir d'autres images dans la création, d'où l'on pourrait tirer d'utiles leçons. Je me mis à leur recherche. Les Pères apologistes des premiers siècles m'en ont indiqué un certain nombre, comme on le verra ; les autres m'ont été fournies par la nature elle-même, et les différents usages de la vie.

Ce que je vous dirai, cher lecteur, des symboles de la Croix et de leurs enseignements, ne peut être qu'une ébauche ; car il doit y avoir, ce me semble, bien des secrets cachés sous ces deux lignes droites qui se croisent.

Il est vrai, on n'aime guère en ce monde à entendre parler de croix, et les livres les moins lus sont bien ceux qui en traitent. Celui-ci aura-t-il le même sort ? J'ose espérer qu'en la couvrant de fleurs, ou la cachant sous l'image, la Croix vous pa-

raîtra plus belle, et que mon petit livre hiéroglyphique vous ravira un sourire de bienvenue. Puissé-je faire un peu de bien à votre âme, en vous apprenant à aimer la Croix!

INTRODUCTION.

On a, à notre époque, une prédilection marquée pour les signes et les symboles. C'est, dit-on, de bon goût de ne montrer les choses qu'à demi pour piquer la curiosité, ou couvertes d'une gaze, afin de laisser un peu plus d'exercice à l'esprit moins éclairé, et une certaine satisfaction à l'homme plus instruit. L'épouse du Christ sourira plus vite à la vue d'un beau lis, qu'à un long discours sur la belle et suave vertu ; une simple violette exhalant son parfum au bord de

la haie épineuse, au milieu du gazon vulgaire, où elle cherche à se cacher, donnera une plus douce leçon de modestie à l'âme pieuse, que toute une dissertation ascétique; une branche de laurier, ployée en forme de couronne, excitera la vaillance du soldat plus qu'une superbe harangue, et réjouira son âme plus que les échos de mille louanges.

N'attribuons point, cependant, cet amour de prédilection pour les symboles, à notre seule époque, où l'on se pique d'avoir plus de lumières ; c'est l'amour de l'homme depuis 6000 ans. En effet, tout est image dans la nature : « le monde est un sublime « hiéroglyple toujours en mouvement pour nous « transmettre la connaissance de son auteur (1) ; » la terre n'est qu'un grand livre dont les lettres sont autant de signes symboliques formés par ses rivières et ses fleuves, ses plaines et ses montagnes, ses plantes et ses arbres, ses printemps et ses frimas. Dieu se sert de ce livre, écrit avec de si beaux caractères, pour instruire l'homme en différentes leçons : les unes publient sa gloire, les autres exaltent sa puissance, celles-ci redisent sa bonté, celles-là rap-

(1) Nicolas. (*Etudes*, t. I, page 111.)

pellent sa justice ; il n'est aucun des attributs divins qu'elles ne peignent sous les couleurs les plus vives ; et, celui qui eût été aveuglé en voulant scruter la majesté de Dieu, peut la considérer sans danger à la douce lumière d'un symbole. Tel qui ne saurait fixer un rayon de soleil, pour en découvrir la beauté, peut le voir dans la prairie, se décomposant en mille riantes couleurs, et en admirer sans fatigue le blanc d'argent et le rouge écarlate, le jaune d'or et le bleu d'azur. Les signes et les images de la terre nous redisent ainsi, en de gracieuses leçons, les secrets impénétrables de Dieu (1).

Tels sont les moyens dont Dieu, le premier, s'est servi pour instruire l'homme ; il dut donc, alors, lui donner à la fois l'amour de son enseignement et l'intelligence de ses leçons. Aussi, il ne se contenta point d'avoir usé une première fois de ces moyens faciles pour l'instruire, et l'élever à lui ; il s'en servit encore, dans la suite des temps, pour lui apprendre de nouveaux secrets, et lui faire connaître d'autres merveilles : le buisson ardent, les éclairs et les tonnerres du Sinaï, la manne du désert, l'arche

(1) Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur. (Rom., I, 20.)

d'alliance, sont autant de leçons adressées aux sens de l'homme pour mieux arriver à son intelligence.

Les prophètes, à leur tour, empruntèrent le langage divin pour mieux annoncer aux peuples les oracles de Jéhovah. Le Christ, venu plus tard, rappela aussi le mérite de cet enseignement, en s'en servant pour annoncer la bonne nouvelle aux nations de la terre ; et ses leçons pleines d'images portaient droit à l'intelligence, en même temps qu'elles contentaient les sens, et ravissaient le cœur.

Tels furent aussi les moyens dont se servirent les hommes, avant l'invention de l'écriture, pour exprimer leurs pensées, et les transmettre aux générations futures. « Cette manière de parler aux yeux est encore « en usage parmi les sauvages ; les Chinois mêmes « l'ont conservée; leurs caractères n'expriment point « des sons, mais représentent les objets. Les Egyp- « tiens chargaient aussi leurs monuments et leurs « momies de caractères, ou de peintures, dont « jusqu'à présent l'on n'a pu trouver la clef (1). » Il faut, en effet, une image à l'esprit pour s'élever vers ce qui n'est pas image, et les sciences abstraites font elles-mêmes reposer l'imagination sur des chif-

(1) Bergier, *Dict.*, au mot hiérogl.

fres, ou des lignes. La leçon la mieux apprise, et la plus sûrement retenue, sera toujours celle où une image plus vive, un coloris plus brillant, des traits plus prononcés seront venus frapper les sens.

Néanmoins, quoique l'homme recherche de préférence les images et les symboles, et aime à parcourir le grand livre écrit de la main de Dieu, il a, surtout à cette époque, un goût encore plus prononcé pour les abrégés. Le maître le plus savant, et le plus heureux en ses leçons, est celui qui sait apprendre à ses disciples beaucoup de choses en peu de temps, et en peu de mots. Or Dieu, qui s'y connaît tout aussi bien en petit livre qu'en gros livre, et est maître passé en enseignement, nous a donné un tout petit hiéroglyphe, où resplendissent, avec non moins d'éclat que dans la création, sa sagesse et sa bonté, sa miséricorde et sa justice, sa puissance et sa gloire : la Croix ! Dieu nous a donné en elle un mémorial de toutes ses merveilles. « C'est là que Jésus-Christ, étendant les bras, « nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous « pouvons apprendre tout l'ordre des conseils de « Dieu. Tout est ramassé dans la Croix ; elle est « un symbole abrégé du christianisme (1). » Nous

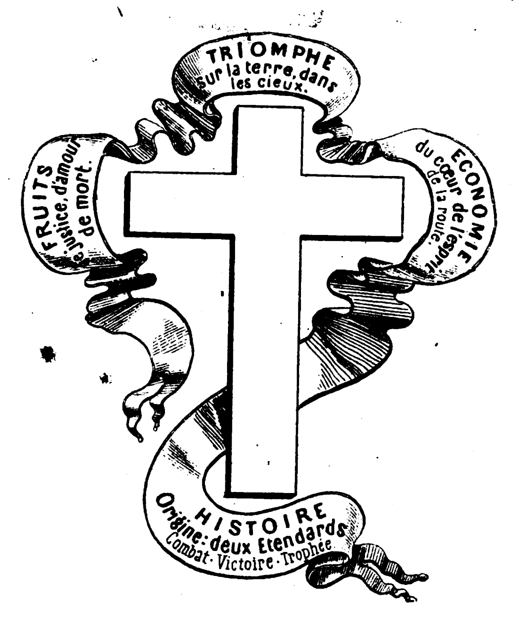
(1) Bossuet.

ne pouvons plonger nos regards dans la profondeur des cieux pour y découvrir les vérités éternelles ; nous nous perdons peut-être au milieu des mille sublimes leçons que la création nous donne : allons donc nous instruire auprès de la Croix, nous y trouverons, tout à la fois, une satisfaction à notre amour pour les images et les symboles, et à notre préférence pour les abrégés.

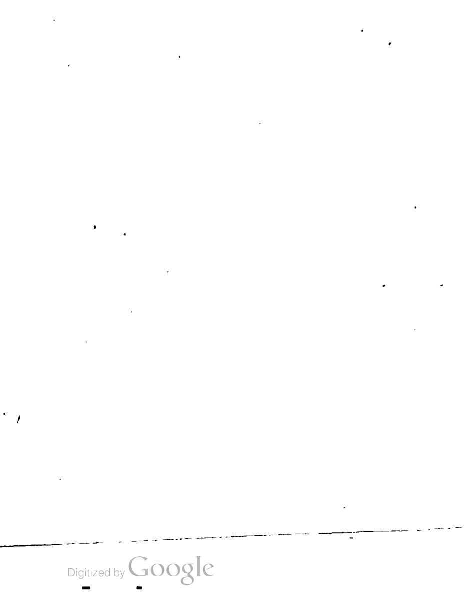
L'apôtre saint Paul estimait, lui aussi, la science de la Croix par-dessus toute chose ; son ambition et sa gloire étaient de pouvoir la faire connaître au monde entier ; mais il avait un langage inspiré pour en parler : il était la lumière de l'Eglise, et connaissait les secrets du troisième ciel ! Pour nous, qui avons toujours vécu en cette terre au milieu des illusions de l'imagination, et des ténèbres de l'esprit, oserons-nous en parler ?

O Croix, objet de ma pensée et de mes vœux, arbre élevé et magnifique entre tous, nul autre dans la forêt ne peut rivaliser avec toi en feuilles, en fleurs et en fruits ! Je viens m'asseoir à ton ombre hospitalière, pour en sentir et respirer la fraîcheur. Que le vent devient doux, soufflant sous ton feuillage ! Que l'atmosphère est embaumée de tes suaves parfums ! Oh ! que le ciel est pur à travers tes rameaux !... Mais

ce n'est point assez pour combler mes désirs : je voudrais te voir de plus près, connaître tes richesses et ta munificence ! Oh ! baisse vers moi tes branches pour que, mes yeux les contemplant, j'en connaisse mieux l'éclatante beauté ; mets dans ma main ton fruit magnifique, afin que, ma bouche le savourant, j'en raconte mieux les célestes effets.



La division de cet ouvrage sera basée sur la forme de la Croix. A ses pieds, nous mettrons son histoire en ce monde; en ses bras, son économie admirable, et ses fruits merveilleux; à son sommet, son glorieux triomphe. C'est aux pieds, en effet, que sont attribués, dans la Sainte Ecriture, les divers accidents de la vie; les œuvres, et la récolte de leurs fruits sont le propre des mains; et c'est sur le front du vainqueur qu'est déposée la couronne.



PREMIÈRE PARTIE.

L'HISTOIRE.

Faire l'histoire de la Croix ne me paraît pas chose facile. Pour tenir mon sujet au rang qu'il mérite, ne me faudrait-il pas, afin d'en marquer l'origine, chercher dans la nuit des temps reculés du monde, où le lecteur aime à voir se perdre la naissance des peuples, l'invention des arts, la formation des fossiles ou des précipités chimiques? Quel merveilleux pourrai-je jeter sur l'apparition de mon héros, ou quel voile plein de mystère? Pourrai-je le faire sortir de l'école du progrès, afin de plaire aux esprits de l'époque?

La Croix est l'œuvre de Dieu seul; en lui seul nous placerons son origine. Il la choisit dès le commencement pour être l'abrégé de toutes ses merveilles (1), et cacha dès lors dans ses bras tous les enseignements que l'on y trouve aujourd'hui, n'attendant que la plénitude des temps pour les manifester. L'homme la rencontra souvent sur le chemin de la vie, mais sans la reconnaître; la toucha de ses mains, mais sans l'apprécier, et ce n'est qu'en blasphémant qu'il se vit contraint de la porter sur ses épaules. Les besoins et les relations de la vie lui firent même adopter quelquefois des formes et des signes dont la Croix se rencontrait le parfait modèle; mais c'est toujours à son insu qu'il a préparé les images et les symboles qui vont nous servir pour manifester les enseignements qu'elle cache en ses bras.

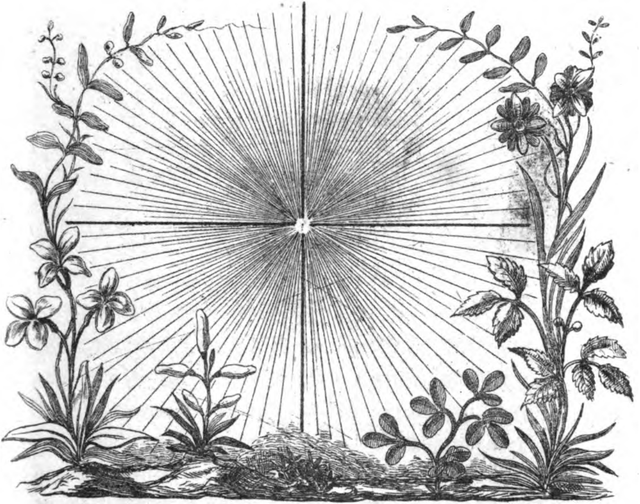
En écrivant l'histoire hiéroglyphique de la Croix, je ne veux point la montrer assujettie aux lois du progrès, ni aux diverses modifications apportées par le temps dans les arts et les industries humaines; elle fut toujours, dans le sens vulgaire, une figure formée avec deux lignes qui se croisent.

Néanmoins, s'il n'y a point de progrès à signaler dans la forme de notre Croix, il n'en est pas de même des significations morales qu'elle a eues,

(1) Ipse lignum tunc notavit.

suivant les temps et les circonstances : autrefois, signe de mort et d'ignominie, maintenant, signe de vie et de gloire ; hier, objet de crainte et de folie, aujourd'hui, objet d'amour et de sagesse. Ces enseignements divers ne nous étant pas tous fournis immédiatement par une des formes symboliques de la Croix, je les rappellerai au moins à la fin des chapitres dont ils seront la conclusion naturelle.

Quatre idées principales formeront la matière de cette première partie : 1° Origine de la Croix ; 2° les deux étendards ; 3° le combat ; 4° la victoire.



L'Ange de l'école énumère quelques raisons de convenances qui durent porter le Christ à choisir la Croix pour l'instrument de son supplice : 1° Pour nous apprendre à ne redouter aucun genre de mort, la Croix étant le plus exécrable et le plus terrible de tous ; 2° pour rendre à Dieu le fruit qu'Adam avait pris, en se mettant lui-même à la place de ce fruit sur l'arbre de la Croix ; 3° pour sanctifier l'air souillé aussi par le péché, étant placé sur un bois élevé, comme il avait déjà sanctifié la terre en la touchant de ses pieds ; 4° pour mieux nous indiquer le chemin du ciel ; 5° pour mieux nous montrer la vertu de son sacrifice, et sa Providence qui voulait sauver tous les hommes : la Croix correspondant par ses quatre bras aux quatre coins du monde ; 6° pour nous enseigner les différentes vertus ; 7° parce que ce genre de mort correspondait à diverses figures de l'Ancien Testament (S. Thom. III. 9. XLVI, art. 4). *J'ajoute à ces motifs une dernière raison tirée de la forme même de la Croix, ainsi qu'on va le voir dans le chapitre suivant.*

CHAPITRE I.

LE MODÈLE.

Tout ce qui fut prédestiné de Dieu à jouer un rôle plus providentiel dans le monde dut, par le seul fait de la prédestination divine, jouir de privilèges spéciaux en rapport avec la mission à remplir. Dieu, prévoyant la chute de l'homme et l'incarnation du Verbe dans le temps, choisit Marie, avant tous les siècles, pour coopérer à la rédemption du genre humain, en devenant Mère de Dieu. Pour la mettre à la hauteur des relations intimes qui allaient s'établir entre elle et le divin Fils qu'elle devait porter dans son sein, il la préserva de la souillure originelle, en la remplissant de grâces.

En prévision de cette même chute et de la mort de son Fils, Dieu n'aura-t-il pas créé sur un modèle spécial, et avec des formes mystérieuses, l'instrument de son supplice? L'instrument qui devait avoir un jour des rapports si étroits avec son Christ, et ne faire, en quelque sorte, plus qu'un avec lui.

ne devait-il pas porter des signes tout particuliers de sa Providence, et avoir une place distinguée parmi les œuvres de la création? La Croix destinée à nous rappeler le Christ ici-bas, après son départ pour les cieux, et à nous faire souvenir de ses enseignements et de ses travaux, ne devait-elle pas cacher en elle bien des secrets et des merveilles?

L'homme, ayant été créé pour Dieu, a été fait à son image et à sa ressemblance; la nature entière, ayant été tirée du néant pour la même fin, porte des marques visibles et frappantes du Dieu créateur et de l'auguste Trinité; la Croix ayant été destinée au Dieu fait homme, n'en portera-t-elle pas quelques traits mystérieux? Celle qui devait lui donner son nom (1) sera-t-elle sortie des seules mains capricieuses de l'homme? Dieu, alors, pour la première fois, eût oublié de marquer d'une manière éclatante la plus belle œuvre de ses mains. Mais, non!

« *Au commencement était le Verbe, et le Verbe* « *était Dieu; c'est par lui que toutes choses ont été* « *faites, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans* « *lui. En lui était la vie* (2), » étant l'intelligence, le modèle et l'exemplaire de toutes choses. Cette vie, il l'a manifestée dans la création; il a comme

(1) Le Crucifié, ainsi le nomme saint Paul.
(2) Joan., c. I.

ouvert son sein pour la montrer et la communiquer aux créatures, la leur distribuant à divers degrés de ressemblance avec la sienne et d'une manière plus ou moins riche et plus ou moins supérieure, suivant leur place dans l'échelle de la création; mais si faible, si méconnaissable qu'elle puisse être dans la plus humble des plantes, elle porte toujours avec elle un trait de ressemblance avec son auteur (1). En effet, toute vie sur la terre est en mouvement, et cherche, dans la force d'expansion qui lui est propre, à se dilater, à s'ouvrir et à se communiquer (2). La plante nous le montre en élevant sa tige et épanouissant sa fleur; l'arbre, en ouvrant ses bourgeons et étalant ses feuilles; l'homme, en ne vivant que d'amour.

Mais, remarquez-le, cette vie ne se dilate, ne s'ouvre et n'apparaît à nos yeux qu'en se mettant en croix dans l'épanouissement du bouton des fleurs, comme dans celui du bourgeon des feuilles. Que dis-je? Les fleurs déjà écloses gardent presque toutes leur première forme, les unes d'une manière parfaite (les crucifères), les autres avec quelques variantes qui rappellent néanmoins ordinairement

(1) Produxit (Deus) res in esse propter suam bonitatem communicandam creaturis, et per eas repræsentandam. (S. Thom. 1a, q. XLVII.)

(2) Bonum est diffusivum sui ipsius. (Id. 1a, q. V, art. IV.)

la forme de la Croix, et tout en multipliant leurs pétales pour augmenter leur beauté et montrer la puissance de leur vie, elles ne font que multiplier les croix. Les feuilles, en se développant, conservent souvent cette même pose en croix, les unes d'une manière parfaite [les opposées (1)], les autres, malgré quelques modifications, en rappellent généralement le souvenir dans leur forme et leurs nervures. L'homme lui-même, qui a reçu une vie supérieure, en recevant l'intelligence, en montre l'expansion sous les mêmes formes que le violier des jardins et la rose de Jéricho, et il n'ouvre vraiment son cœur pour prier, pour aimer, qu'en étendant les bras et les mettant en croix. La forme de la Croix est bien la haute expression de la vie végétative et raisonnable ; elle tient en ses bras un trait de la vie même du Verbe.

En second lieu, « *la vie était la lumière des hommes* (2). » Le Verbe est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Remarquez d'abord comment apparaît à nos yeux la lumière des corps perçant à travers les ténèbres (3). Elle se montre avec des rayons d'abord épars, puis se mul-

(1) Cruciatim opposita, seu decussata. (Richard, p. 522.)

(2) Joan., c. I, 4.

(3) Et lux lucet in tenebris. (Id., 5.)

tipliant à mesure que l'astre s'élève. Or, que sont ces rayons, sinon des croix de lumière superposées sur un foyer commun? Si donc la lumière des corps est l'image de la lumière des esprits, si le soleil de la terre est celle du soleil des intelligences, comme nous le rappelle si souvent la sainte Ecriture, la Croix ne portera-t-elle pas, en ses deux bois qui se croisent, un modèle obscur, quelques traits sans éclat, un souvenir mystérieux de la Vie et de la Lumière qu'elle devait un jour porter dans ses bras? Que dis-je? Celui qui est la Vie et la Lumière ne trouvera pas plus tard de plus beaux traits pour se montrer aux peuples de la terre, et leur découvrir ses trésors de vie et de lumière, que de se mettre en croix!

C'est ainsi que Dieu, prévoyant en sa science des futurs conditionnels, quels seraient les moyens dont il se servirait pour racheter l'homme s'il venait à mésuser de sa liberté, mit alors en harmonie le plan de la création et le plan rédempteur et établit entre eux de merveilleuses relations en disposant selon le nombre, le poids et la mesure, tout ce que demandaient les convenances pour l'accomplissement d'un si grand mystère.

La terre couverte de croix par ses plantes et ses arbres, son soleil et ses étoiles, chante donc une hymne magnifique au signe rédempteur; elle n'est belle que par la Croix, elle n'est riche que par la

Croix, elle ne resplendit que par la Croix. Saint Justin, martyr, ne semble-t-il pas exprimer la même pensée quand il dit que Dieu a tout oint et orné par son Christ? « Le Père de l'univers n'a « point de nom, parce qu'il n'est point engendré, « car quiconque reçoit un nom est moins ancien « que celui qui le lui impose... Quant à Celui qui « est son Fils, seul proprement appelé Fils, le « Verbe qui précède toutes les créatures, qui « existait avec le Père, et qui est né du Père, « lorsqu'au commencement Dieu créa et orna tou- « tes choses par lui; il est premièrement appelé « Christ, parce que Dieu *a oint et orné* tout par « lui (1). » « C'est pourquoi, dit un saint évêque « d'Antioche, rien n'est orné, s'il n'est *chrisé* (2). » Comment tout est-il *chrisé*, sinon par la vie et la lumière du Verbe descendant des cieux cachées sous l'image d'une croix? « Parcourez tout ce qui « est en ce monde, et voyez si tout n'est pas or- « donné avec ce symbole (*hac figurâ*), voyez si « quelque société ou quelque relation peut exister « sans lui (3). » Platon lui-même a écrit, au rapport de saint Justin, que la puissance la plus voi-

(1) S. Justin, Apolog. II, n° 6.

(2) S. Théophile, cité par D. Prudent, traducteur et commentateur de S. Justin, sur ce même passage.

(3) S. Justin, Apolog. II.

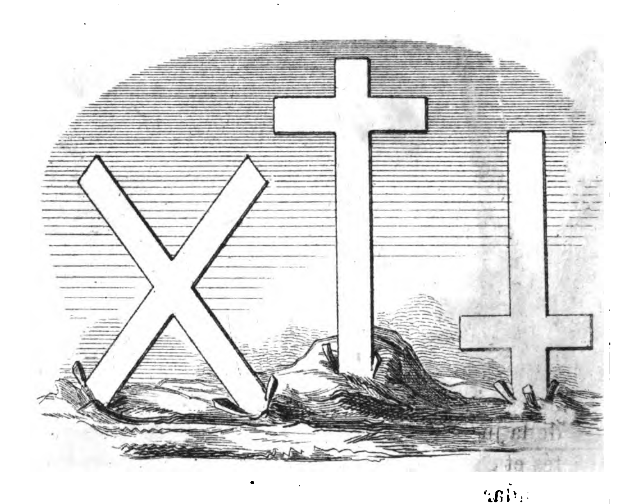
sine du premier Dieu s'est étendue sur le monde en forme de + (1). « Il est infiniment remarquable, dit « Gretzer, que, dès l'origine du monde, Dieu a « voulu tenir constamment la figure de la Croix « sous les yeux du genre humain, et organiser les « choses de manière que l'homme ne pût presque « rien faire sans l'intervention de la forme de la « Croix (2). »

Quelle ne doit pas être votre admiration, âme chétienne, à la vue de ces créatures marquées par Dieu de traits si magnifiques; votre étonnement, devant ces êtres ainsi pleins de merveilles; votre respect, pour une Croix que Dieu lui-même a si fort honorée! Vos chants ne s'uniront-ils pas à ceux dont la terre retentit pour glorifier un signe aussi plein de mystères, et l'expansion de votre amour ne cherchera-t-il pas a l'imiter en se mettant en croix!

O Croix, que tu es belle, sortant toute parée du sein de la Divinité, comme un rayon de lumière du foyer du soleil! Qui pourra te contempler au milieu de ta gloire, et fixer du regard ta divine beauté? Oh! béni soit ce jour, où, te couvrant d'un voile, tu descendis des cieux! Mes yeux, ainsi, peuvent te voir, mes mains te toucher, mon amour te saisir! Sur ces traits de pierre ou de bois dont

(1) S. Justin, Apolog. II.
(2) De Cruce, l. I, c. LII.

tu t'es revêtue, sur cette fleur dont tu modèles les contours, je dépose un baiser de ma bouche, adorant sous ces dehors grossiers les grandeurs que tu y tiens cachées.



*La Croix, sur laquelle on attachait ou on clouait l...
minels, était, dans le sens communément reçu, tou...rs
formée par deux bois qui se croisent. Elle était, su...
circonstances, plus haute ou plus basse ; ses bras éta...
angles droits ou aigus, placés en haut ou en bas. Q...
uns lui donnaient une autre forme* (Γ. Y. T.); *ce...
derniers instruments de supplice, quoique désignés ...
fois sous le nom générique de Croix, étaient plus ...
ment appelés* poteau, fourche, potence.

LES DEUX ÉTENDARDS.

CHAPITRE II.

LE SUPPLICE.

Le démon fut le *premier homicide*, Adam fut sa triste victime. En lui faisant commettre le mal, il lui fit perdre la vie de la grâce et les dons ... stice originelle ; il couvrit la terre d'iniqui- ... de souillures, et y planta partout le funèbre ... ard de la douleur et de la mort.

Le Paradis terrestre n'avait ni ronces, ni épines ... pussent blesser les mains innocentes de notre ... mier père ; mais, depuis son péché, que de ... ces et d'épines sur la terre ! Que d'instruments ... applices et de tortures, que d'objets d'horreur ... épouvante ! Et, à côté, que de douleurs et de ... ffrances, de cris et de sanglots, de sang ... et de membres disloqués ! Que de cadavres ! On dirait que les peuples rivalisent à qui sera le

plus raffiné dans le châtiment des coupables; chacun d'eux a son supplice spécial, comme chacun d'eux a son drapeau; et l'exécuteur de leurs volontés barbares a pu se dire, en son orgueil de bourreau : nul ne supplicie mieux que moi!

Néanmoins, chez la plupart des nations s'élève un gibet « plus formidable et plus exécrable (1) » Le feu et l'huile bouillante, le glaive et le chevalet, les fouets et les crocs de fer le lui cèdent en cruauté; il les dépasse, et s'élève au-dessus d'eux comme le chêne au-dessus des arbres de la forêt : c'est la Croix! La voilà! Elle paraît dans les airs! Ses bras vigoureux saisissent la victime; son sein perfide vient la recevoir...! C'est le tigre qui tient sa proie, la serre, la torture, met son corps en lambeaux; puis l'étouffe lentement dans de longues et horribles angoisses, pour en tenir plus longtemps les membres palpitants; et quand, ivre de sang, dégoûtant de souillures, il ne tient plus qu'un cadavre mutilé et couvert de caillots, il le laisse tomber, attendant une victime fraîche! Tel est l'effroyable spectacle que nous présente la Croix.

Ce supplice était si horrible et si cruel que Cicéron dit qu'il faut en détourner les yeux, les oreilles, la pensée (2). « Non, s'écrie Bossuet, l'imagination ne se peut rien représenter de plus effroyable,

(1) S. Thom., III, q. XLVI, art. 4.
(2) In Verrem, v, 64, 66.

et jamais on n'a rien inventé ni de plus rigoureux pour les scélérats, ni de plus infâme pour les esclaves. » Aussi, le maître de l'éloquence, accusant un gouvernement de province d'avoir fait crucifier un Romain, représente cette action comme la plus noire et la plus furieuse qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme, et proteste que, par un tel attentat, la liberté publique et la majesté de l'Empire étaient violées. On ne crucifiait chez eux que les voleurs. Il ne fallait pas seulement que ceux que l'on attachait à la Croix fussent les plus détestables de tous les mortels, mais les derniers et les plus abjects (1).

Telles furent les tristes conséquences du péché que, non-seulement il sépara l'homme de Dieu, mais en même temps la nature entière, dont l'homme était le représentant et le roi, pour les livrer entre les mains du démon. Devenu maître (2), et soupçonnant sans doute les secrets et les merveilles que le Créateur avait cachés dans la nature en la semant de croix (3), Satan dut chercher, par tous les moyens possibles, à rendre méprisable et infâme le signe qui devait un jour détruire son empire. Aussi le hiéroglyphe de la lumière et de

(1) Sermon pour la fête de l'Exalt.
(2) Princeps hujus mundi. (Joan., XII.)
(3) Voir le Modèle, chap. I.

la vie se couvrit bientôt de ténèbres, se changea aux yeux de l'homme en un signe de mort, et le Christ, en prenant un jour la Croix, y trouva réunies, en un horrible faisceau, toutes les iniquités et les douleurs de la terre (1).

A côté de ce terrible instrument de supplice, s'en élève un autre portant le même nom parce qu'il en a les douleurs (2), et épouvantant, lui aussi, ses victimes. L'affliction, le malheur et les autres misères de la vie, l'impiété, le crime et leurs nombreux complices sont les bourreaux qui dressent cette nouvelle croix dans les entrailles mêmes de l'humanité. L'œil ne la voit pas, mais le cœur en ressent les angoisses cruelles; ses battements ne sont que le retentissement des coups répétés de marteau, et ses soupirs les gémissements de la victime. Depuis le péché, nul n'est exempt de ce nouveau supplice, c'est un héritage de famille que personne ne peut répudier. Quel qu'il soit, attaché à la glèbe ou assis sur un trône, dormant sous l'édredon ou traînant le boulet, couvert d'oripeaux ou vêtu de drap d'or, vil paria ou Parisien mus-

(1) Is, LIII, 4.

(2) Crux, Cruciatus. — Les Romains désignaient sous le nom de croix tous les tourments d'esprit et de corps. Notre Seigneur a consacré cette manière de parler : « *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il porte sa croix.* »

qué, l'homme est né pour la douleur comme l'oiseau pour voler (1). L'innocent a ses tribulations, le juste, ses revers, la vertu ne conjure point la souffrance et le Sage se plaint des afflictions de la vie. La terre est un immense calvaire, où l'on entend de toutes parts des gémissements et des cris, où l'on voit couler les larmes et éclater les sanglots, puis, enfin, expirer tous les membres de la famille humaine (2). Le cœur se serre à ce spectacle, et sent augmenter ses propres douleurs à la vue de tant d'autres misères.

L'impiété va plus loin; elle s'indigne et, comme une nouvelle femme de Job, l'insolence au front, l'ironie sur les lèvres, elle crie à l'homme tout courbé sous le poids de sa chaîne : « *Maudis donc Dieu, et meurs!* (3). » — Non, arrière le blasphème! Dieu n'a pas créé l'homme pour lui faire subir une si triste existence. Le titre de croix, que portent ces peines de la vie et que leur ont donné les peuples, ne montre-t-il pas que l'homme est un roi dans les fers, et que ses chaînes sont pleines de mystères? Nulle langue humaine n'appela croix

(1) Job, v, 7.

(2) Les géographes expriment à leur insu cette même pensée par un superbe hiéroglyphe. En divisant la terre par le méridien et l'équateur ⊕, ils n'ont fait que la couvrir d'une immense croix.

(3) Benedic Deo, et morere. (Job, II, 9.)

les souffrances de la brute. Dieu ne permit jamais que ce nom symbolique fût ainsi ravalé. Tout gémit et souffre sur la terre, mais aucune créature ne gémit, ni ne souffre à la manière de l'homme : seul il est sur la Croix, car seul il expie. Il expie ! Là est le mystère que la foi nous enseigne, mais que l'impie méconnaît, pour trouver place au blasphème.

Regarde donc, ô mortel, sous le voile que la foi vient soulever à tes yeux, et adore la justice divine appesantissant son bras sur ta tête coupable. Tu n'es qu'un condamné subissant ton arrêt ; car il est écrit de par Dieu : « *La terre sera maudite, à cause de ce que tu as fait, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage* (1). » Tu as péché, voilà pourquoi ta nourriture aura toujours une larme pour condiment ; ton jour le plus serein, un nuage pour obscurcir son ciel ; tes moments de bonheur, leur calice d'amertume. La terre portera toujours assez d'épines pour ensanglanter ton corps et déchirer ton âme ; partout et toujours tu traîneras ton boulet.

Cependant, quelque dur que soit le verdict divin, rien ne sied mieux au coupable que d'accepter le châtiment mérité et de baiser humblement la main qui le frappe. Que dis-je ? C'est le seul bien qui lui

(1) Gen., III, 17.

reste. En effet, quand de sa voix la plus douce, il répond au mal qui, chaque jour, vient heurter à sa porte : « Entre, tu es ma croix d'aujourd'hui, » le mal alors n'entre pas seul ; mais avec lui entre aussi l'espérance, et le coupable se dit avec le roi de Ninive : « *Qui sait si Dieu n'apaisera pas la* « *fureur de sa colère, et ne pardonnera pas mes* « *iniquités* (1) ! » Cette pensée, quelles que soient ses souffrances, vient consoler l'homme en son malheur, et jeter un instant un mystérieux reflet sur son front assombri ; elle l'éclaire comme les derniers feux du soleil, les crêtes de rochers qui surplombent un abîme.

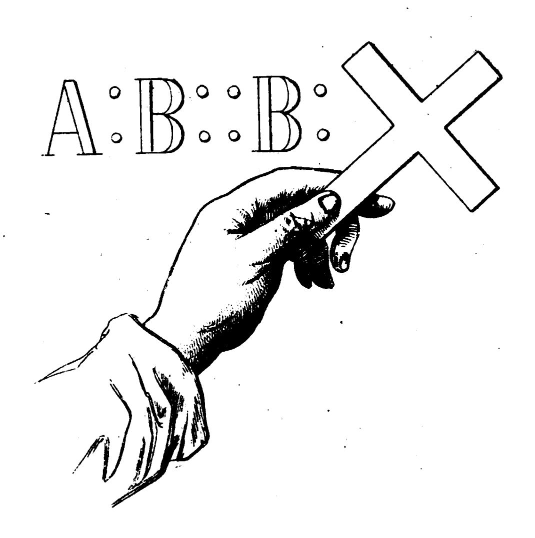
Entre toutes les peines qui crucifient ainsi le cœur humain, il en est une, cependant, dont les douleurs sont plus vives et les angoisses plus amères, qui ne donne ni paix, ni trève à ses victimes, et ne laisse entrevoir aucun éclairci dans leurs noires pensées ; véritable vautour plantant ses serres impitoyables sur une poitrine humaine pour la déchirer, la mettre en lambeaux, et en dévorer les chairs toutes palpitantes. Cette croix, c'est le remords. Telle est celle que vous portez, pécheurs : vos plaisirs et vos fêtes, vos voluptés et vos débauches ont caché sous des fleurs une main de bourreau. Les traîtres ! Ils frappent sans perdre haleine

(1) Jon., III, 9.

pour vous clouer sur la Croix, et ils ne vous en descendront que pour vous mettre en terre, non! mais pour vous clouer de nouveau sur celle de l'éternité (1)!

O mon âme, que sont toutes les croix comparées à cette dernière : l'enfer! l'éternité! Que sont toutes les douleurs et toutes les angoisses devant celles du ver qui ne meurt point! Quelle affreuse pensée! Quel horrible destin!

(1) Cruciabuntur die ac nocte. (Apoc., xx)



X *désigne, en mathématiques, le terme inconnu d'une proportion.*

CHAPITRE III.

L'INCONNU.

La Croix s'est dressée sur la terre comme un spectre hideux! Elle est debout, tourmentant sa victime...!

Pauvre mortel, quel bourreau est le tien! Qui t'arrachera de ses bras? Qui étreindra ton oppresseur et le couchera en terre? Tes épaules meurtries sous son joug cruel, ton corps tout labouré par ses ongles de fer, ne pourront-ils émouvoir quelque âme généreuse? Ton sang qui ruisselle sous les coups redoublés, tes membres épuisés dans de longues angoisses ne trouveront-ils point sur la terre un reste de pitié?

Hélas! le ciel et la terre furent sourds aux plaintes de la victime, et demeurèrent insensibles au spectacle de ses souffrances. Le temps, qui change tout, ne fit que multiplier les croix, au lieu de les détruire. Les puissants du siècle, loin, eux aussi, de les faire disparaître, s'en servaient pour effrayer leurs sujets et asservir les masses; leur trône, défendu par les bras de la Croix, était à leurs yeux non moins solide et respecté que gar-

dé par l'épée du soldat. Alexandre le Grand étend au loin ses conquêtes, les peuples courbent la tête sous son sceptre de fer, la terre se tait !... mais l'infâme gibet ne cesse point de supplicier. César s'assied sur le trône du monde, et rend la paix à la terre ; la Croix seule ne connaît point de repos ni de douceurs pour ses victimes. L'homme attendait en vain un rédempteur qui renversât ce bois infâme et le brisât à jamais.

Les autres croix ne laissaient pas à l'homme plus de relache. Les douleurs du corps, les afflictions de l'esprit, les horreurs de l'éternité crucifiaient jusqu'au bout sa pénible existence : nul bras assez puissant pour briser les liens où le démon le tenait enchaîné, nulle main assez habile pour panser les plaies que le péché avait faites à son cœur, nulle parole autorisée pour lui promettre le ciel. Ni les hécatombes de taureaux et de génisses, ni l'encens qui brûlait sur les autels d'or et de marbre, ni les supplications et les prières ne pouvaient satisfaire à la juste colère d'un Dieu outragé. Loin de tout secours, n'ayant pas même à ses côtés l'espérance pour l'aider à mourir, l'homme expirait au milieu de longues angoisses, comme un criminel expire sur la Croix. Ainsi l'habitant du Sahara, tombé entre les griffes du lion en traversant le désert, jette en vain un regard sur l'immense mer de sable

qui borne l'horizon : il est seul ! Il appelle : nulle voix qui réponde, sinon l'écho des rochers sauvages et les rugissements de son féroce ennemi.

Dieu avait donc absolument abandonné sa créature ? — Non. « *Son sauveur était dans le monde, mais le monde ne l'a pas connu* (1). » La Croix devait être rachetée par la Croix (*similia similibus*) ; mais l'homéopathie divine ne put tomber sous les sens de l'homme. Quelque idée que les peuples eussent du Rédempteur promis, et dont la tradition leur avait conservé le souvenir, ils ignorèrent les moyens dont il se servirait pour proportionner le remède à leurs maux. Ils ne purent comprendre qu'un mal serait guéri par un autre mal, que le produit des moyens égalerait celui des extrêmes, et qu'une somme infinie de souffrances payerait seule une dette infinie de souffrances.

Ce mystère fut inconnu des païens. Ayant appris par la Révélation que le Fils de Dieu devait venir en ce monde, ils donnèrent des enfants à Jupiter, à chacun desquels ils attribuèrent une vertu du Christ. Ayant entendu dire qu'il devait être le Fort, s'élancer comme un géant, ils firent un Hercule ; qu'il devait être Médecin, ils firent un Esculape ; qu'il devait naître d'une Vierge, ils firent un Persée ; mais ils ne mirent

(1) Mundus eum non cognovit. (Joan , c. I.)

sur la Croix aucun des fils de Jupiter, « car ils « n'en connaissaient pas, nous dit saint Justin, la « signification cachée et obscure (1). » Athènes elle-même, le centre des lumières philosophiques, Athènes, où l'on allait de toutes parts apprendre la sagesse, avoua hautement son ignorance en dressant un autel à ce Dieu inconnu.

Il était inconnu des Juifs qui, de par la loi, tenaient pour maudit le bois où un homme avait été crucifié (2) ; quiconque le touchait ou mangeait de son fruit devenait impur. Ils croyaient, au contraire, que le Messie serait un roi puissant qui les délivrerait de leurs ennemis, et surpasserait Salomon en richesses et en magnificence. « *Nul des* « *princes de ce monde ne connut la sagesse de Dieu* « *renfermée dans son mystère, car, s'ils l'eussent* « *connue, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur* « *de la gloire* (3). »

Les apôtres eux-mêmes ne le connaissaient pas.

« *Voilà*, leur dit Jésus, *que le Fils de l'homme* « *va être livré entre les mains des méchants* (4). « *Mais*, dit saint Luc, *ils ne comprirent rien de ce*

(1) Neque enim latentem obscuram que intelligebant significationem. (S. Just. mart., Apolog. II.)

(2) Deuter., XXI.

(3) I Coloss., c. II, 7, 8.

(4) Matth., XX, 18.

« *que Jésus leur disait* (1). » Ils le montrèrent bien plus tard, en abandonnant lâchement Jésus sur la Croix du Calvaire.

La Croix est-elle mieux connue de nos jours? Beaucoup en connaissent l'image, peu en contemplent le mystère, aucun presque ne s'en applique la vertu; et le plus grand des malheurs, c'est que nous ne cherchons pas à sortir de l'inconnu. Nous faisons comme les apôtres. Ils n'entendaient point cette parole, elle était voilée devant eux et néanmoins ils craignaient d'interroger Jésus (2). Pourquoi? C'est qu'ils savaient bien qu'il faudrait suivre leur Maître, et ils ne voulaient pas savoir les souffrances où il allait, de peur d'avoir un sort semblable. Voyez combien l'homme se trompe lui-même, comme il fait le sourd quand on lui vient dire ce qui choque ses passions et ses sens; comme, quelque clair qu'on lui parle, il détourne l'oreille, il ne fait pas semblant d'entendre, il craint d'approfondir la matière. Quitte ce commerce, renonce à ce plaisir, renonce à ta propre volonté : il n'entend pas, il ne veut pas entendre, ni savoir, ni interroger celui qui parle (3). Tel est l'hydropique : il voit son mal empirer par le trop de bois-

(1) Luc., XVIII, 34.
(2) Luc., IX, 45.
(3) Bossuet, Médit.

son, et il se récrie néanmoins contre celui qui la lui refuse, ne voulant pas plus entendre raison que le fiévreux qui demande de l'eau.

L'homme achève ainsi d'aggraver les maux qui pèsent sur sa tête, croyant faussement y apporter quelque soulagement. Dans quel abîme de misères ne sommes-nous pas aujourd'hui descendus ? Quel abaissement des âmes ! Quel effondrement de la société ! Qui ne voit là la conséquence des plaisirs dont il fait sa nourriture quotidienne, des passions qu'il caresse, du bien-être qui est tout son orgueil, du luxe dont il fait son idole ? Qu'on découvre la plaie ! On verra tous ces agents à l'œuvre, souillant la famille, détruisant la société et, comme un chancre hideux, dévorant le cœur de l'homme lui-même.

Tel est encore, cependant, son aveuglement et son horreur de la Croix, que, quand dégoûté des choses de ce monde, las de souffrir sous leur joug tyrannique, humilié par les plaies qu'elles ont faites à son cœur, il demande à guérir, il laisse encore là son Christ qui l'attend sur la Croix, comme s'il ignorait les leçons qu'il lui donne, et lève les yeux au ciel, n'attendant que de lui seul le remède à ses maux. Qui me donnera, dit-il, de l'eau à boire pour calmer cette ardeur qui me brûle ? le pain que mon cœur réclame chaque jour ? Qui donnera à mes membres les satisfactions qu'ils ré-

clament? à mon esprit la paix et la sérénité? Quand les anges viendront-ils pour panser mes blessures et endormir mes douleurs? Quand le ciel s'ouvrira-t-il pour me faire oublier la terre, me nourrir d'ambrosie, et me faire boire le nectar en ses coupes d'or!

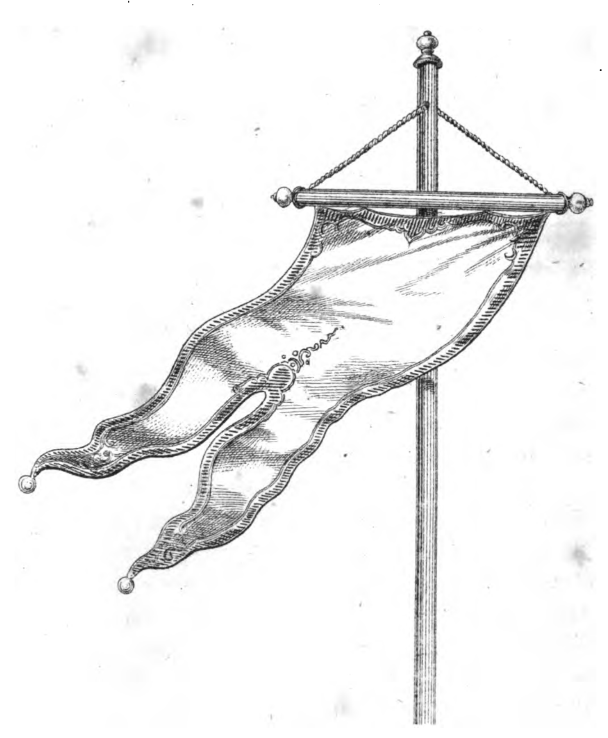
Les anges, il est vrai, chantèrent au berceau de Jésus, et le servirent dans le désert; la voix du ciel glorifia sa mission divine, les splendeurs de la divinité brillèrent sur son front, au Thabor; mais ce ne fut point ainsi qu'il sauva le monde et nous laissa la recette infaillible pour guérir tous nos maux. Sachez-le bien, il faut, aujourd'hui comme autrefois, que nos dérèglements et nos vices soient expiés par la Croix, et que les croix qu'ils engendrent soient guéries par d'autres croix. Le vide si poignant que les jouissances du monde creusent en notre cœur, ne se comblera qu'en mourant au monde; la faim de nos passions ne s'apaisera que par la mortification, la soif des plaisirs, par les privations, le souci des richesses, par le détachement; l'enflure de l'orgueil ne disparaîtra que par l'humilité, le désir du bien être, par le sacrifice, et l'amour de soi-même, par l'abnégation. Le médecin le plus expert, de quelque école qu'il soit, ne saurait vous donner une meilleure formule, le mathématicien le plus habile ne saurait vous établir une autre proportion entre vos maux à

corriger et leurs remèdes à trouver : il vous montrera toujours pour le terme à chercher une ✝.

Vous le savez assez, mondains, par les enseignements évangéliques que vous avez autrefois reçus, et une triste expérience est encore venue vous démontrer la justesse des calculs que je viens d'établir. Mais, voici votre folie, de connaître le mal qui vous ronge et d'y courir, cependant, comme le buveur à l'absinthe. Quel sera votre sort? Ecoutez-le de la bouche même du Maître : « *Malheur à vous ! Si Tyr et Sidon avaient connu ce que vous connaissez, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et la cendre. C'est pourquoi, je vous déclare qu'au jour du jugement Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous* (1). »

Pour vous, âme chrétienne, qui avez aussi connu dans la Croix le mystère de Dieu, prenez en main votre Christ, et laissez tomber de votre cœur ces paroles sorties de celui de Jésus : « *Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et les avez révélées à vos enfants* (2). » Puis mettez-vous à l'œuvre.

(1) Matth., XI, 21.
(2) Id., 25.



L'Eglise appelle la Croix un étendard (Vexilla Regis prodeunt). *En effet, les étendards et enseignes se faisaient autrefois en forme de Croix, en sorte que le bois auquel pendait le drapeau, traversait l'un sur l'autre, ainsi que le rappelle Tertullien en son apologétique.* (Tertul. apolog. XVI).

CHAPITRE IV.

L'ÉTENDARD.

Le premier qui osa s'élancer sur un frêle esquif au milieu des flots agités de la mer, méprisant la fureur des vents, et regardant d'un œil tranquille les monstres qui apparaissaient au travers de l'onde en courroux, celui-là, dit le poète, devait avoir autour de sa poitrine une triple cuirasse d'airain (1). Le premier qui, en face du monde, osa prendre la Croix, ce signe d'impureté et d'infamie, de douleurs et de souffrances, pour en faire un signe de sainteté, de gloire et de bonheur, celui-là ne devait pas être un homme, fût-il plus courageux encore que le batelier chanté par Horace. C'était, en effet, renverser le sens moral des choses, appeler bon ce qui était mauvais, et honnête ce qui était honteux.

Voici le soldat de la France au milieu des hasards

(1) Ode IV.

du combat! Les balles sifflent, le canon gronde, le sang coule, la mêlée est affreuse!... mais la patrie en danger soulève la poitrine de son vaillant défenseur, et excite son courage. Le voilà, saisissant résolument son drapeau! Il s'élance, court, se précipite!... Victorieux ou vaincu, mordant la poussière ou ceignant le laurier, il est vraiment un héros. Pour porter et soutenir l'étendard de la Croix nul héros n'osa offrir la force de son bras, et affronter un instant le danger. Où est-il, en effet, le fort, le vaillant qui ait hissé ce drapeau au milieu du désordre moral, des appétits brutaux, du combat des passions, des coups de la volupté qui souillaient la terre? Où est le talent, le génie qui en ait prêché les doctrines et pratiqué les leçons? Les Solon, les Aristide, les Socrate gémirent avec les peuples dans le même esclavage; les Moïse, les David, les Salomon avouèrent leurs faiblesses.

Un jour, cependant où la vertu fuyait sans espérance, où le crime plantait partout le signe funèbre de son empire, où la Croix s'élevait sur les rochers de la terre et dans les entrailles de l'humanité, un homme puissant arracha de son lieu ce drapeau de honte et d'infamie, le saisit de son bras intrépide pour s'en faire un signe d'honneur et de gloire, et, le montrant à l'univers étonné : Voilà, dit-il, mon étendard! « *Je suis la voie, la* « *vérité et la vie. Si quelqu'un veut me suivre qu'il*

« *prenne aussi sa Croix* (1). » La souffrance, c'est le bonheur; la pauvreté, c'est la richesse ; l'abnégation, c'est la gloire; l'humiliation, c'est le triomphe.

Les peuples, un instant étonnés d'un appel qui paraissait si hideux, et rebutés par des paroles jusque là inouïes, se sentirent bientôt épris pour la Croix d'un élan irrésistible. Ils se sont levés, ont pris ce gibet, et l'ont salué comme leur unique drapeau. Les aigles romaines se sont inclinées devant lui, et les Césars prosternés ont adoré sa présence. Est-ce là l'œuvre d'un héros ? Non, c'est l'œuvre seule d'un Dieu (2) ; ce n'est qu'un Homme-Dieu qui, en sa personne, a pu renouveler toutes choses (3).

La Croix, changée ainsi en l'étendard même de Dieu, devint le signe du salut. Elle porta dès lors dans ses bras les joies de la délivrance aux nations assises à l'ombre de la mort, et fit renaître au cœur de l'homme l'espérance d'un bonheur immortel. Purifiée par le Christ, elle ne connut désormais plus de souillure ; forte de toute sa puissance, elle ne montra jamais de faiblesse ; ennoblie par sa

(1) Ego sum via, veritas et vita. (Joan., XIV.) — Si quis vult venire post me .. tollat crucem suam. (Marc., VIII.)

(2) Virtus Dei est. (I. Corinth., I, 24.)

(3) Eph., I, 10.

vertu divine, elle présenta à baiser sa face glorieuse, et se fit aimer jusqu'à l'adoration.

Que les desseins de Dieu sont incompréhensibles, que ses voies sont impénétrables ! « *Il tire* « *le pauvre de la poussière pour le placer parmi* « *les princes de son peuple* (1) ; » il prend l'instrument le plus vil pour en faire le signe le plus magnifique, laissant de côté les vanités des hommes, et regardant en pitié leurs orgueilleux trophées (2).

Rassemblez-vous, peuples de la terre, apportez vos drapeaux pour les placer au pied de celui du Seigneur : lui seul porte en ses plis la grandeur véritable, lui seul est la justice, le droit, la vérité; seul il est saint. Nul ne flotte plus orgueilleusement entre les mains du soldat, et ne défie mieux que lui la tempête et les autans furieux. En vain, l'hérésie et l'impiété se lèvent pour en déchirer la pourpre et en salir le bois, il ne flotte que plus beau sous leur rage impuissante, sans jamais changer, ni être parlementaire.

Le chrétien, sous l'étendard de la Croix, est aujourd'hui ce qu'il était hier; il marche le cœur haut, et le front sans nuage, dans la même voie qu'ont suivie ses ancêtres; leurs traces sont ses

(1) Ps. CXII.
(2) Ps. CXXXVII.

traces, leur terme est aussi le sien. Il combat les ennemis qu'ils vainquirent un jour, et il terrasse à son tour ceux que combattront aussi les chrétiens à venir. C'est toujours le même Dieu à servir, la même foi à garder, les mêmes vertus à pratiquer depuis dix-huit siècles. Là est le doigt de Dieu!

Les institutions humaines apparaissent un jour pour disparaître le lendemain; leur drapeau se déchire, ou se couvre de fange; il vieillit comme le vêtement, et est détruit comme lui par les vers qu'il engendre. L'arianisme n'est plus, le nestorianisme gît dans la poussière, le protestantisme se divise, l'impiété se suicide, tout change et disparaît. Là est le doigt de l'homme!

Pour toi, ô mon drapeau, tes années sont toujours les mêmes, elles ne font que raviver ta couleur empourprée, et faire jaillir de ton bois une plus vive lumière. Debout jusqu'à la fin des temps, tu conduiras tes enfants au milieu des combats, montrant aux yeux du monde entier ta puissance et ta gloire.

Béni soit donc le Christ qui a donné aux hommes ce signe rédempteur! Y eut-il jamais un jour plus glorieux dans l'histoire, plus digne d'être gravé sur la pierre ou l'airain, que celui qui fut témoin de cet immense bienfait! Plaçons-le en notre souvenir, et vouons à la Croix un amour éternel.

En ce jour magnifique où le divin Sauveur ayant résolu de conquérir la terre confia sa Croix à ses apôtres, comme un général d'armée confie à ses légions le drapeau de la patrie, nous étions tous présents à ses yeux, recevant chacun un drapeau de sa main, comme nous fûmes présents en notre premier père, recevant de lui le signe de la mort. « *Allez, dit-il à ses apôtres, enseignez toutes les* « *nations, leur apprenant à observer tout ce que* « *je vous ai appris. Celui qui croira et sera bap-* « *tisé, sera sauvé, celui qui ne croira pas sera con-* « *damné.* »

Cependant, âme chrétienne, c'est en vain que, par votre baptême, vous vous glorifieriez de tenir en vos mains l'étendard du Seigneur, et prétendriez triompher avec lui, si dans ses plis vous placiez aussi les maximes du monde et les opinions du siècle, que porte dans les siens l'étendard de la mort. Vous ne seriez qu'un traître ! On a pu voir les princes de la terre, par faiblesse ou fausse politique, croiser ensemble les fleurs de lis et le croissant; mais le divin Rédempteur ne connaît ni la faiblesse humaine, ni les calculs politiques : la lumière ne fait point alliance avec les ténèbres, ni la vérité avec l'erreur. Le Christ appelle à lui tous les peuples, mais pour les unir sous le seul drapeau de la Croix.

Vous lui êtes donc infidèle quand vous politiquez

avec ses ennemis, mettez votre main dans la leur, tenant que tout est vrai ou bon selon les idées et le goût de chacun. Vous le trahissez quand vous placez leur foi et leurs maximes au même rang que celles que vous tenez du Christ, et unissez en un même faisceau, et dans les mêmes honneurs, les drapeaux de toutes les croyances, pensant pouvoir n'en faire qu'un. *Quel rapport y a-t-il entre le Christ et Bélial ?*

Vous devenez félone quand vous suivez ces maximes honteuses sur la chair et le sang, la bonne chère et les plaisirs, et étalez ce sensualisme et ces mondanités que vous enseignent les ennemis de la Croix. Pensez-vous qu'il suffise aussi, pour lui être fidèle, de plaindre le pauvre quand on se trouve à l'aise, de parler humilité quand on est aux honneurs, de se mortifier quand la volupté nous est nauséabonde ? Ce n'est point là la devise adoptée par le Christ, ni les enseignements du drapeau que vous tenez en vos mains. Dites-vous mahométane, schismatique ou anglicane, si vous relevez de Mahomet, du czar ou de la cour d'Angleterre, impie ou mondaine, si vous êtes à l'impiété ou au monde, mais n'allez pas déposer sur la Croix le baiser de Judas, en vous disant chrétienne et vous moquant du Christ et de ses enseignements, ni traîner dans la fange l'étendard du Seigneur, vous servant de sa pourpre pour mieux pécher à l'ombre et couvrir vos iniquités.

Salut, étendard de la Croix ! Salut, enseigne de la vérité, signe de la victoire ! Toi seul est digne de rallier le soldat d'un bout du monde à l'autre, et de lui ravir la foi de son esprit et l'amour de son cœur. Là, point d'étrangers, de Grecs ni de barbares. Tes soldats sont tous frères, parlant la même langue, qui est celle des anges, n'ayant qu'une patrie, qui est celle des cieux. Arboré à l'Orient, ou flottant à l'Occident, nous te suivrons partout. Vivre avec toi, c'est vivre en héros ; mourir auprès de toi, c'est mourir en saint.



Ainsi s'écrit le nom du Christ en grec (Χριστος Christos). *Cette langue était la plus parlée au temps de Notre-Seigneur. La lettre* X *était très-honorée des premiers Chrétiens parcequ'elle était l'Initiale du nom du Christ.* (Euseb. l. IX, histor. 9 — S. Franc.-de-Sales. Etendard de la Ste Croix, l. II, c. I.

CHAPITRE V.

L'INITIALE.

Remarquez-vous le chiffre qu'une croix renversée vient nous montrer en ses bras? Quel changement merveilleux s'est opéré en elle! Non, elle n'est plus le gibet, elle n'est plus l'*Inconnu*, elle est marquée d'une superbe initiale. Ah! que tu es belle, ma Croix, enrichie de traits si magnifiques! Qui rivalisera avec toi pour la noblesse des armes, et placera jamais en son écusson un hiéroglyphe divin? Soit que je te prenne à la main, ou te suspende à la muraille, soit que je te plante au bord du chemin ou te place sur la tour élevée, je te reconnais entre mille. En te voyant, je vois le (X) nom du Christ; en te saluant, je salue le (X) nom du Christ; en te baisant, je baise le (X) nom du Christ; en t'adorant, j'adore le (X) nom du Christ; car c'est de toi que l'Apôtre a dit: « *Que devant* « *lui tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et* « *dans les enfers; que toute langue publie que le* « *Christ est l'envoyé de Dieu* (1). »

(1) Philipp., II, 10.

Il convenait, en effet, que Dieu, ayant gravé son nom en lettres magnifiques sur les différentes parties de l'univers, plaçât aussi le (X) nom du Christ sur l'abrégé de toutes ses merveilles : la Croix ! Les vainqueurs des peuples s'attribuent le nom de ceux qu'ils ont vaincus, n'était-il pas juste que celui du Christ rappelât l'instrument de sa gloire et de son triomphe, afin que nul ne pût revendiquer son œuvre?

Vous avez été marqués de ce signe à votre baptême, chrétiens, car vous appartenez au Christ non moins justement que sa Croix ; il vous a créés et rachetés, il s'est fait votre pour que vous deveniez siens. Le prêtre a posé plusieurs fois ce cachet sur vos membres : tout bien d'un maître devant être marqué de son initiale pour être reconnu et repris partout où il se trouve. Portez donc avec honneur cette lettre précieuse ; que votre front s'épanouisse sous cette divine empreinte ; nulle couronne, nul diadème ne peuvent, en le ceignant, le faire briller de plus d'éclat et de gloire.

Une coutume, assez commune chez les Cophtes et les autres chrétiens orientaux, est d'imprimer avec un fer chaud le signe de la Croix sur le front des enfants ou sur une autre partie du visage. Elle est venue de ce que les mahométans enlevaient souvent les enfants des chrétiens pour en faire des esclaves, et les élever dans le mahométisme malgré

leurs parents ; mais, comme ils sont ennemis de la Croix, qui est le signe du Christ, ils ne veulent pas d'un enfant, ou d'un esclave, qui a cette marque imprimée au front ou au visage (1). Vos ennemis, chrétiens, s'ils ne sont pas toujours visibles, n'en sont que plus redoutables. « Vous avez à lutter, dit l'Apôtre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre des esprits de malice (2). » Le jour et la nuit, sans cesse en sentinelle, ils vont et viennent autour de vous, cherchant, sans jamais se lasser, le mot de passe ou une porte ouverte. Imprimez donc sur votre corps le (+) signe qui les épouvante, et ils vous laisseront plus vite que les mahométans ne laissent les enfants marqués des chrétiens. Pendant le jour, placez-le sur vos yeux, sur vos lèvres, sur votre cœur, sur tous vos sens, car ils sont vraiment les portes de communication de l'âme avec les créatures. Vos sens étant ainsi marqués par la Croix, les créatures ne pourront entrer en rapport avec l'âme qu'en passant par un milieu sanctifié, où elles se purifieront elles-mêmes, et perdront leurs charmes séducteurs. Et le soir, quand nul ne veille auprès de votre couche, que les fantômes de la nuit se dressent devant vous, tracez encore l'initiale du Maître sur vos membres

(1) Bergier, Dict.
(2) Eph., vi, 12.

assoupis, elle sera votre gardienne contre l'esprit de ténèbres, et vous préservera de ses assauts nocturnes.

On a le cœur haut, quand on l'a pour armure ; on méprise l'attaque quand on l'a pour bouclier. Comme on dort doucement sous son ombre enchantée ! Comme le cœur est tranquille, et la poitrine à l'aise ! Alors, un ciel bleu d'azur, un horizon sans nuage, des ruisseaux de miel, et des montagnes d'or, tout arrive à la fois pour bercer notre sommeil, et éloigner, de nous les génies malfaisants, et leurs ombres hideuses.

Essayez, et voyez !

« O chrétiens, s'écrie saint Ephrem, porte avec « toi cette arme de jour et de nuit, en tous lieux, « et à toutes les heures ; n'entreprends jamais rien « sans te servir de ce signe. Soit que tu dormes « ou t'éveilles, que tu voyages ou fasses quelque « chose, que tu manges ou boives, que tu navi- « gues en mer ou passes les rivières, couvre-toi « de cette cuirasse ; pare et honore tes membres « du signe salutaire ; car, tant que tu en seras « revêtu, les esprits malins s'éloigneront de toi et « n'oseront approcher (1). » Nul d'entre eux ne saurait, en effet, profaner les armes du Seigneur, ou les violer impunément.

(1) De Vera Pœnitentia, c III.

Vous pourrez encore utiliser merveilleusement ce signe sacré pour le soulagement et la guérison de vos misères, tant spirituelles que temporelles. « Si le venin de l'avarice se répand dans tes veines, fais le signe de la Croix, et le venin est chassé. Si le scorpion de la volupté te pique, recours au même moyen, et tu seras guéri. Si les pensées grossièrement terrestres cherchent à te souiller, fais encore le signe de la Croix et tu vivras de la vie divine (1). »

Qui dira les tentations éloignées, les faiblesses soutenues, les angoisses soulagées, les espérances rendues par cette divine empreinte? Qui énumèrera les douleurs soulagées, les maladies guéries, les tempêtes apaisées, les incendies éteints, les malheurs conjurés par le signe du Christ? Il a vraiment mis entre vos mains, chrétiens, l'instrument de sa puissance, ainsi qu'il vous l'a promis en son saint Evangile. « *Voici*, dit-il, *les faveurs ac-*
« *cordées à ceux qui croiront en moi : En mon* (✕)
« *nom*, *ils chasseront les démons*, *ils parleront de*
« *nouvelles langues*, *ils prendront les serpents avec*
« *la main sans qu'ils leur fassent de mal; s'ils boi-*
« *vent quelque breuvage empoisonné*, *il ne leur nui-*
« *ra point; ils imposeront les mains sur les mala-*
« *des*, *et ils seront guéris* (2). »

(1) S. Maxime de Turin.
(2) Marc., xvi, 17.

Ce fut, en effet, par le nom du Christ, et son signe sacré, que les premiers chrétiens opérèrent eux-mêmes tant de prodiges, et que les saints firent leurs miracles. La Croix présidait à toutes leurs actions, et leur donnait la vie et la puissance, comme le soleil préside aux travaux de la terre, et donne la fécondité au grain jeté dans le sillon.

C'est par le même moyen que l'Eglise, fidèle dépositaire des volontés du Seigneur, commande aux éléments, pourchasse les démons, conjure la tempête, et appelle sur la terre les faveurs du ciel. C'est par la Croix qu'elle purifie et bénit toutes choses : rien n'est sacré s'il n'a été marqué de ce signe, rien n'est sanctifié sans son secours divin.

Si nous ne voyons plus aujourd'hui, comme aux premiers temps du christianisme, se réaliser pour le chrétien les promesses divines ; si le signe du Christ ne remplit qu'à demi sa mission sur la terre, sa vertu n'en a point pour cela été diminuée, c'est notre foi qui a faibli, et avec elle notre puissance. La Croix n'est plus qu'une arme dont nous ne savons, ni ne voulons plus nous servir.

Saint Roch s'étant rendu à Rome pour y soigner les pestiférés n'employait que ce signe du Christ pour les guérir. Ayant été prié par le cardinal Britonique d'employer son crédit auprès de Dieu pour obtenir la cessation du fléau dont la ville était assiégée, il se mit en oraison, et sentant qu'il

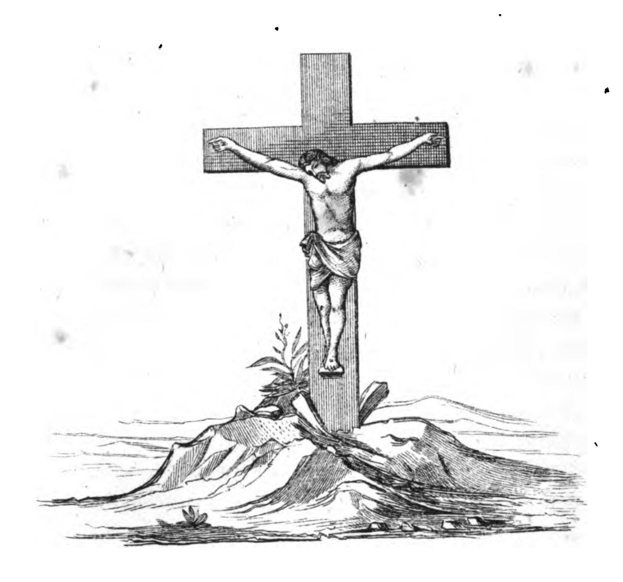
était exaucé, il se leva et fit sur le front du cardinal le signe de la Croix pour lui servir de préservatif contre un si grand mal. Ce signe y étant demeuré gravé et enfoncé bien avant, plusieurs dirent à cette Eminence qu'il lui défigurait le visage, et qu'il devait se le faire ôter. Mais saint Roch lui répondit : « Nul serviteur ne tient à déshonneur de porter les livrées de son maître, comment donc avez-vous de la confusion de ce signe tout-puissant, par lequel le Fils de Dieu vous a racheté ? Faites-vous plutôt gloire de le porter comme le signe de la vie et l'étendard du salut, vous souvenant de ce que le Christ dit en son Evangile : « Celui qui veut entrer dans la « vie doit porter ma (+) Croix, et me suivre. » Le cardinal, touché de cette réponse, ne le pressa plus de lui ôter cette empreinte miraculeuse (1).

Vous rougissez, mondains, vous craignez de vous marquer de ce signe salutaire ! Quoi, vous ne reconnaissez point les armes du Seigneur ? son superbe drapeau ? sa magnifique initiale ? Les mépriseriez-vous ? Peut-être, par respect, vous..., ne voulant point placer une rivière de diamants sur de sales haillons ! Non, telle n'est point votre délicatesse. Faudra-t-il donc vous accuser de folie ? Non, encore. La charité cherchera à nous per-

(1) Sa vie, par le P. Giry.

suader que vous en êtes encore à lire le chapitre de l'Inconnu.

Pour moi, je l'écrirai sur mon front en lettres d'or, comme le nom de Jéhovah était écrit sur le front du grand-prêtre; je le graverai en mon cœur comme le fit Ignace, le martyr, de celui de Jésus; je le porterai en mes vêtements comme le prêtre à l'autel; avec l'Eglise, je commencerai tout par le (✕) Christ, je ferai tout par le (✕) Christ, je finirai tout par le (✕) Christ. Et quand un jour ma main ne pourra plus me marquer de ce signe salutaire, oh! qu'une main amie vienne encore le tracer sur mes yeux éteints, et mes lèvres expirantes!



L'aspect d'un champ de bataille varie suivant la position des combattants. L'un se bat dans la plaine, l'autre sur les hauteurs; ceux-ci se forment en carré, les autres en arc de cercle, etc.

LE COMBAT.

CHAPITRE VI.

LE CHAMP DE BATAILLE.

Après s'être attendus près de quatre mille ans, l'étendard du Christ et le signe maudit se rencontrèrent un jour au sommet du Calvaire : jour d'éternelle mémoire où la vertu allait se trouver aux prises avec le vice, la lumière, avec les ténèbres ; jour où le prince des abîmes infernaux allait être chassé, et le Dieu de ce siècle céder la place au Dieu de l'éternité (1). L'heure était venue où un soleil nouveau allait éclairer la terre, et où un peuple saint, de race royale et sacerdotale, allait remplacer les nations dormant, dans la fange et la vermine, du sommeil de la mort.

Satan, cependant, ne pouvait abdiquer l'empire sans résistance, et les passions, accepter ce dénoûment sans coup férir. L'abîme s'ouvre, et envoie au combat d'innombrables légions ; le monde arme

(1) Joan., XII, 31.

ses plus cruels et ses plus vaillants soldats : l'orgueil, l'ambition, la volupté, la richesse, le plaisir, la haine, la vengeance comptent dans ses rangs. Les princes et les rois s'émeuvent, les nations et les empires s'ébranlent, tous s'avancent dans le plus formidable appareil pour soutenir leurs intérêts menacés. Dieu ! quelles blessures va donc recevoir la vertu ! A ce spectácle, la terre tremble jusque dans ses fondements, les rochers se fendent, le soleil se cache, la nature entière gémit et se couvre de deuil !

« *Elevez-vous donc, Seigneur, que vos ennemis* « *disparaissent, et que ceux qui vous haïssent soient* « *renversés de devant votre face* (1). » Mais, ô Dieu, où vous placez-vous pour défaire ces escadrons furieux ! Je vous vois sur la Croix !! Qu'est donc devenue la vigueur de votre bras et la puissance de vos mains ? Où sont vos éclairs et vos tonnerres, ainsi que vos immortelles légions ?

« *Qui croira à notre parole et aux moyens dont* « *il s'est servi pour faire éclater la puissance de* « *son bras ? Il s'est élevé comme un roseau devant* « *le Seigneur, et, comme un rejeton qui sort d'une* « *terre sèche, il est sans beauté et sans éclat. Nous* « *l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil,* « *aussi nous l'avons méconnu. Il nous a paru un*

(1) Ps. LXVII, 2.

« *objet de mépris, le dernier des hommes, un*
« *homme de douleurs, habitué à souffrir. Son vi-*
« *sage était comme caché, et il paraissait méprisa-*
« *ble, et nous n'en avons fait aucun cas. Véritable-*
« *ment il a pris sur lui nos langueurs, et il s'est*
« *chargé de nos douleurs. Nous l'avons considéré*
« *comme un lépreux, comme un homme frappé de*
« *Dieu et humilié; mais il a été percé de plaies*
« *pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes;*
« *le châtiment qui devait nous procurer la paix est*
« *tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses*
« *meurtrissures... Il demeurera dans le silence*
« *sans ouvrir la bouche, comme un agneau devant*
« *celui qui le tond* (1). »

« Je ne vois, Seigneur, s'écrie à son tour Bossuet, qu'une chair meurtrie et du sang épanché avec violence, une mort infâme et cruelle, une croix et une couronne d'épines: c'est tout votre appareil de guerre, c'est tout ce que vous opposez à vos ennemis. » Justement, certes, justement. C'est honorer l'orgueil que d'aller contre lui par la force; il faut que l'infirmité même le dompte; ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu as établi ton empire, Satan, en attachant les hommes à de faux honneurs, à des

(1) Is., LIII.

richesses mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusions : les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la Croix, en un mot, détruira ton empire de fond en comble (1).

La Croix, tel fut donc le lieu puissant où se plaça Jésus pour défaire nos ennemis ; tel fut le champ de bataille où il gagna la victoire de notre rédemption. Tel est aussi celui où nous devons nous placer pour achever la lutte commencée par le Christ.

Déjà, dès le commencement, Dieu avait marqué à l'homme ce même terrain pour ses combats : « *Tu mangeras*, lui dit-il, *ton pain à la sueur de* « *ton front.* » Ces paroles, il est vrai, sont un arrêt de la justice divine, et renferment un châtiment ; mais, comme Dieu allie toujours la miséricorde à la justice, ce châtiment lui devint une précieuse ressource contre les assauts des ennemis qui allaient l'entourer de toutes parts. Le travail, les fatigues, les douleurs, les privations et les autres amertumes de la vie, changèrent la terre en une immense Croix sur laquelle l'homme put se placer, comme en son lieu de défense. Si l'histoire nous le montre bientôt après plongé dans le crime, couvert de honte et d'ignominie, prostituant son cœur, ravalant la dignité humaine, et tombé pieds et

(1) Sermon sur la vertu de la Croix.

mains liés au pouvoir de ses ennemis, c'est qu'il chercha à descendre de la Croix, croyant trouver mieux dans l'oisiveté et la mollesse, la bonne chère et la sensualité, la volupté et les plaisirs ; il voulut vivre au milieu des fleurs, se reposer sur un tapis de verdure, tandis qu'il ne devait chercher son salut qu'au milieu des ronces et des épines dont Dieu l'avait entouré pour sa défense.

Revenez, âme chrétienne, à l'enseignement divin que votre Christ vient vous rappeler si hautement.

Vos passions satisfaites et non contrariées vous laissent souvent dans un état de tranquillité apparente ; il vous semble n'avoir point d'ennemis. Mais dès le jour où vous voudrez détruire leur empire, nulle bête féroce ne poussera de cris plus furieux pour effrayer votre courage ; nulle hydre ne se lèvera plus menaçante devant vous pour désespérer vos efforts. D'abord, tenez-vous debout et le cœur cuirassé, le front sans nuage, et l'âme bien tranquille ; tout ce grand fracas n'est qu'un petit vent dont se rirait le roseau ; tout ce formidable appareil n'est qu'un vain simulacre, dont les enfants mêmes se feraient un jeu. Les ténèbres et leurs ombres fantastiques ne disparaissent pas plus vite devant le soleil montrant majestueusement sa face aux confins de l'aurore, que ces ennemis tapageurs devant une âme sereine et radieuse. Si leur regard, au contraire, rencontre un cœur timide et rempli

d'épouvante, il n'y a pas de bourreaux plus cruels, ni de chiens plus méchants. Mais n'allez pas pour cela, toute fière de la victoire, confiante en vos ressources, faire l'imprudente et oublier que la position des lieux fait tourner la victoire, vous seriez prise au piége et honteusement vaincue. Vous ne sauriez vaincre l'orgueil en recherchant les compliments flatteurs et les sottes louanges, ni la volupté au milieu des amorces séduisantes et de la liberté des sens, ni le danger des richesses au milieu des apparats somptueux et des habits luxuriants. Notre-Seigneur ne les vainquit point ainsi, lui qui était Dieu ! Comment donc y seriez-vous victorieux, vous qui n'êtes qu'un homme !

Quand donc apparaîtra le danger, que vos ennemis vous couvriront de leurs feux, ou que tartufes et patelins, les lèvres emmiellées, les mains pleines de roses, ils vous circonviendront pour mieux vous enchaîner, allez à votre Christ et pratiquez-en les leçons. Voyez si vos principes sont d'accord avec elles, ou si votre conduite ne contredit pas vos principes. Peut-être croyez-vous pouvoir vous relâcher de leur rigidité et entrer avec elles en accommodement, sous quelque vaine excuse que le cœur ne sait que trop se créer, alors même qu'il est sur le bord de l'abîme ! Pourquoi vous croire colonne de bronze quand vous n'êtes qu'un roseau, et statue de marbre quand vous n'êtes que de boue !

Fuyez donc cette occasion qui ébranle votre courage, ce plaisir qui captive vos sens, cette mollesse qui énerve la vertu, ce sans-goût qui détruit tout effort généreux. Là, vous n'êtes pas en croix. Retranchez cet orgueil qui ne vous élève que pour préparer votre chute, cette vanité qui ne vous couvre que pour hâter la corruption, cette liberté qui ne vous sourit que pour vous rendre esclave.

Le poète Abbon, après avoir raconté les hauts faits de la défense, lors du siége de Paris par les Normands, se demande pourquoi la France a perdu ses forces d'autrefois. L'orgueil, la luxure et le luxe, voilà, selon lui, les causes de la décadence du royaume. « France, s'écrie-t-il, il te faut des agrafes d'or pour relever tes magnifiques vêtements, et de la pourpre de Tyr pour donner à ta peau un vif incarnat. Tu ne veux pour tes épaules que des manteaux enrichis d'or; une ceinture ne plaît à tes reins que si elle est garnie de pierres précieuses, et tes pieds ne s'accommodent que de courroies dorées... Si tu ne perds ces trois vices, tu perdras tes forces et le royaume de tes pères. »

Les paroles du poète n'ont que trop trouvé leur sanction dans les événements. Mais leur réalité est bien plus frappante dans la conduite des âmes et le dénoûment de leur destinée.

Vous ne voulez, chrétiens, que copier à moitié votre modèle, et fuyez les douleurs de sa croix pour

historier votre vie selon les goûts et les charmes du monde ; dès lors, vous êtes imprudents. Vous ne désirez, dites-vous, que goûter un peu de son nectar, respirer quelques instants ses parfums, apprécier ses joies, essayer de ses roses, sans trop vous éloigner de la Croix de Jésus ? Illusion ! Vous ne ferez que justifier une fois de plus cet oracle de l'Esprit saint : « *Celui qui s'expose au danger y périra.* »

Faudra-t-il donc se couvrir de cendres, prendre le froc et les habits de bure, se cacher dans la fente du rocher ou l'épaisseur des bois ? — C'est cette pensée des dangers que court l'homme ici-bas, au milieu des piéges sans nombre qui lui sont tendus, qui a, il est vrai, peuplé les déserts de tant de solitaires, et conduit encore aujourd'hui tant de personnes au couvent ; mais ce n'est point là, cependant, la fuite dont je veux vous parler. C'est le cœur d'abord qu'il faut fermer dans le cloître ; c'est lui le premier qu'il faut couvrir de cendres et revêtir de bure, rendre mortifié devant l'attrait du plaisir, humble en face des honneurs, bienfaisant au milieu des richesses. « C'est dans le cœur, nous dit Jésus-Christ, que sont conçus les désirs coupables, les affections déréglées, les projets criminels. » C'est sur l'autel du cœur que doit être immolée la victime, et la victime à immoler, c'est le cœur lui-même.........

Dieu n'appelle au couvent que quelques âmes d'élite, laissant le plus grand nombre guerroyer dans le monde; mais quel que soit le lieu que sa Providence nous assigne aux combats de la vie, qu'il s'appelle palais ou chaumière, salon ou cellule, nous devons nous souvenir du champ de bataille qu'a choisi notre Christ, et y placer au moins notre cœur, si nous ne pouvons absolument y placer notre corps.

Que de fautes nous aurions évitées, que de larmes amères nous nous serions épargnées si, moins confiants et téméraires, nous eussions ainsi toujours conjuré le danger !



Les bras sont l'expression de la force, ils ont été commis par Dieu à la défense du corps et de tout ce qui lui appartient. Ils saisissent et enlacent ce qu'ils veulent ravir à l'ennemi, ils serrent contre la poitrine ce qu'ils veulent protéger et défendre. La nature, au contraire, nous fait ouvrir les bras et les mettre en croix pour mieux montrer que nous voulons nous laisser dépouiller, et que nous donnons tout, sans opposer de résistance. Quel superbe symbole du soldat chrétien !

CHAPITRE VII.

LE SOLDAT.

Qui ne méprise ce vulgaire, autour d'une table chargée de mets, chantant les combats et les travaux, la vaillance et la gloire, cueillant des lauriers, ceignant des couronnes, et frissonnant ensuite au bruit d'une feuille sèche qui tombe, d'une branche que le vent agite, ou à la vue d'un buisson que la lune éclaire d'une manière fantastique. Oh ! grands parleurs, vous êtes de la trempe de Démosthènes, qui, bravant à la tribune les armes de Philippe, et fuyant à Chéronée au milieu du combat, prit pour un ennemi un chardon auquel sa robe s'était accrochée, et s'écria : « Sauvez-moi la vie ! » ou de ce M. de Volney, qui, dans sa fièvre irréligieuse, luttait, en blasphémant, contre Dieu lui-même, et, au fort de la tempête, timide comme une colombe, se mettait à genoux pour le prier.

Qui n'aime, au contraire, la physionomie accentuée du véritable soldat, son air martial et ses franches allures, la noblesse de son port, la vigueur de son bras ? Il a bu de l'eau du torrent, couché

sur la dure, bravé le sable du désert : avant de vaincre, il s'est vaincu lui-même, voilà pourquoi il est aujourd'hui l'orgueil de sa patrie et la gloire de son drapeau.

Les volontaires se sont levés par milliers pour se ranger sous l'étendard du Christ, pleins d'enthousiasme et de superbes projets, disant : « Seigneur, Seigneur...! » Mais beaucoup n'ont pas compris que la première condition du soldat du Christ, comme de celui des rois de la terre, est de se vaincre soi-même ; le motif seul qui les fait agir établit entre eux une différence. L'un apprend à se vaincre pour mieux conquérir la terre, l'autre, pour mieux s'en dépouiller. « Le vieil homme, nous dit saint Grégoire, ne savait que s'attacher à ses biens, voler ceux d'autrui s'il le pouvait, ou au moins les désirer s'il ne pouvait les prendre ; mais celui qui vient sur le champ de bataille de la foi, pour lutter contre les esprits mauvais, doit se détacher de tout. Les démons, en effet, ne possédant rien en ce monde, pour lutter contre eux à armes égales, il faut nous dépouiller des choses terrestres qui sont comme les vêtements par lesquels ils peuvent nous saisir et nous jeter à terre (1). »

Cela, néanmoins, ne suffit pas pour être parfait soldat, le Christ demande un dépouillement absolu :

(1) S. Greg. (Hom. XXXII, in Matth.)

renoncement à la volonté pour ne suivre que la sienne, renoncement aux désirs des sens pour les soumettre à sa discipline évangélique, renoncement à son être tout entier pour en consacrer toute l'activité à son service.

C'est pour nous instruire par l'exemple, que ce divin Capitaine n'a pas dédaigné de devenir soldat. Oh ! comme il a ouvert les bras pour mieux se laisser dépouiller, et s'abandonner tout entier, sans aucune résistance, entre les mains de son Père ! « *Il était Dieu, et il est devenu semblable à nous ; il* « *s'est anéanti en prenant la forme et la nature du* « *serviteur ; il s'est rabaissé lui-même, se rendant* « *obéissant jusqu'à la Croix* (1). »

Le voici, apparaissant au milieu des volontaires accourus de toutes parts sous son drapeau. Il voit là les évêques et les prêtres, les vierges et les veuves, les pères et les enfants, et, les haranguant : « *Si vous voulez me suivre*, leur dit-il, *renoncez-* « *vous à vous-même* (2). *Celui qui aime son père* « *ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi*, « *et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi* « *n'est pas digne de moi, et qui ne prend pas sa* « *croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi.* « *Celui qui conserve sa vie pour le monde la per-*

(1) Philipp., II, 8.
(2) Marc., VIII, 35.

« *dra, et celui qui perdra sa vie pour l'amour de* « *moi la retrouvera* (1). »

C'est donc par le renoncement à tout ce qui n'est pas le Christ ou pour le Christ, que se fait le triage, que se discerne la lâcheté et la générosité, l'hypocrisie et la vertu, l'apparence et la réalité du soldat chrétien.

L'histoire profane nous redit, presque à chacune de ses pages, quelque haut fait accompli par le renoncement. Des légions entières, esclaves du mot d'ordre et de la discipline, se laissent décimer par le fer ennemi. Vingt baïonnettes entourent la poitrine du chevalier d'Assas ; s'il pousse un cri, il est mort ; mais il s'est donné à la patrie, il ne s'appartient plus : « A moi, Auvergne, ce sont les ennemis! » Et il tombe... Les pages de l'Eglise ne le cèdent en rien en richesse et en magnificence à celles de l'histoire profane ; ses annales ne sont que l'histoire du renoncement et de l'abnégation portés au degré le plus héroïque. C'est une superbe et brillante phalange que celle qui se déploie sur la route des âges, s'appuyant sur Notre-Seigneur, s'augmentant des martyrs, des solitaires du désert, des religieux du moyen-âge, et se joignant à tant de cœurs dévoués qui se donnent aujourd'hui la main,

(1) Matth., x, 37, 39.

d'un bout du monde à l'autre! Tous ont les bras ouverts à l'exemple du Christ.

Pensez-vous compter dans les rangs de cette vaillante milice, vous qui courez après les biens terrestres et périssables avec tant de fatigues et de peines, qui les portez et les serrez avec tant d'amour en vos bras? Vous laissez-vous dépouiller par le divin Maître, vous qui vous récriez pour donner un denier? Avez-vous appris à vous vaincre vous-mêmes, vous qui n'avez qu'amour-propre et pitoyable égoïsme, qui ne connaissez que l'indépendance et l'insubordination? Que sont ces beaux discours, ces promesses sans fin, ces élans généreux, ces extases angéliques, quand d'un instant à l'autre on ne vous reconnaît plus, quand le plus simple devoir vous devient un supplice, et les plus légères chaînes sont pour vous un fardeau? Vous êtes avec la loi aussi revêche que l'avare, avec son créancier, et vous ne semblez heureux que quand vous n'avez pas à compter avec elle. Non, vous n'êtes pas soldat!

C'est ainsi que l'on voit souvent autour de soi des âmes, régénérées par les eaux du baptême, lavées dans le sang du Seigneur et nourries de son corps adorable, se séparer du Christ pour devenir bientôt les plus ardents champions du monde; leur générosité fait place à l'égoïsme, leur vaillance à une honteuse torpeur, leur amour du ciel à

celui de la terre, et ces soldats d'un jour deviennent le lendemain transfuges.

Arrière donc, ici, ces cœurs resserrés et étroits que remplit un fil d'or ou un grain de poussière, ces esprits rapetissés qui ne convoitent rien de plus que les fumées de ce monde ou l'amour de leurs qualités ! Le Christ, ce nouveau Gédéon (1), ne veut avec lui que des âmes d'élite, assez ambitieuses pour mépriser la terre et conquérir les cieux, et des cœurs assez grands pour se dégoûter de tout ce qui est éphémère, et soupirer vers ce qui est immortel.

Pour vous, qui avez entendu l'appel du Christ et voulez le suivre en ses glorieux combats, ouvrez-lui votre cœur en même temps que vos bras, pour lui montrer que vous êtes à lui ; ouvrez-les largement pour lui abandonner l'activité de l'esprit et les transports de l'âme, la puissance de la volonté et les plaisirs de la liberté, la santé du corps et les douceurs de la vie, l'orgueil du monde et l'amour des richesses. N'allez pas, égoïstes ou avares, rien lui dérober ou faire résistance ; donnez tout sans regret, la vie même, à l'heure du combat.

(1) Gédéon, devant combattre les Madianites, renvoya de son armée, par l'ordre de Dieu, tous les peureux, les sensuels, et ceux qui n'eurent pas l'abnégation du soldat. Il ne lui resta que 300 hommes de 30,000. Il remporta avec eux une brillante victoire. Le nombre 300 se marque en hébreu par T !

Ils étaient beaux et magnanimes ces Croisés du moyen-âge, laissant là leur patrie pour aller guerroyer sur la terre lointaine, et rendre Jérusalem à l'amour des chrétiens. Fatigués de la route, harcelés par l'ennemi, exténués par les privations sous un soleil brûlant, ils s'asseyaient un instant sur le bord du chemin. Alors les superbes châteaux, les salons tout dorés qu'ils avaient quittés, se présentaient à leur esprit pour exciter leurs regrets, et les engager au retour; mais Jérusalem était l'objet de leur amour, et avec Jérusalem ils oubliaient leurs fatigues, ainsi que les plaisirs et les joies du foyer, dont les vents leur apportaient sur leurs ailes une si douce et riante image.

Ils ne sauraient, cependant, le disputer avec vous, soldats du Christ, véritables Croisés, par la grandeur de la lutte, et le prix de la victoire. Fût-il plus grand héroïsme que de se vaincre soi-même, et une plus belle conquête que la Jérusalem céleste. Aussi nul titre humain ne saurait vous convenir, et redire votre gloire. Seuls, vous portez un nom qui vous rappelle que vous touchez aux cieux, car « vous êtes les enfants des saints (1). »

Il est vrai, former un tel soldat n'est pas l'œuvre d'un jour. Le soldat du Christ ne s'improvise pas plus que celui de la terre; il lui faut de l'exercice et de la persévérance. Commencez donc de

(1) Tob., VIII, 5.

bonne heure, âme chrétienne; et, sans perdre de temps, allez chaque jour à l'école du renoncement, comme le soldat, à son champ de manœuvre. Le capitaine instructeur, c'est votre crucifix. En suivant ses leçons vous serez peu à peu transformée, puis, enfin, revêtue de ce signe mystérieux, de ce caractère divin, qui vous distingueront des serviteurs du monde, en vous donnant les traits mêmes de Jésus.

Tels seront les élus de Dieu qui, dans les derniers temps du monde, soutiendront les combats du Seigneur. « Ils porteront *son nom écrit sur le front*, » nous dit saint Jean (1), par l'expression de leur foi, l'expansion de leur amour, leur dévouement à la cause de Dieu, et leur abnégation.

Depuis longtemps les ennemis qui désoleront un jour le royaume de Dieu, et y entasseront les ruines, s'exercent à la lutte ; déjà leurs avant-postes se dessinent au loin, et leurs coureurs arrivent jusqu'à nous. Leur pouvoir sur les âmes est grand, et leurs appâts corrupteurs séduisent bien des forts. Levez-vous donc, cœurs pusillanimes, pour vous placer dans les rangs de Jésus, si vous ne voulez tomber dans leurs piéges, et devenir leurs victimes !

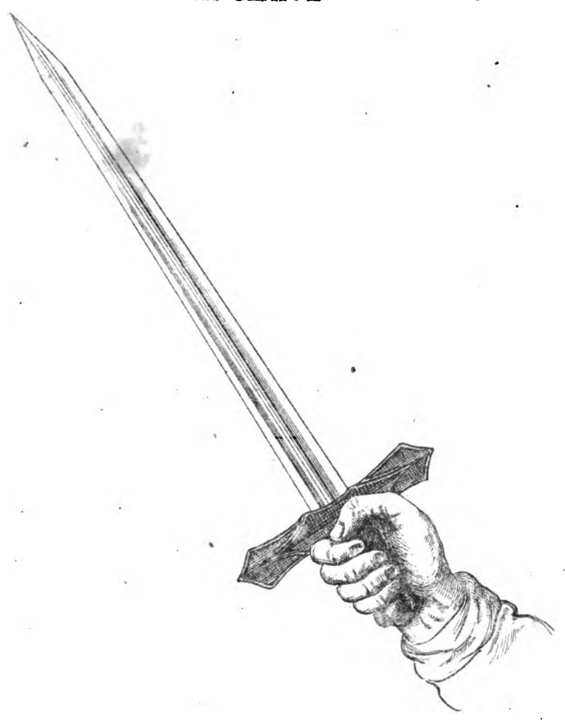
Si jamais, fatigués par l'exercice journalier de la vie du soldat, vous songiez à quitter votre champ de manœuvre ; si, l'abnégation et la mort

(1) Apoc., XXII, 4.

à vous-mêmes vous devenant à charge, vous voulicz revenir à votre ancien genre de vie, ne vous écoutez point sans avoir consulté votre Christ. Vous le trouverez les bras étendus sur la Croix, prêt à vous donner les plus sages conseils. Osez l'interroger, et lui dire : « Que faites-vous là, Seigneur? » Puis écoutez en esprit sa réponse.

Saint Pierre, sur les instances des fidèles, s'étant évadé de la prison où il était enfermé pour la cause de la foi, fuyait la ville de Rome, afin de ne pas tomber sous les coups de la persécution de Néron. A peine fut-il arrivé à la porte de la ville, qu'il vit Notre-Seigneur venir au-devant lui chargé de sa Croix. Il l'adora aussitôt avec un profond respect, et lui dit: « Seigneur où allez-vous? — Je vais à Rome pour y être encore crucifié. » L'apôtre comprit bien ce qu'il voulait lui dire; il rentra dans la ville, et alla de nouveau se constituer prisonnier. Peu de temps après, il fut condamné par le tyran au supplice de la Croix.

O divin Capitaine, me voici devant vous pour apprendre à vous ouvrir mes bras et à ne rien vous ravir. Formez votre volontaire, faites en un soldat. Qu'il tourne à droite ou à gauche, marche de front ou par flanc, il est à vos ordres sans jamais se lasser. Qu'il connaisse la grande guerre du bien contre le mal, afin qu'après vous avoir suivi en vos combats sur la terre, il puisse un jour compter aussi parmi vos soldats des phalanges éternelles.



Prenez la croix par le haut, et vous aurez la forme d'un glaive parfaitement dessiné. Les sabres-baïonnettes des soldats de la ligne tirent sur ce modèle.

On dit aussi, en parlant des croix de la vie : le glaive de la douleur, un cœur blessé, etc.

CHAPITRE VIII.

LE GLAIVE.

Le champ de bataille est ouvert, l'étendard est levé, les soldats sont en ligne, où sont les armes ? Voici le glaive. C'est l'arme même du Christ. Sa Croix fut la terrible épée avec laquelle il vainquit le monde, et terrassa le démon. « L'univers entier, « dit saint Augustin, est devenu sa conquête. Il a « soumis les puissances des ténèbres, subjugué « les rois de la terre, non avec le bras orgueil- « leux du soldat, mais avec une simple Croix ; non « avec le fer, mais avec le bois. Son corps souf- « frait, et son âme opérait des prodiges ; il agoni- « sait, et les âmes étaient vaincues par la force de « de la Croix (1). »

La Croix fut aussi l'arme de ses premiers disciples. Ils en souffrirent les douleurs, inondèrent la terre de leur sang, et conquirent ainsi à Jésus plus d'âmes que les plus fiers conquérants de la terre n'en soumirent à leur empire avec leur épée.

(1) S. Aug., serm. v.

Un jour, Dioclétien, leur persécuteur faisait graver sur la pierre ces triomphantes paroles : « Les chrétiens ne sont plus... (1) ! » L'insensé ! Il croyait les avoir noyés dans leur sang ! Ils sont morts, il est vrai, mais la mort a été pour eux la victoire ; ils ont combattu, non pour vaincre ou mourir, mais pour mourir et vaincre ; leur sang est devenu une semence de chrétiens, et douze millions de martyrs sont devenus douze millions de héros.

Telle est encore aujourd'hui l'arme de l'Eglise du Christ. Elle dit avec son Apôtre, et ses missionnaires : « *Je me plais dans les faiblesses*, *les outrages*, *les nécessités ; je me réjouis dans les persécutions*, *les afflictions pressantes que je souffre pour Jésus-Christ ;* car *lorsque je suis faible*, *c'est alors que je suis forte* (2). » Les souffrances, les angoisses, les douleurs de la Croix, voilà, ô princes de la terre, tout ce que vous oppose pour sa défense celle que vous persécutez et traquez de toutes parts ; et, avec cette seule armure, elle est sûre de vaincre. Quelle que soit la trempe de vos armes, elles viendront s'émousser et se briser contre elle. Quand la haine verse sur l'Eglise son fiel le plus amer, la calomnie la déchire de sa dent la plus meurtrière, et le bourreau fait couler le sang de ses membres,

(1) Fleury, *Hist. eccl.*, t. II, p. 480.
(2) II Corinth. XII, 10.

alors elle sonne la victoire; alors ses enfants bien-aimés se serrent autour d'elle, de nouveaux-nés se pressent sur son cœur, les prodigues reviennent à son giron, et les mauvais sont vomis de son sein, comme la mer agitée rejette ses épaves sur le rivage.

Ce sont là aussi, âme chrétienne, les glorieux combats où le Christ vous appelle chaque jour en vous faisant soldat. Pour remporter la victoire sur vos ennemis, vous asseoir sur un trône de gloire, et ceindre votre front d'un laurier immortel, vous n'avez pas besoin non plus des armées de la terre, et de leurs engins destructeurs. Souffrir, et savoir mourir, telle est l'épée toute-puissante que vous a laissée le Christ; sachez la manier d'une main ferme et courageuse.

Vous êtes vous-même l'ennemi contre lequel vous devez faire vos premières armes, en domptant vos passions et dominant vos sens, car ils sont le premier obstacle au règne de Jésus. Ils veulent l'empire et le commandement, un tribut journalier de satisfactions et de caresses : aujourd'hui c'est un fruit, demain, une rose, puis un peu d'encens, et autres sensibles redevances dont ils se font plaisir. Ils sont sans cesse en course pour réquisitionner sur le domaine du Seigneur, et le ruiner, s'ils le peuvent, en lui enlevant l'amour de notre cœur pour en faire un esclave. Sus à ces ennemis, frap-

pez-les sans pitié du glaive salutaire, et que, sous ses coups, ils apprennent à obéir en serviteurs fidèles, et non à commander en odieux tyrans.

Le monde vient ensuite. Il insulte d'abord, se riant d'un soldat qui n'a qu'une Croix pour défense, et se contente à verser, s'il le peut, le poison en son âme. Si vous lui résistez, il se met en fureur, et cherche à obtenir par d'odieuses menaces ce qu'il ne peut par ses fines caresses. Levez-vous contre-lui, frappez de votre épée, ne craignant ni railleries et menaces, ni insultes et sarcasmes, ni contusions et blessures : « *Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie pour l'amour du Christ, la sauvera* (1). »

Le chrétien, en effet, ne saurait autrement remporter la victoire sur cet ennemi qu'en donnant de son sang. « L'Eglise, dit Bossuet, qui est le corps mystique de Jésus-Christ, et les fidèles qui sont ses membres doivent, comme lui, de toutes parts dégoutter de sang. Eh quoi ! pour donner du sang à Jésus, faudra-t-il donc ressusciter les Néron, les Domitien, et les autres persécuteurs de l'Eglise ? Faudra-t-il renouveler ces édits cruels par lesquels les chrétiens étaient immolés innocents à la ven-

(1) Matth., XVI. 25.



geance publique? Non, à Dieu ne plaise, que le monde soit si ennemi de la vérité que de la persécuter par tant de supplices! Lorsque nous souffrons humblement les afflictions, c'est du sang que nous donnons au Sauveur, et notre résignation tient lieu de martyre. Ainsi sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, il ne faut pas craindre que la matière manque jamais à la patience : la nature a assez d'infirmités! Lorsque Dieu nous exerce par la maladie, ou par quelque autre affliction d'une autre nature; s'il met la main sur notre famille ou sur ce qui nous est cher, à quelque titre que ce soit; si nous lui offrons avec soumission un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait justement, c'est du sang que nous donnons à Jésus. Et puisque nous voyons dans les Saintes Lettres que l'amour des biens corruptibles est appelé tant de fois la *chair* et le *sang*, lorsque nous retranchons cet amour qui ne peut être retranché que de vive force, c'est du sang que nous lui donnons. Mais, sans sortir de nous-mêmes, quel sang est plus agréable au Sauveur Jésus que celui de la pénitence? Ce sang que le regret de nos crimes tire de notre cœur par les yeux, je veux dire le sang des larmes amères, qui est nommé si élégamment par saint Augustin « le sang de nos âmes; » lorsque nous le versons devant Dieu, en pleurant nos ingrati-

tudes, n'est-ce pas du sang que nous lui donnons (1)? »

Mais, devant ces quelques gouttes de sang, la nature frissonne souvent avec non moins d'horreur que devant les instruments de supplice des martyrs; elle s'épouvante d'une égratignure; elle ne sait si elle avance ou recule en présence d'ennemis qui paraissent si formidables à ses yeux. Alors nous pleurons, nous gémissons, aussi insensés que le voyageur qui ne voudrait rencontrer ni une pierre au chemin, ni une épine au buisson; souvent même les forces nous abandonnent, nous croyons tout perdu, et nous nous écrions : « *S'il en est ainsi, qui donc pourra être sauvé* (2)? »

Cette lutte est, en effet, pénible à l'homme; il n'est qu'un roseau que le moindre souffle incline, une fumée que le plus léger vent dissipe. Mais, s'il ne peut rien de lui-même, qu'il est fort et puissant quand il prend en ses mains la Croix de son Jésus! Cette épée n'a pas sa pareille. *Non est huic alter similis.* Si, d'une part, elle ouvre la blessure d'où doit sortir le sang qui donne le succès, de l'autre, elle ferme si bien la plaie, qu'il n'en reste aucune cicatrice. Si elle coupe, retranche, donne même la mort, ses coups sont si merveilleux qu'elle

(1) Bossuet, *Des Souffrances.*
(2) Matth., XIX, 25.

ne nous dépouille de nous-mêmes que pour nous rendre semblables à Jésus-Christ, et ne nous sépare du grossier et du terrestre que pour nous faire vivre d'une vie surnaturelle et divine. Nulle ne frappe comme elle, mais nulle n'a comme elle la vertu d'endormir la douleur, et elle apporte à l'homme d'autant plus de joie et de consolation qu'elle lui a causé dans la lutte plus de douleurs et de souffrances. Si elle est teinte de sang, elle est riche de gloire. Le chrétien qui la connaît, sans hésiter lui présente son corps, comme le malade, son abcès au stylet du médecin ; et quand son cœur a senti arriver jusqu'à lui la pointe du glaive salutaire, et que de sa blessure a coulé du sang pour Jésus, loin de se laisser aller aux gémissements et aux plaintes, il tressaille d'amour, et paraît bienheureux. Un seul regard sur la Croix suffit, en effet, pour pallier et guérir tous ses maux, et, l'embrassant avec transport, il s'en va, comme les apôtres, *plein de joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.*

Mais voici entrer en ligne un dernier ennemi, le démon, le général en chef de la chair et du monde. Ses assauts sont terribles, ses attaques meurtrières. Que d'âmes vaillantes et généreuses ont faibli sous ses coups ! Tel qui jouissait d'une sainte liberté, subit aujourd'hui un honteux escla-

vage; tel qui planait dans la nue, rampe dans la fange; et celui dont la vertu brillait dans le monde, comme un astre au firmament, ne projète plus qu'une blafarde lumière. Comment sont donc tombés tous ces forts d'Israël, et ces élus de Dieu? Ils furent imprudents, ne tenant aucun compte du lieu où ils livraient la bataille, et, perdant de vue le Christ et son arme puissante, ils crurent pouvoir soutenir seuls ces combats de géants. Hélas! un seul instant suffit pour leur montrer leur faiblesse, les dépouiller du vêtement angélique, et leur ravir l'auréole des saints.

Pour vous, âme chrétienne, gardez-vous de ce piége, et recourez au Seigneur. Prenez votre crucifix pour en faire une épée. A l'heure du danger, décrochez-le comme un vaillant capitaine. Du moment où vous l'aurez avec vous, il n'y aura nulle convoitise, nul amour de plaisir, nulle passion de quelque nature qu'elle soit, qui puisse vous vaincre. Les ténèbres ne redoutent pas plus la lumière que les fantômes honteux et les esprits malfaisants, la vue du crucifix. A peine aurez-vous sonné la charge, que vous sonnerez la victoire.

O Croix, glaive incomparable, quand je te prends ainsi à la main, que tu es belle à mes yeux, et enflammes mon courage! Non, nul ne saurait dire ta trempe merveilleuse, et rappeler assez la vertu que tu portes avec toi. Que de fois j'ai reconnu la puis-

sance de tes coups! Quand, naguère, surpris par les piéges du monde, mon cœur blessé, demi-mort, gisait sous les coups du démon, et perdait tout espoir de salut, je pus encore te saisir et déposer sur toi un baiser de ma bouche; alors ta force me remplit, ta vertu descendit en mon âme, mes lèvres expirantes se reprirent à sourire, et mon cœur, à battre comme celui des saints : l'ennemi avait fui!... Quand, aujourd'hui, l'enfer vomit encore ses escadrons furieux, et que Satan court sus sur mon âme, je n'ai qu'à te montrer, et tout a disparu! Si, à travers les sentiers qu'infestent les esprits de ténèbres, ou au bord du précipice où ils jettent leurs victimes, je suis saisi de crainte et me sens défaillir, je te suspends à mon côté, ou te place à ma ceinture, et ta présence réconforte mon cœur, ranime mon courage... Oh! ne me quitte plus, car je suis un soldat!

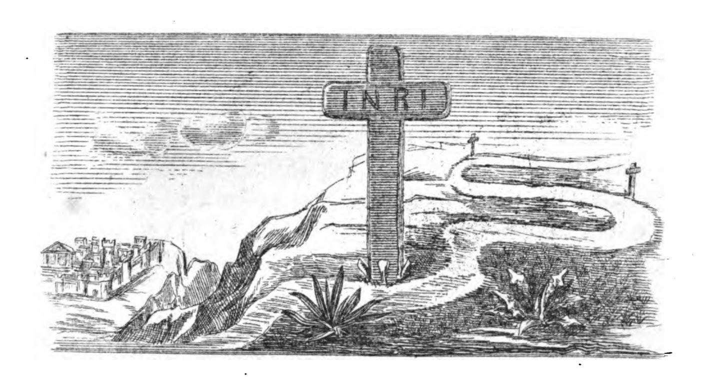
Que ne présides-tu aussi aux combats de la France! Jamais l'étranger ne l'eût foulée de ses pieds, et salie de sa fange. On te voyait autrefois appeler la victoire du haut des étendards : *in hoc signo vinces;* mais qu'est devenue la foi de Constantin? Si tu brilles au bout du chassepot, les hommes ne t'y placent que pour mieux se détruire, et ne pensent à toi que pour augmenter le carnage!

Ne serais-tu, cependant, rien de plus qu'un ins-

trument de sang, et un signe de mort pour le soldat? Non, en quelque lieu que tu te trouves, sous quelque forme que tu apparaisses, tu rempliras toujours pour le croyant ta sublime mission. En sabre-baïonnette entre les mains du blessé gisant sur le champ de bataille, tu feras sentir ta vertu mystérieuse, aussi bien qu'en croix de bois placée aux pieds du lit d'un mourant. Elle est de douce souvenance, l'histoire de Bayard, sans peur et sans reproche. Blessé à mort par un coup de mousquet à la bataille de Rebec, son premier mouvement fut de baiser la croix de son épée, n'ayant pas d'autre figure propre à lui retracer le signe de notre rédemption (1). Pour vous, soldats de la France, si vous succombez à travers les combats, sous la balle ennemie ou le fer de la mitraille, imitez Bayard, le noble chevalier : faute de médailles ou de croix, embrassez votre épée.

(1) Feller, *Dict.*





On se convainc, à première vue, de l'analogie qu'il y a entre notre hiéroglyphe et les poteaux qui, sur les routes ou les frontières des Etats, portent sur le front la désignation des distances, des lieux, des titres de propriété.

CHAPITRE IX.

L'INDICATEUR.

Où suis-je? Quelle est la terre que je foule aux pieds? Dois-je la baiser avec respect, comme étant la patrie des saints, ou secouer contre elle la poussière de ma chaussure? Suis-je au fond de l'Inde, au pays de Boudha, ou en Chine, séjour de Tien et de Tao? Non, car les païens eux-mêmes plaçaient l'image de leurs dieux tutélaires à l'entrée des rues ou au milieu de la place publique, sur une colonne élevée ou au faîte des maisons; et, en ce lieu, je ne vois aucun emblême ni symbole, aucune image ni statue. Qui sait si ses habitants veulent reconnaître un Dieu!! Hâtons-nous de fuir avant que les foudres du ciel ne tombent sur nos têtes!

Je cours au Nouveau-Monde, je monte au Canada, je descends au Brésil et à la Terre-de-Feu, je suis les côtes d'Afrique jusqu'à l'Ethiopie, je traverse l'Asie et l'Europe, et presque partout je rencontre un même poteau indicateur se dressant sur ma route. On ne saurait dire la main qui l'y a placé; mais tous le vénèrent, le couronnent de

fleurs, viennent s'agenouiller à ses pieds, ou s'asseoir à son ombre hospitalière. Sur la place publique, il préside aux ébats; sur la tour élevée, il conjure la foudre; au milieu des moissons, il féconde l'épi; debout dans la prairie, il la couvre de fleurs; sur le bord du chemin, il bénit le passant. Quel est donc ce bois mystérieux? — C'est le signe du Christ, indiquant de ses bras que ces lieux sont à lui (1). Il porte sur le front les titres qui justifient ses droits (2); ils sont écrits en plusieurs langues, afin que tous les peuples puissent les reconnaître (3).

Dieu, comme créateur, est le maître de toutes choses, le prophète l'a chanté : « *La terre est au* « *Seigneur et tout ce qu'elle renferme; l'univers* « *lui appartient avec tous ses habitants* (4). » Mais toutes ses créatures, séparées en quelque sorte de

(1) « Ce ne fut pas par le caprice des hommes, mais par un acte de la volonté divine que, sur l'instrument de son supplice, le Seigneur eut la tête à l'orient, les pieds à l'occident, la droite au nord, la gauche au midi. La Croix, par ses quatre bras correspondant aux quatre coins de l'univers, chassait de toutes parts le prince de ce monde, et y établissait son empire. » (B. P. Damiani, Serm. XLVIII. *De exalt. Crucis.*)

(2) INRI. Ce qui signifie : Jésus de Nazareth, roi des Juifs.

(3) Ce titre, placé au haut de la croix de Notre-Seigneur, était écrit en hébreu, en grec et en latin.

(4) Ps. XXIII.

son domaine par le péché, sont à lui à un titre nouveau par la Rédemption. Ce droit, néanmoins, n'est pas encore entièrement passé dans les faits accomplis. Le démon seul a été entièrement vaincu, et son empire détruit; l'homme ne l'est point encore. Ce néant ose disputer à Dieu son corps et son âme, ses biens et ses champs. Que fera le Seigneur? Enverra-t-il ses anges pour dompter ce cœur ingrat et cet esprit rebelle? Non, ce serait honorer sa rébellion, et priser son orgueil. Il cherchera à le ramener par des ministres infirmes comme lui, et ne choisira que parmi les hommes les défenseurs de ses droits. Les rois de ce monde, en levant des armées pour conquérir la terre, avouent leur propre impuissance; le Seigneur en envoyant ses prêtres, ne met qu'au jour sa bonté.

Il est grand le soldat qui, saisissant son drapeau, s'élance et va, à travers la mitraille, le planter sur les remparts ennemis, comme signe de prise de possession au nom de sa patrie. Non moins grand est celui qui, volant à la conquête des âmes, va planter la Croix au milieu des neiges et des frimas, des sables du désert et des sombres forêts, les déclarant terre sainte et possession du Christ. « *Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent* « *ainsi la paix et la bonne nouvelle*(1)! » Sainte Thé-

(1) Rom., x, 15.

rèse leur portait plus d'envie qu'aux martyrs; sainte Catherine de Sienne baisait la trace de leurs pas.

Voyez quel beau spectacle! En fut-il de plus touchant pour une âme chrétienne! C'est l'heure du départ des jeunes soldats du Christ pour la terre étrangère. Debout, le cœur haut, remplis des feux de l'Esprit saint, qui trahit sa présence par le reflet mystérieux qui encadre leur personne, ils voient prosternés devant eux et leur baisant les pieds, leurs condisciples! Leurs maîtres, ces vieillards qui ont déjà blanchi en ces combats lointains, et en portent de nobles cicatrices, viennent à leur tour vénérer en ces jeunes lévites la dignité de l'apôtre! O monde, sont-ce là tes soldats partant pour la bataille? Leur baises-tu les pieds?

Pour vous, âme chrétienne, si vous ne pouvez suivre ces valeureux soldats en courant aux Indes ou aux Montagnes-Rocheuses, pour y planter la Croix et y étendre les possessions du Christ, agissez autour de vous comme si vous étiez sur la terre étrangère. Hélas! tous les pays à conquérir au Seigneur et à marquer du signe salutaire, ne sont point en ces contrées lointaines. La malice de l'homme cherche à le chasser des lieux mêmes qu'il a déjà conquis.

Que voit-on, en effet, en cette cour, ce vestibule, ce salon, ce cabinet? Que sont ces tableaux indé-

cents, ces honteuses statues? Sont-ce les génies de la famille? les maîtres du logis? les dieux du foyer? l'expression des sentiments honnêtes, et les modèles où s'apprend la vertu? Oui, tout y est Dieu, excepté Dieu lui-même, tout y est modèle, excepté la vertu. O Christ, je cherche en vain ici votre présence et la marque de votre propriété! Tibère, le César et l'infâme tyran, proposa au sénat romain de vous mettre au rang des dieux du Capitole; les chrétiens, vos enfants, qui se disent honnêtes, vous refusent même l'entrée de leurs maisons. Que feriez-vous, en effet, Seigneur, au milieu de tant d'idoles, sinon de les mettre en pièces comme celles des Philistins et de la terre des Pharaons!

Puisque vous portez en vos membres le signe du Christ, soyez aussi vous-même, Philothée, un indicateur vivant; qu'on en lise sur votre front les titres glorieux, et qu'en vous voyant au sein de la famille ou avec vos proches, au milieu de vos amies ou avec des étrangers, on puisse dire de vous ce qu'on dit de la Croix: Elle est le signe du Christ; la terre où elle vit, la maison qu'elle habite appartiennent au Seigneur. Fuyez ces airs d'indifférence et de cynisme en face desquels on pourrait dire: Peut-être il n'y a point là de Dieu! Fuyez ces manières inconvenantes, molles et efféminées, ces airs éhontés et mondains, qui laisseraient croire que l'on se trouve, non dans une honnête famille, mais

au séjour des nymphes ou de quelque sirène ; non dans la France chrétienne, mais en un sol païen, au milieu des fétiches ou en vue des bacchantes. Vous prêcherez ainsi, par l'exemple, ce que le missionnaire prêche par la parole ; vous planterez la Croix dans les cœurs en y plantant la foi, et vous les déclarerez terre sainte en y établissant la vertu.

Il n'est pas plus difficile, en effet, à l'œil un peu exercé, de reconnaître au front ce que l'on est dans l'âme, qu'à celui qui sait lire, de connaître au poteau du chemin le lieu où il se trouve. La vertu a des traits que ne peut reproduire le vice ; elle exerce autour d'elle une influence, un charme dont il ne jouira jamais. La face du juste inquiète celle de l'impie, et la présence de la vertu déconcerte le vice, ainsi que celle de la Croix effraie le démon et le chasse au désert.

Cette autorité et cette prééminence irritent le méchant. Il exècre à la fois et la Croix et le juste; et, dans sa colère, il les voue à la destruction, croyant effacer ainsi d'un seul trait la condamnation qu'ils portent contre lui.

Il fut un temps, en effet, où des mains sacriléges ne craignèrent pas d'abattre les poteaux du Seigneur. Les insensés ! Ils croyaient qu'en abattant le signe, ils atteignaient le Maître. Mais le Maître s'est levé et a montré sa justice. Quels châtiments !! Je ne les citerai point. La Croix, debout et triom-

phante sur les cendres de ses ennemis, suffit, ici, pour nous montrer leur témérité et leur extravagance. Que personne non plus ne vous moleste, vous tous qui portez les stigmates du Christ (1) ; car si le Seigneur a ainsi vengé l'honneur de ses poteaux de pierre et de bois, que ne fera-t-il pas pour ses poteaux vivants !

La crucifère peut bien, au fort de la tempête, s'incliner vers la terre, sous le poids de l'eau et les efforts des vents ; mais, au premier coup de soleil, elle n'en relève que plus fièrement la tête, pour montrer aux passants sa corolle ouverte en une superbe Croix. Telle est l'âme en butte aux tribulations de la vie et aux persécutions des méchants. Peut-être vous paraît-elle un instant humiliée et couverte de mépris ; mais vous pourriez la voir s'épanouissant devant Dieu mieux que ne le fait une rose aux rayons du soleil, pour se montrer bientôt parée de tout l'éclat que donne la vertu, et en imposer même à ses persécuteurs.

Ainsi apparaît à nos yeux l'auguste Pie IX, chef infaillible de l'Eglise, le plus superbe indicateur après celui de Jésus. Quand l'orage gronde, la tempête sévit, que l'hérésie lève la tête et l'impiété menace, vous le verrez toujours, le visage serein et l'âme bien tranquille, vous montrant de la main la route du salut.

(1) Galat., VI, 17.

Le successeur de saint Pierre peut bien aussi, comme la Croix, souffrir les insultes et les outrages, subir le joug de la force brutale ; mais, immortel comme le poteau du Seigneur, il reparaît bientôt, comme lui, debout et triomphant sur les cendres de ses ennemis.

Vous mériterez aussi, Philothée, d'être gardée par Dieu, non moins bien que la Croix, si vous savez vous transformer comme elle, devenir la propriété du Seigneur, et en porter en vos membres les titres glorieux.



Le Joug a la forme d'une croix (Tert. apol.). *Notre-Seigneur s'est servi de ce symbole pour exprimer les croix de la vie.* (Math. xi).

Ce symbole est tiré de la manière dont les animaux domestiques sont attachés à leurs instruments de travail.

CHAPITRE X.

LE JOUG.

La Croix parut bientôt triomphante au milieu des nations de la terre, plantée par la main des apôtres et des missionnaires. Du temps même des apôtres, elle était connue de l'Orient à l'Occident, et imposait aux hommes son empire et ses lois.

Telles on voit les tribus sauvages du Nouveau-Monde, soumises par les armes des peuples civilisés, changer de maître, subir le joug et la domination du vainqueur, tels furent les peuples soumis à la Croix. Les lois du Crucifié remplacèrent toutes les lois anciennes, et le Christ mit sa Croix sur les épaules de tous ses sujets pour marquer son domaine, et le tribut journalier d'obéissance et de travail qu'il exigeait d'eux.

Qui parle de lois et de tribut indispose de prime-abord. L'homme voudrait être maître, s'affranchir de toute redevance, et ne relever que de lui seul ;

il veut la liberté, et le droit de se tracer à lui-même la limite du bien et du mal, et de choisir l'heure de la révolte ou de l'obéissance. Ne rêva-t-il pas, au milieu de l'Eden, de devenir Dieu ! Quel enfant d'Adam n'a pas imité un jour ce premier acte de folie en disant : Je n'obéirai pas. *Non serviam !* Je jetterai loin de moi le joug dont on veut me charger. Comme si Dieu pouvait se renier lui-même, et abdiquer le domaine qu'il a sur toute créature.

La Croix, cependant, ayant racheté l'homme, brisé les liens qui le tenaient captif sous le sceptre du démon et du monde, ne venait point lui imposer, en échange, de plus pesantes chaînes. Ses lois ne sont qu'une sublime alliance de Dieu avec l'homme. Elles portent le nom d'Evangile, c'est-à-dire, d'heureuse nouvelle. Elles nous disent : « *Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute* « *votre âme et de toutes vos forces.* » Vous l'aimerez plus que votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, votre fortune, votre honneur, et tous les biens d'ici-bas. Qui osera taxer ce commandement de pesante chaîne ? Cet autre peut-il l'être davantage : « *Vous aimerez votre prochain comme* « *vous-même* (1). » Les animaux mêmes s'aiment entre eux, est-ce trop dur d'imposer à l'homme de ne pas être au-dessous des bêtes ?

(1) Matth., XXII.

On remarque, il est vrai, en ces tables de la loi nouvelle, des préceptes qui, à première vue, effraient la nature, et lui paraissent insupportables. Ainsi, par exemple : « *Si quelqu'un veut me suivre,* « *qu'il prenne sa Croix* (1). *Si vous ne devenez* « *semblables à de petits enfants, vous n'entrerez* « *point dans le royaume des cieux* (2). *Aimez vos* « *ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent,* « *et priez pour ceux qui vous persécutent. Si* « *quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présen-* « *tez-lui la gauche* (3) ; » et autres semblables, qui contrarient la nature.

Souvent, pendant la nuit, des apparitions terribles épouvantent l'imagination, et troublent le sommeil ; et, quand le jour revient, nous sommes tout étonnés de notre faiblesse, ne voyant rien qui ait pu nous alarmer. Ainsi nous épouvantent les préceptes du Seigneur, quand nous les considérons au faux jour de nos idées sensuelles et orgueilleuses, ou les mettons en présence de nos passions déchaînées. Mais il n'est point difficile de voir le ridicule de nos appréhensions à la lumière de la foi, de réconforter nos âmes par la parole du Christ, et de reconnaître que les lois qu'il nous im-

(1) Marc., VIII.
(2) Matth., XVIII.
(3) Id., v.

pose sont moins pour nous faire sentir son domaine, que pour nous attirer et nous unir à lui.

Quel est le joug, en effet, que nous recevons de sa main? C'est le sien! *Tollite jugum meum.* Quel est celui que nous quittons en le prenant? Celui du démon et du monde!

Qui dira, d'abord, les douleurs et les meurtrissures dont ce dernier fatigue nos épaules! « *Un* « *joug pesant*, s'écrie le Sage, *accable les enfants* « *d'Adam, depuis le jour où ils naissent jusqu'à* « *celui où ils rentrent dans le sein de la terre.* « *Depuis celui qui est assis sur un trône de gloire,* « *jusqu'à celui qui est couché dans la cendre; de-* « *puis celui qui est vêtu de pourpre, jusqu'à celui* « *qui n'est couvert que de toile : tous en sont trou-* « *blés* (1). » Tout excite notre orgueil, blesse notre amour-propre, pique notre jalousie, soulève notre colère, et nous remplit d'inquiétude. Nous ne pouvons, sans frémir, regarder la mort en face; sa pensée seule nous serre. Si l'ambition nous appelle avec ses honneurs et sa gloire, toutes ces vanités deviennent pour le cœur comme un poids qui l'écrase. Si le pauvre écoute la voix de la fortune, le jour où il se lève pour se jeter en ses bras, espérant voir tomber ses chaînes, ce jour amène avec lui un plus impitoyable maître : les craintes,

(1) Eccli, XL.

les soucis, les agitations de toutes sortes, les désirs les plus impérieux, les besoins de jouir sans cesse renaissants, viennent doubler le fardeau qu'il portait. Tel qui court dans le monde, méprisant Dieu, foulant aux pieds ses saintes lois, rampe devant la créature, et se fait esclave d'un peu de cendre et de poussière. Tel autre qui lâche le frein à ses passions, croyant trouver ainsi quelques instants de bonheur, s'écrie par la voix du prophète : « *Le joug de mes iniquités m'a accablé tout d'un* « *coup ; la main de Dieu en a fait comme des chaî-* « *nes qu'il m'a mises sur le cou* (1). » Tous, nous cherchons à fuir la peine et le travail, la contrainte et la gêne, et nous voyons tous augmenter nos maux en cherchant à les fuir. Sans cesse irrités par le joug qui nous blesse, aiguillonnés par le démon ou le monde, nous n'allons en avant que pour traîner le fardeau.

En vérité, le Christ n'eût-il fait qu'atténuer ici-bas nos misères, laissant quelquefois notre poitrine respirer à l'aise, que nous lui devrions une reconnaissance éternelle ; mais il a fait plus : « *Ve-* « *nez à moi*, dit-il, *vous tous qui êtes épuisés de* « *travail*, *et qui êtes chargés*, *et je vous soulagerai.* « *Prenez mon joug sur vos épaules*, *et vous trou-* « *verez le repos de vos âmes* (2). » Pauvres, vous

(1) Thren., I, 14.
(2) Matth., XI, 28.

serez heureux ; persécutés, vous serez dans la joie ; si vous pleurez, vos larmes seront douces ; si vous avez faim, vous serez rassasiés. « *Vous serez bien-* « *heureux lorsque les hommes vous maudiront et* « *vous persécuteront, disant toute sorte de mal con-* « *tre vous, à cause de moi* (1). » Venez, ne craignez point : « *Le joug que je vous impose est* « *doux* (2). »

Ces paroles paraissent d'abord étranges ; on s'étonne de ce que l'homme, tout en restant sous le joug, puisse voir alléger ainsi ses misères et endormir ses douleurs ; et on se demande s'il peut vraiment goûter le bonheur en portant une chaîne, fût-elle toute d'or. Mais l'étonnement cessera bientôt, si nous considérons que le joug que le Christ nous impose est celui-là même qu'il a accepté pour l'amour de nous, afin que nous l'acceptions pour l'amour de lui, et que, quand nous le portons, nous ne le portons pas seuls.

En effet, sous le joug de la Croix il y a place pour deux ; d'un côté, l'homme, de l'autre, Jésus, le monde ou le démon. Le joug devient doux ou pesant, léger ou insupportable, suivant celui qui nous aide à le porter. Quand Jésus est présent, marchant avec nous, notre cœur se remplit d'une

(1) Matth., v, 11.
(2) Id., xi.

vertu mystérieuse ; rien ne lui coûte, rien n'ébranle son courage, tout lui sourit et se change en amour ; il lui semble ne point porter de fardeau. Jésus, en effet, a bien voulu en prendre sur lui la plus large part, ainsi que nous le dit le prophète : « *Dolores nostros ipse portavit.* » Quand, au contraire, le démon prend sa place, il agit en tyran ; et, tout en feignant de nous aider à porter, il ne fait que nous charger davantage, et il ne nous excite aujourd'hui, que pour nous jeter demain dans le désespoir. Le monde vient-il à la recousse ? Il imite Pharaon qui, tout en donnant aux Hébreux des oignons et des marmites pleines de viande, les rendait esclaves, et leur faisait exécuter sous le bâton les plus pénibles travaux.

C'est ce que nous enseigne l'auteur de l'Imitation, quand il nous dit : « Quand Jésus est présent, « tout est doux, et rien ne paraît difficile ; mais, « quand il est absent, tout fatigue. Etre sans Jé- « sus, c'est un insupportable enfer ; être avec Jé- « sus, un paradis de délices. Quel aveuglement et « quelle folie, si vous souhaitiez autre chose que « Jésus ! Soyez humble et pacifique, et Jésus sera « avec vous ; soyez pieux et calme, et Jésus de- « meurera près de vous (1). »

Voilà donc la cause de ces sentiments divers qui

(1) Imit., liv. II, VIII.

naissent dans le cœur de l'homme sous le joug de la Croix ; sentiments de joie et de bonheur, de douleur et de colère, suivant celui qui est associé au joug avec lui. Les martyrs baisaient avec transports les instruments de leurs supplices, c'était le joug de Jésus ! La vierge échange ses vêtements mondains contre la serge et la bure, chantant avec bonheur : « *Mes liens sont brisés ! Dirupisti vin-« cula mea !* » J'ai connu une pauvre fille embrassant avec amour le lit sur lequel la clouait depuis longtemps la souffrance, en s'écriant : « C'est la Croix de Jésus ! » « Embrassez, disait sainte Thérèse à ses « filles du Carmel, embrassez la Croix de votre di-« vin Rédempteur ; et, pourvu que vous le soula-« giez en lui aidant à la porter, souffrez sans peine « que les Juifs vous foulent aux pieds. Méprisez « tout ce qu'ils vous diront, fermez les oreilles à « leurs insolences ; et, quoique vous trébuchiez et « tombiez avec votre saint Epoux, n'abandonnez « point cette Croix. Considérez l'excès inconceva-« ble de ses souffrances, et quelque grandes que « vous imaginiez que soient les vôtres, et quelque « sensibles qu'elles soient, elles vous paraîtront si « légères, en comparaison des siennes, que vous « vous trouverez toutes consolées (1). »

Quel superbe spectacle que celui de ces servi-

(1) Sa Vie, liv. III.

teurs de Dieu s'avançant avec tant de joie sous le joug du Seigneur, et portant si bellement leur fardeau !

Mais, à côté de ces âmes qui baisent la main de Dieu, et la placent sur leur tête comme un gage d'amour, que de mondains couronnés, de voluptueux dans l'ivresse, d'heureux de ce siècle, s'irritent contre elle, et regimbent sous les coups qui les frappent ! Que d'impies et de mécontents déchirent le livre de la loi nouvelle et le foulent aux pieds, pendant que les croyants fidèles en nourrissent leur esprit et en délectent leur cœur ! Le vent, qui agite les feuilles des arbres pendant l'orage, ne fait pas plus d'efforts pour les séparer de la branche, que l'orgueil de l'homme ne le pousse à se séparer de Dieu. De toutes parts, on entend cette voix que semblait annoncer le prophète quand il disait : « *Brisons leurs liens, et rejetons loin de « nous le joug du Seigneur et de son Christ* (1). » Dans son délire, l'homme convoite la liberté du bien comme du mal ; il a foi en son génie pour se conduire, et à ses instincts pour se respecter !!! C'est l'animal furieux qui s'échappe du joug : qui compta jamais sur lui pour tracer le sillon ?

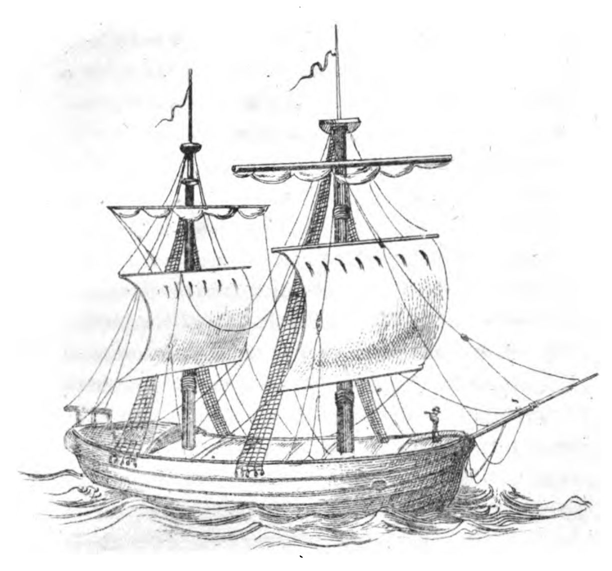
Aussi, les nations et les familles, formées d'impies, de sectaires et de mondains, ne tardent pas à

(1) Ps. II.

succomber sous le poids de leurs maux et à s'effondrer. Que dis-je? Séparées de la religion vivifiante du Christ, elles pourrissent, comme la feuille détachée de l'arbre pourrit dans le fumier.

Quant à l'homme, s'il ne veut pas des chaînes d'or de la main du Seigneur, il gémira sous le poids de la force brutale; s'il ne porte pas le joug de la Croix comme le Christ montant sur le Calvaire, il le portera forcément à la façon des bêtes.

Quel aveuglement, quelle folie, âme chrétienne, si vous souhaitiez à vos côtés autre chose que Jésus!



Le Mât d'un vaisseau avec les vergues forme la Croix. Antennæ navium velorum cornua sub figurâ nostræ crucis volitunt. (orig. Hom. VIII, in divers.) *Saint Paulin, évêque de Nole, au IVe siècle, dépeint la Croix, telle qu'on avait coutume de la mettre dans l'église de Nole, comme un mât de vaisseau traversée par l'antenne.* (Biblioth. des Pères, T. III. p. 578.)

CHAPITRE XI.

LE MAT.

La céleste doctrine du Christ, apparaissant au milieu des passions de toutes sortes qui régnaient sur la terre et souillaient le cœur de l'homme, ne pouvait s'attirer que leur colère et leur violence. Aussi, que d'obstacles les apôtres eurent à surmonter, que de résistances à vaincre! Mais la Croix, qui est « la force et la vertu de Dieu (1), » devint leur force et leur puissance. Sous ses auspices, ils franchirent les mers, parcoururent les terres, annonçant aux hommes captifs l'heure de la délivrance, et leur enseignant à secouer le joug honteux sous lequel ils vivaient.

Déjà, depuis longtemps, plantée en forme de mât sur le pont des navires, elle élevait ses bras puissants pour commander aux vents, et corriger leurs caprices; immobile au milieu de l'onde en cour-

(1) S. Bern., Serm. I, *Resurrect.*

roux, et du sifflement des cordages, elle présidait aux destinées du vaisseau sur l'immensité des mers, et l'entraînait, rapide comme l'aigle qui fend la nue, vers le rivage hospitalier.

Telle elle a été, aussi, en sa mission divine à travers dix-huit siècles, depuis les Païens qui la souillaient et la foulaient aux pieds, les Iconolastes qui la brisaient et la brûlaient, jusqu'aux sectaires modernes qui ne peuvent en supporter l'image. Il n'est pas d'attaques qu'elle n'ait eu à supporter de la part de ceux mêmes qu'elle avait délivrés de l'empire de la mort. L'impiété et l'hérésie ont, tour à tour, soulevé contre elle les plus furieuses tempêtes, pensant la renverser et la voir disparaître au milieu de la tourmente. Mais elle a montré sa force dans leurs attaques, et ses grandeurs sous leurs coups multipliés.

Placée comme un mât tout-puissant sur le navire de l'Eglise, elle nous rappelle le Christ debout sur la barque de Pierre, battue par les flots de la mer de Galilée. Il éleva les bras, commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme.

Tel est l'office que la Croix va remplir aussi dans la conduite des âmes, au milieu des passions dont elles sont assaillies. Les passions humaines sont semblables aux vents qui agitent la mer; car de même que ces vents troublent le calme de ses flots, les soulèvent par leur souffle impétueux, et les bri-

sent avec fureur, ainsi les passions, par leurs mouvements et leurs appétits déréglés, forment des tempêtes dans le cœur de l'homme, et en troublent la tranquillité. « Tantôt la colère y excite des orages, tantôt il y règne un vent d'orgueil et de vaine gloire qui nous entraîne, comme un vaisseau à la dérive, et nous emporte bien loin ; tantôt c'est l'envie, la jalousie, la haine ou la vengeance, la volupté et les passions charnelles ; et de là vient que le prophète dit que les impies sont comme une mer agitée (1). »

C'est à travers tous ces vents, âme chrétienne, que vous avez à naviguer sur la mer de ce monde ; mais il n'en est aucun dont vous ne puissiez tirer avantage et diriger habilement le cours, avec l'aide de la Croix. Les passions sont à la fois utiles et dangereuses. Elles sont à l'homme ce que le vent est au navire : bien réglées, elles le mènent au ciel, comme un vent favorable pousse le navire au port ; déréglées, elles le mettent en péril, comme la tempête met en danger le vaisseau. Elles sont des servantes dont il faut utiliser les services, mais ne sont pas des maîtresses. Elles sont des moyens pour arriver au terme, et non le terme lui-même.

Les plus doctes païens, et bien des chrétiens après eux, ne comprirent point cette simple leçon ;

(1) Perf. chrét., *De la mortif.*, c. x.

car, méconnaissant Dieu, qui est la fin suprême, laissant le bonheur infini dont les aspirations du cœur révèlent l'existence, et en modulent doucement les sublimes transports, ils prirent les moyens pour la fin, la goutte de rosée pour la mer tout entière, la terre de l'exil pour le terme du voyage, et mirent le souverain bien de l'homme dans tout ce qui satisfait sur la terre les inclinations de la nature, et le souverain mal dans tout ce qui les contrarie. « Mais ils se sont égarés dans leurs vains « raisonnements, et *leur cœur insensé a été rempli « de ténèbres; ils sont devenus fous en s'attri- « buant la sagesse* (1). » L'homme, au milieu des passions dont il est le jouet, comptera vainement sur leurs joies éphémères pour arriver au séjour du souverain bonheur; ainsi qu'un vaisseau perdu sur l'Océan, sans mât et sans pilote, demande en vain aux vents de le conduire au port.

Ne croyez pas, cependant, étouffer la nature, et enchaîner les vents qui soufflent en votre cœur. Qui ôtera à l'homme cette ambition qui le tourmente, cette colère qui le pousse, cet amour qui le déborde, ces biens qui le captivent? Nos yeux sont-ils faits pour se fermer à la lumière, notre cœur, pour vivre solitaire, nos immenses désirs, pour n'avoir point d'objet, et nos besoins d'ex-

(1) Rom., c. I, 21, 22.

pansion, pour être comprimés? Non, ce serait en vain que vous travailleriez à cette œuvre inhumaine :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Les trois grandes concupiscences de la vie ont leur fondement dans la nature de l'homme ; Dieu lui-même les y a placées. « *Il vit que tout ce qu'il* « *avait fait était bon* (1), » et que les passions de l'homme cadraient parfaitement avec ses sublimes destinées. Mais le péché étant entré en son cœur y causa de grands ravages : il en désorienta les passions, leur fit faire fausse route, et celles qui, à leur origine, n'étaient portées que vers les choses célestes et la jouissance du souverain bien, s'inclinèrent vers la terre, demandant aux créatures le bonheur qu'elles ne doivent chercher que dans les cieux.

Voici l'œuvre du Christ : il réforma la nature, non en la détruisant, mais en l'élevant par sa grâce ; il corrigea les passions, non en les étouffant, mais en leur donnant par sa Croix un nouvel élan vers leurs destinées originelles.

Voulez-vous donc, âme chrétienne, utiliser ces vents qui agitent votre cœur de leur souffle impétueux, et hâter heureusement votre course,

(1) Gen., c. I, 31.

prenez la Croix même du Christ ; la tenant en vos mains, ou la fixant du regard, vous y puiserez une vertu et une puissance merveilleuses. Puis, méditez ses enseignements, écoutez ses conseils, suivez ses inspirations. Enfin, montez vous-même sur ce Mât salutaire. Nulle secousse ni violence, nul aquilon ni autan furieux, ne pourront, alors, vous faire dévier de la voie véritable. Si le vent de l'orgueil s'élève, vous cinglerez en pleine mer vers les hauteurs des cieux ; si la sensualité siffle dans les cordages, vous vous dirigerez vers les voluptés éternelles ; si l'ambition se fait sentir, vous prendrez route vers les trônes angéliques ; si l'amour des richesses vient à gonfler la voile, vous vous porterez vers les biens immortels. Réglés et utilisés par la Croix, l'impétuosité de saint Paul devint le zèle de l'apôtre ; la volupté de Magdeleine, l'amour de Jésus ; le génie d'Augustin, la lumière de l'Eglise ; l'ambition de François-Xavier, l'ardeur du missionnaire ; la colère de François de Sales, le zèle du pasteur. C'est ainsi que les vents des passions, tout contraires qu'ils vous paraissent, soufflent toujours en poupe, et conduisent sûrement au port.

Vous dites, coryphées du cynisme et de l'impiété, que la religion du Christ viole les droits de l'homme, contrarie les aspirations de son âme, étouffe les inclinations de son cœur ? Vous vous trompez.

Tous les beaux sentiments, toutes les nobles passions s'agitent dans le cœur de ses enfants, et couronnent leur front d'une auréole dont ne brilleront jamais Voltaire et consorts. Non, elle n'est point misanthrope ; elle aime comme vous les joies de l'esprit et les plaisirs du corps, les nobles ambitions, les dévouements héroïques, les sentiments du cœur et les feux de l'amour. Voici entre ses enseignements et les vôtres toute la différence : elle fait marcher l'homme droit, debout sur ses deux pieds, le regard en haut, selon qu'il a été créé par Dieu, comme le chante le poète (1) ; tandis que vous le laissez s'incliner à la manière des brutes.

O vous, qui êtes fatigués du poids du corps, des inclinations du cœur et des écarts de l'esprit, qui ne voyez partout qu'obstacles et entraves pour vous élever à Dieu, ne cesserez-vous donc point de faire entendre vos soupirs et vos plaintes ? Vous vous plaignez de la violence des vents ! Ne sont-ce pas les vents qu'appelle le pilote, comme une bonne fortune, pour le conduire au port ? Que n'aimez-vous le Christ, et mettez en pratique les secrets de sa Croix ! Au lieu de vous débattre avec-vous mêmes, de vous démener avec vos passions, comme

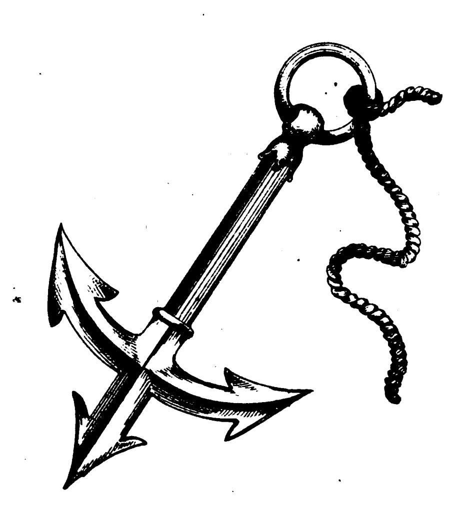
(1) Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

l'insensé, avec le vent, croyant le terrasser et le réduire au silence, vous les utiliseriez admirablement dans vos œuvres de zèle, le travail de votre sanctification, et vos aspirations vers les demeures éternelles.

Mais te voilà, vertu douillette, et toi aussi piété délicate, qui ne sentis jamais ni tentations ni combats, et ne connus jamais les douleurs de la Croix; vertu venue à l'ombre, ou pliée dans la soie, te voilà glorieuse et triomphante au milieu de la bonace, croyant voguer à pleines voiles quand à peine tu as quitté le port! Tant de quiétude ne te conduira jamais au sommet de la perfection, ni vers les hauteurs des trônes angéliques. De cette pusillanimité ne sortira jamais un Paul; de cette mollesse, un Jérome; de cette indifférence, un François-Xavier. Les grandes passions font les grandes âmes; les beaux caractères se forment sous les coups de l'épreuve, et les saints, dans la pratique des héroïques vertus. Le filet d'eau douce peut bien suffire au fretin, mais il ne faut rien moins à d'autres que la mer tout entière, avec ses amertumes. « Les grands hommes, dit Sénèque, se ré« jouissent dans l'adversité, comme les soldats « courageux, au milieu de la guerre. On connaît « le pilote au milieu de la tempête, et le soldat « sur le champ de bataille (1). »

(1) Senec. *De Provid.*

O mon Christ, si j'eusse mieux écouté vos leçons, me serais-je ainsi mépris sur l'état de mon âme ! Tandis que vous montiez vous-même au haut du mât pour m'apprendre à en utiliser le secours tout-puissant, et la vertu merveilleuse ; mes yeux craignaient de vous voir, mon esprit, de vous suivre, de peur d'être obligé de vous imiter. Tirez-moi après vous, ô mon aimable Maître, afin que, les yeux sur vous, les bras en Croix avec vous, je domine sans faiblir les orages du cœur, et dirige vers les cieux les passions qui l'agitent.



L'ancre est devenue le symbole de l'espérance, parce qu'elle raffermit le vaisseau au milieu de la tourmente. Sa forme indique assez qu'elle enrichit notre Croix d'un nouveau symbole.

CHAPITRE XII.

L'ANCRE.

Dieu ! je me croyais au port, et me voilà perdu sur l'immensité des eaux ! La mer est houleuse, les vagues étendent au loin leurs lames en fureur. Qui défendra ma nacelle ? Va-t-elle sombrer avant la fin de la tourmente ? Je jette l'ancre, ma dernière ressource, mon unique espérance ; sera-t-elle assez puissante pour me protéger contre l'injure des vents, et affermir ma barque au milieu des flots ! Hélas ! pauvre matelot, que Dieu te protége ! Peut-être ne reverras-tu pas le port !!

Que la traversée de la vie aux rivages éternels est fatigante et pénible ! Je perds courage, luttant en vain contre mes passions déchaînées ; l'orgueil me transporte avec non moins de fureur que l'onde écumante ne soulève la nacelle ; la volupté me précipite jusque près des abîmes creusés sous la vague qui bondit ; l'amour de la terre m'appesantit et menace de tout faire sombrer ; mon cœur s'en va

ainsi, comme un vaisseau à la dérive, poussé par tous les vents, rasant tous les récifs, longeant tous les écueils. Quoi, exposé à tant de périls, je serais sauvé ! Ah ! y a-t-il pour moi une seule lueur d'espérance au milieu d'une tempête dont je ne sais plus conjurer le danger ! « Oui, nous sommes tous sauvés, nous dit l'Apôtre, mais nous ne le sommes qu'en espérance, et si ce que nous espérons nous ne le voyons pas, nous l'attendons par la patience (1). »

Le Christ est venu lui-même nous arracher au péril ; lui seul, en effet, pouvait donner à l'homme l'espérance et en faire une vertu.

Voyez, aussi, comment la Croix, d'où elle est née, se change en une ancre magnifique, pour nous raffermir au milieu de la lutte (2) ! Comme elle calme nos frayeurs, ranime nos faiblesses ! « *Car*, *si Dieu* « *nous a tant aimés que*, *alors même que nous étions* « *ses ennemis et dignes de toute sa colère*, *il a voulu*

(1) Spe enim salvi facti sumus per patientiam expectamus. (Rom., v.)

(2) Longtemps avant Notre-Seigneur, ces deux lignes qui se croisent étaient un signe d'espérance. Les historiens anciens nous disent qu'on voyait dans le temple de Sérapis, en Egypte, des lettres hiéroglyphiques ayant la forme d'une Croix, et qu'elles étaient pour les Egyptiens un signe de salut et de la vie bienheureuse. (Cornel. a Lapide, in Genes., c. XLI)

« *nous rendre ses amis, en laissant son Fils mourir* « *sur une croix ; combien plus serons-nous aimés* « *et soignés de lui, maintenant que nous avons été* « *rachetés* (1). » Celui, en effet, qui donne son sang pour son ennemi, ne le verse-t-il pas plus volontiers pour son ami ? Si la Croix a été victorieuse dans la plus horrible des tempêtes soulevées contre l'humanité, et telle qu'il n'y en aura jamais de semblable, combien plus dans la lutte de ce temps, et les petits points noirs qui assombrissent l'horizon de notre âme, sera-t-elle à la hauteur de sa mission, et justifiera-t-elle notre confiance.

L'espérance chrétienne, fondée sur la Croix, est seule le soutien et la vie de l'homme sur la terre ; seule, elle le réconforte par d'inébranlables promesses ; sans elle, il ne saurait vivre, et n'aurait d'autre perspective que le désespoir. Au milieu de la nuit la plus épaisse, elle ouvre de ses doigts de rose les portes de l'aurore pour laisser tomber en son cœur la goutte de rosée, et envoyer à son âme un rayon de lumière. Oh ! comme tout sourit quand nous sourit l'espérance chrétienne ! Comme tout change de teinte et se dore à l'horizon ! Le ciel est pur, l'air embaumé, l'onde transparente, le vaisseau léger et le vent favorable. Sa parole est si douce qu'elle endort la souffrance ; son port si ma-

(1) Rom., v.

gnifique qu'il ravit le malheur ; son regard si serein qu'il calme toute angoisse ; et son cœur si généreux qu'il suffit de vouloir pour se trouver sur son sein, et mourir en ses bras !

Ame timide et inquiète, sans cesse tourmentée et paralysée de frayeur, que ne tombez-vous aux pieds de la céleste Espérance, et ne lui ouvrez-vous votre cœur ! Comme elle soulagerait vos peines, et vous guérirait de vos maux ! Quelles douceurs vous ferait sentir sa divine présence, et quels délicieux épanchements remplaceraient vos oppressions et vos angoisses ! — Je le voudrais bien, mais où la rencontrer cette divine messagère ? Tandis qu'elle apporte du ciel tant de consolations aux uns, elle laisse les autres dans l'abandon. Oh ! quelles immortelles actions de grâces je vous rendrais, si vous m'enseigniez où je pourrais voir son auguste face ! — Elle est là, devant vous, vous tendant ses deux bras ! Ne la reconnaissez-vous pas ? C'est la croix du Calvaire ! Vous hésitez ? Oh ! ne craignez pas de lui embrasser les pieds et de les arroser de vos larmes ! Puis jetez-vous en ses bras, et dites avec le prophète : « *Là, je dormirai, et re-* « *poserai en paix.* »

Dors, mon âme, dors tranquille en la barque où tu auras appendu cette ancre merveilleuse ; tu peux, au milieu de l'agitation et de l'ébranlement où les vents des passions la mettent, rêver aussi

doucement que le pauvre matelot qui, au milieu de la tourmente, dort sur le pont du navire. Bientôt il va revoir sa patrie, le toit qui l'a vu naître ; bientôt il pourra embrasser ses enfants ! La prairie qui entoure sa demeure lui apparaît toute émaillée de fleurs ; bientôt il pourra les cueillir et en tresser des couronnes pour le front de la Madone ! Le vent qui siffle dans les cordages et chante dans les voiles, lui semble les cris joyeux de ses parents et amis qui l'attendent sur la plage ! Et il dort du sommeil paisible de la terre ferme ! Bientôt, pour toi aussi, ô mon âme, apparaîtront les rivages éternels, les magnifiques portiques de la Jérusalem céleste et ses glorieuses phalanges. Bientôt tu entendras les échos de la voûte des cieux répondant aux harpes angéliques !!... Dors, mon âme, dors tranquille aux pieds de la sainte Espérance. Qu'importe la tourmente quand les vents poussent toujours le navire vers le port !

Pour vous, pécheurs, rencontrerez-vous jamais, sur votre chemin, l'Espérance ? Jouirez-vous un jour de son regard plein de charmes ? Mourrez-vous en ses bras ? N'êtes-vous pas ses bourreaux et couverts de son sang ? N'avez-vous pas craché à sa face adorable et insulté à ses bienfaits ? N'importe, son cœur n'a point cessé d'être magnifique ; elle se présente à vous avec le même sourire, les lèvres pleines de miel, et les mains pleines de grâces.

Alors que César partageait entre ses partisans les derniers débris de sa fortune endettée déjà d'un million : « Que te réserves-tu donc ? » demanda un chevalier romain. « L'espérance, » répondit César. Il visait à l'empire du monde, que personne ne lui avait promis. Pour vous, pécheurs, vos dettes surpasseraient-elles celles de César, levez les yeux vers la Croix, et souriez : c'est la belle Espérance ! Les païens avaient des crimes inexpiables, le chrétien a toujours la Croix aux pieds de laquelle il peut se repentir.

Caïn, ayant répandu le sang de son frère Abel, se mit à fuir loin, loin des lieux qui avaient été les témoins de son crime ; cette terre criait vengeance contre lui et aiguillonnait ses remords. Il pensa qu'en fuyant, les remords resteraient en arrière, et ne pourraient l'atteindre ; mais l'image de son frère mort ne cessa de l'effrayer, et sa conscience, de le poursuivre ; il porta partout avec lui son impitoyable bourreau. Magdeleine, plus heureuse, rencontra sur la Croix les pieds de Jésus ; elle y versa de douces larmes, et, à la fin de sa vie, elle était souvent élevée en extase vers le ciel pour entendre les concerts des anges, et goûter un rayon du bonheur qui l'attendait dans les cieux. Quels fruits délicieux de la sainte Espérance ! qui voudrait ne pas les cueillir !

O mondain, les fleurs de ta couronne, qu'un seul

jour a flétries, la coupe de tes plaisirs, déjà vide dès l'aurore, pourront-elles te sauver des horreurs de la mort, et calmer alors tes mortelles angoisses ?

O vieillard, qui n'a plus pour soutien que le bâton vermoulu qui te porte, en qui espères-tu, si tu n'es pas croyant ?

O fortunés de ce monde, les richesses qui vous font un rempart contre les misères du temps et les privations de la vie, payeront-elles vos dettes à la justice divine !

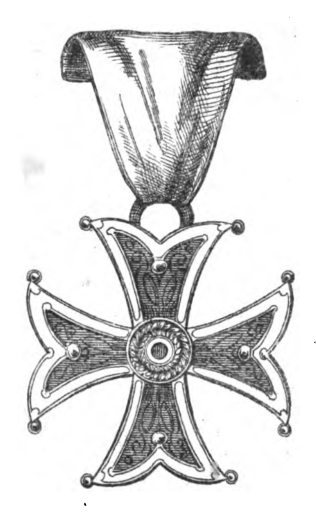
Et toi, vaillant soldat, défiant les plus rudes fatigues et les plus grands travaux, ton bras vigoureux te défendra-t-il contre la sentence du souverain Juge ?

Insensés ! Tels on voit au fort de la tempête les malheureux passagers, qui surnagent au milieu des flots, tenir encore d'une main crispée l'un sa valise, l'autre son argent, celui-ci son épée, celui-là ses bijoux, et lutter avec eux pour se sauver du naufrage, puis être enfin couverts avec leurs trésors par la vague en furie, tels on vous verra à votre heure dernière, alors que s'ouvriront devant vous les abîmes éternels. Vous jetterez un dernier regard sur les objets de votre amour et de vos espérances mondaines ; vous les verrez !... Dieu ! quel regard !... il vous enflammera de colère, vous grincerez des dents..., puis tout sera fini (1) !!

(1) Ps. cxi.

« *Pour moi, Seigneur, j'ai espéré en vous; je* « *serai point éternellement confondu* (1). » Au ı lieu de mes peines, je regarderai la Croix, et m cœur sera consolé; au plus fort du malheur, je prendrai en mes bras, et mon âme sera réconforte et quand, étouffé par l'angoisse, déchiré par le : mords, il n'y aura plus pour moi de ciel, ni trône angélique, j'embrasserai la Croix, et à m yeux viendra encore briller la céleste Espéranc

(1) Id., xxx.



La Croix est devenue la décoration de la plupart des Ordres institués pour récompenser le mérite militaire ou civil. C'est avec raison. La Croix est faite en forme de gloire, et rappelle anisi par son hiéroglyphe la gloire du héros et du génie, mieux que ne sauraient le faire tous les grands cordons, les plaques de diamants, ou les jarretières.

CHAPITRE XIII.

LA GLOIRE.

C'en est fait, le scandale de la Croix n'est plus ! *Evacuatum est !* Il a disparu comme le nuage noir que le vent emporte, découvrant derrière lui un soleil brillant. La verge desséchée et stérile du Calvaire est devenue, comme celle d'Aaron, au seul contact du nom de son Maître (1), pleine de sève, chargée de fleurs et de fruits. Le signe infâme, dont la seule ombre effrayait le passant, est changé en signe d'honneur et de gloire. Aujourd'hui, l'homme recherche la Croix, et aime ses contours, s'en fait un talisman, la dispose en parure ; elle a sa place au cou de la matrone et sur la tête des rois, sur la poitrine du brave et le cœur du prélat, sur le bras de l'Ethiopien et le front des Orientaux, au faîte de la tour et au milieu des cités, sur la pointe du rocher et le bord du chemin : elle tient en ses bras le monde tout entier.

(1) L'Initiale, chap. v.

Ils sont déchus les dieux de ce monde : leurs statues gisent çà et là enfouies dans la terre ; leurs temples sont en ruines, leurs oracles muets... La victoire est complète ; ils sont tombés pour ne plus se relever.

Salut, ô Croix que l'univers adore ! Honneur à toi qui as vaincu le démon et le monde, et délivré l'homme du plus dur esclavage ! Apparais, Pallidium sacré, au milieu des peuples prosternés devant toi : ta présence les réjouit, ta gloire les enivre. Avec toi, prêtres et fidèles, citoyens et soldats, sentent palpiter leur cœur et s'épanouir leur âme. Nul qui ne te porte avec joie, ne te serre avec transport, ne t'embrasse avec délices.

« La Croix, dit Bossuet, est devenue l'abrégé mystérieux des merveilles du Sauveur. A sa vue, tous les sentiments de piété et de foi se réveillent ; on est attendri, on est humilié, et ce sentiment de tendresse et d'humilité porte naturellement à en donner toutes les marques à ce sacré mémorial. On la baise par amour et par tendresse ; on se prosterne devant, par une humble reconnaissance de la majesté du Sauveur dont la gloire était attachée à la Croix (1). »

Le changement merveilleux que le Christ a opéré dans le signe de la Croix, il l'a aussi accompli dans

(1) Lettre sur l'adoration de la Croix.

les peines, les humiliations et les souffrances dont elle est le symbole, en les entourant d'une auréole non moins glorieuse et éclatante.

Il fut une noble fille envoyée de Dieu pour sauver la France, et l'arracher des mains de ses ennemis. Elle fut blessée au siége d'Orléans par le fer d'un Anglais. « Vous êtes blessée, noble héroïne, lui dit un chevalier, il faut vous retirer.—Blessée ! répondit Jeanne d'Arc, regardant le sang couler à flots de sa profonde blessure, blessée ! Ce n'est pas du sang qui coule, c'est de la gloire ! » Si l'homme ennoblit ainsi le sang versé sur le champ de bataille de la patrie, quel lustre ne donnera pas la Croix à celui qui est versé au champ de la vertu !

La voix de Jeanne d'Arc n'était, en effet, que l'écho de celle qui est descendue de la Croix du Calvaire, et dont le retentissement se prolongera jusqu'à la fin des siècles. « Ce n'est pas du sang, s'écriait le martyr, sous le fer du bourreau, c'est de la gloire. » « O bonne Croix, s'écriait saint André, objet de mes désirs et de mon amour, reçois-moi en tes bras ! Ne permettez pas, Seigneur, que l'on me détache d'ici, ni que j'aie l'humiliation de mourir ailleurs que sur cette Croix (1). » « J'ai été battu de verges trois fois, dit l'Apôtre ; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. J'ai été souvent

(1) Acta S. Andreæ.

dans les voyages, dans les périls sur les fleuves, dans les périls de la part des voleurs, de ceux de ma nation, des païens, au milieu des villes, des déserts... J'ai souffert toutes sortes de travaux et de fatigues, les veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité. Mais tout cela n'est ni de la peine, ni du sang, c'est de la gloire (1). » Tel fut le cri de tous les saints de la phalange militante de l'Eglise. Sainte Agathe allait en prison et à la mort comme à un festin de noces. Sainte Seconde voyant fouetter cruellement Ruffine, sa sœur : « Pourquoi, s'écria-t-elle, s'adressant au bourreau, pourquoi tous les honneurs pour Ruffine, et pour moi les ignominies ? Puisque nous avons la même foi, ordonnez que nous soyons fouettées ensemble. » Ecoutez les tendres reproches que saint Laurent adressait au Pape saint Sixte, en le voyant aller sans lui au martyre : « Où allez-vous sans votre diacre, vous qui n'offriez jamais de sacrifice sans lui ? Qu'avez-vous trouvé en moi qui vous ait déplu ? Me croyez-vous capable de quelque lâcheté ou de quelque faiblesse ? Eprouvez-moi, de grâce, et vous verrez ! »

Le sang que verse le soldat du Christ aux prises avec l'affliction et la maladie, l'adversité et le mal-

(1) Quæ infirmitatis meæ sunt gloriabor (II Corinth., XI, 30)

heur, la haine et la calomnie, le sacrifice des sens et le renoncement à soi-même, n'est donc plus que de la gloire. Le chrétien dit avec l'Apôtre : me glorifier dans l'abondance et le bien être, fi! dans les maximes et les modes du siècle, fi! dans l'encens et les caresses du monde, fi! « *ailleurs que dans la Croix de Jésus-Christ, par laquelle le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde, fi donc ! Absit* (1) ! » Les grandeurs de la terre ne sauraient le disputer à celles qui descendent des bras de cette Croix. Le terrain de la lutte, l'héroïsme du courage, la noblesse des sentiments, l'excellence des motifs, l'éclat de la couronne, l'exaltation du triomphe : tout, en un mot, dans la Croix de Jésus, fournit à l'homme un plus vaste champ à son ambition, et un plus complet aliment pour son esprit et son cœur. Elle déverse sa lumière sur tout ce qui l'approche, le marque de ses traits divins, et il n'est aucune douleur, aucune croix sur la terre dont on ne puisse dire : c'est la Croix de Jésus !

Que j'aime saint Bernard venant enrichir ma pensée d'une douce et gracieuse image. Plein d'amour devant son Christ qu'il voyait couvert de plaies et de larges blessures, que lui avaient faites de barbares soldats, il laissa échapper de ses lèvres ces délicieuses paroles : « Regarde, chrétien, con-

(1) Galat., VI, 14.

« temple comme notre divin Jésus a fleuri, ainsi
« qu'une superbe rose ! Vois si tu peux trouver en
« son corps une place où tu ne puisses cueillir une
« rose empourprée. Regarde une main, regarde
« l'autre, ne trouveras-tu pas une rose dans toutes
« les deux ? Jette les yeux sur un pied, puis sur
« l'autre, ne sont-ils pas rosés ? Contemple l'ou-
« verture de son côté, car là aussi tu pourras y
« cueillir une rose, quoique un peu plus pâle que
« les autres, à cause du mélange d'eau et de sang
« qui en est sorti, ainsi que le raconte le saint
« Evangile (1). » La foi découvrait ainsi à saint Bernard, sous l'emblème d'une rose, les gloires de la Croix, et la beauté mystérieuse de la souffrance. Le Christ, par sa Passion, a ôté à la souffrance ce qu'elle a d'horrible et d'abject ; il l'a déifiée !

Qu'avait donc de merveilleux ce sang que les premiers chétiens recueillaient avec un si grand soin du corps déchiré du martyr, et conservaient avec tant d'amour ? Qu'avaient de ragoûtant cette plaie, cet ulcère que baisaient si respectueusement les Claire, les Catherine et les Elisabeth, et ces fiévreux, ces pestiférés que soignaient avec tant de sollicitude les Roch, les Camille de Lellis et les Louis de Gonzague ? Ah ! la foi les leur montrait tout parsemés de roses, et

(1) De Pass. Domini, XLI.

leur rappelait en ces membres souffrants les traits mêmes de Jésus.

Quand, sur le chemin de la vie, tu rencontres aussi, ô mon âme, la Croix de ton Jésus placée sur les épaules de quelques-uns des mortels, comment la prises-tu? Aimes-tu le pauvre aussi bien que le riche, et ses membres souffrants comme ceux de Jésus? Un service rendu te vaut-il un ruban, et un cœur consolé, une perle précieuse? Voici l'humiliation! elle te tend la main, la reconnais-tu? — Oui, mais elle est affreuse! — Tu n'en vois que la face, et as besoin d'aller à l'école du Maître, pour apprendre à vivre de l'esprit.

Si ce Simon, que les Juifs forcèrent à porter la Croix de Jésus, eût su que c'était la Croix du Sauveur promis à la terre, celle d'un Dieu fait homme; s'il eût connu tous les trésors de grâce et de miséricorde qu'elle tenait cachés, la puissance merveilleuse et la gloire incomparable qu'elle portait en ses bras, ainsi que les leçons de sagesse et de vertu qu'elle allait donner au monde, se fût-il laissé contraindre pour accepter de la porter avec Jésus? Eût-il hésité un seul instant à la prendre sur lui, et n'eût-il pas demandé, comme une faveur insigne, à ne point être séparé d'elle? Porter la Croix de son Dieu, porter ce que les anges voudraient porter eux-mêmes!... cette pensée ne l'eût-elle pas rempli de la joie la plus vive, et des transports les plus

grands? Le bonheur et le légitime orgueil qu'éprouve le soldat à voir briller sur sa poitrine la croix gagnée sur le champ de bataille, sont-ils comparables à ce qu'eût éprouvé le Cyrénéen mettant sur ses épaules la Croix de son Jésus?

Le pauvre Simon fut excusable de son peu de bonne volonté, car il était ignorant des secrets de Dieu; mais le serons-nous, chrétiens, quand nous n'osons pas même toucher du bout du doigt la croix de notre frère pour l'aider à respirer un instant sous son pesant fardeau. Notre égoïsme et notre lâcheté ont comme peur de ces membres souffrants du genre humain; leur présence nous devient plus ennuyeuse et à charge que la Croix du Sauveur ne le fut pour le Cyrénéen. Quelquefois, il est vrai, nous nous disons leurs amis, mais nous ne sommes pour eux que des amis de Job. Mus par la pitié, nous les plaignons; poussés par des considérations humaines, nous leur aidons comme Simon à Jésus; mais nous chercherions vainement en notre cœur cet amour que la vierge chrétienne porte à ceux qu'elle soigne, dans les hôpitaux ou la chaumière, comme les membres de Jésus.

La Croix, ainsi qu'il est facile de le voir, demande non-seulement une âme croyante pour découvrir devant elle le voile qui cache la gloire de sa face, mais encore un cœur pur pour y déposer

son amour. Le soleil ne saurait resplendir à nos yeux à travers la brume épaisse, ou le nuage noir, ni montrer sa brillante image dans une eau sale et impure. La vertu connaît seule ce que vaut une Croix, et peut en contempler les traits magnifiques, ainsi que les yeux sains peuvent seuls jouir des beautés de la nature, et en percevoir les éclatantes couleurs. Pour l'impie et le mondain, les épreuves de la vie ne sont plus qu'un supplice ; l'adversité, une humiliation ; les souffrances humaines, un horrible tableau dont il faut détourner les yeux et même la pensée. La Croix n'est plus pour eux qu'un gibet, où apparaît, non la gloire du Christ, mais toute la honte du pendu.



On appelle trophée les dépouilles d'un vaincu, un assemblage d'armes et de drapeaux, le monument d'une victoire sur lequel on sculpte le plus souvent les faits les plus remarquables de la lutte pour en transmettre le souvenir à la postérité.

CHAPITRE XIV.

LE TROPHÉE.

Quel vainqueur osa jamais le disputer à notre Croix par ses brillantes victoires ? Tout s'est tu devant elle : le monde et les passions !

Quel trophée élèverons-nous donc à sa gloire ? Quelle couronne tresserons-nous pour son front ? Trouverons-nous une colonne assez élevée, un monument assez superbe pour montrer ses grandeurs ; un marbre assez beau, une inscription assez pompeuse pour redire ses travaux et en éterniser la mémoire ? Ni la colonne Trajane et la colonne Vendôme, avec leurs bas-reliefs, ni l'arc de Titus et celui de l'Etoile, avec leurs trophées, ne seront à la hauteur des gloires de la Croix. Arrière, ici, tout ce que le temps détruit, ou les siècles enfouissent : arrière la main de l'homme et ses plus fins ciseaux ! Il n'appartenait qu'à un Dieu de prendre le signe de la mort pour en faire le signe de la vie ; seul aussi il pourra élever un monument à sa gloire, et en graver le marbre, de son bras tout-puissant.

Dieu, il est vrai, n'ayant montré à l'homme son visage ineffable qu'à travers le voile de ses œuvres, a voulu aussi, dans les secrets de sa sagesse, lui cacher pour un temps les gloires de son Christ; néanmoins, il nous en a donné, dès à présent, un mémorial magnifique, en lui élevant un trophée des dépouilles mêmes de son ennemi vaincu.

La première de ces dépouilles, c'est la nature. que le péché avait livrée au démon. Redevenue possession du Christ par la Rédemption, elle redira, par ses plantes et ses fleurs, les hauts faits accomplis par la Croix, et en montrera la superbe couronne. Le genre humain vient ensuite. Les âmes devenues, elles aussi, la conquête du Christ, formeront son Eglise, témoignage immortel des combats du Seigneur et de ses œuvres incomparables.

Voici venir notre héros chargé de toutes ces dépouilles. « *Je suis*, dit-il, *la fleur des champs*. (1) » Sous quelle gracieuse image il se présente à nous ! Quel aimable symbole il a choisi pour nous rappeler ses exploits et nous chanter sa gloire ! Que de souvenirs en ces douces paroles tombées de sa bouche divine ! Un grain pourrit dans la terre, mais sa mort enfante la vie; une tige s'élève au milieu des vents et des tempêtes, et porte bientôt sur le front la couronne de ses efforts et de ses combats, for-

(1) Cant. cant.

mée d'une superbe Croix. A chaque instant du jour, la fleur des champs ouvre ainsi sa corolle, et, mettant en croix ses pétales, vient redire à la terre, en mille chants divers, les travaux et les gloires de notre divin symbole. Oui, il n'appartenait qu'à un Dieu d'en retracer ainsi, en un seul coup de pinceau, la longue et brillante histoire.

Ainsi transformée en cette charmante fleur, ô Croix, que tes contours sont beaux et tes formes gracieuses! Que tu es belle, te balançant au léger souffle des vents! Que tu resplendis, que tu brilles à mes yeux! oh! laisse-moi te cueillir. Que tu es suave et embaumée! laisse-moi courir après l'odeur de tes parfums. « *O nom de mon Christ, que tu es beau et admirable en toute la surface de la terre* (1)! » Que j'aime ta magnifique initiale se reposant doucement dans le calice des fleurs, au milieu de l'éclat dont leurs couleurs t'enluminent! Tu me plais à ravir.

N'est-ce pas là aussi ton histoire, sainte Eglise de Dieu, et n'es-tu pas, après le Christ, la plus belle des fleurs? L'Epouse ne devait-elle pas être semblable à l'Epoux? Il l'a dit : son cœur et le sien devaient être unis comme le sceau avec son empreinte, et lui ressembler en tout : « *Pose-moi comme un sceau sur ton cœur* (2). » Sa vie et ses travaux de-

(1) Ps. VIII.
(2) Pone me ut signaculum super cor tuum (Cant. cant.)

vaient être la vie et les travaux du Christ. Voyez comme elle se mortifie dans les catacombes et le sang de ses martyrs, ainsi que le grain dans le sillon ! Mais cette mort lui a donné une vie plus abondante, et le sang des martys est devenu une semence de chrétiens. Elle s'est élevée, comme la tige des entrailles de la terre, et est devenue une plante magnifique s'épanouissant de nos jours en de superbes fleurs. Quel beau lys que la définition du dogme de l'Immaculée Conception ! Quelle belle rose que la canonisation des martyrs du Japon ! Quelle belle immortelle que l'infallibilité pontificale ! « *Votre lit, ô mon épouse, est tout couvert de fleurs* (1) ! »

Mais le bras de l'Epouse, qui n'est que l'exécuteur fidèle des volontés de son cœur, devait aussi porter la même empreinte : « *Pose-moi comme un sceau sur ton bras* (2). » En effet, c'est aussi votre histoire, immortel Pie IX, bras tout-puissant de l'Eglise du Christ, conduisant les agneaux et les brebis, ouvrant ou fermant les portes du royaume des cieux. Vous avez grandi au milieu des attaques incessantes des ennemis de l'Epouse, au milieu des tempêtes soulevées par les passions du monde, et votre front porte déjà la couronne de vos vail-

(1) Lectulus noster floridus. (Cant. cant.)
(2) Pone me ut signaculum super brachium tuum (Id.)

lants combats; la fleur est déjà sortie de sa tige, pour que la terre puisse en contempler la beauté, et les nations répètent, en la voyant ouvrir sa brillante corolle, et multiplier ses pétales à mesure que se multiplient les croix : *Crux de Cruce* (1)

C'est ainsi que le Christ, ayant arraché la nature aux mains qui la souillaient, et son Eglise, aux étreintes qui la tenaient captive, les a marquées, dès ici-bas, de traits mystérieux ; il a voulu être vivant en elles, et s'en faire un trophée, pour transmettre aux générations futures le souvenir de sa victoire sur l'enfer et le monde.

Oh ! si maintenant je pouvais ouvrir le ciel, et contempler le monument éternel que les élus, les crucifiés d'ici-bas, élèvent à sa gloire, et les couronnes de fleurs que lui jettent à l'envi les esprits bienheureux... ! Mais mes yeux seraient trop faibles pour en fixer l'étincelante beauté ; la fleur des jardins et la pâquerette des champs conviennent mieux ici-bas à leur infirmité.

Aimez, âme chrétienne, à cueillir ces plantes qui, dans la prairie, près de la source, ou auprès du buisson, ouvrent leurs fleurs comme autant de Croix de Jésus, et d'initiales du Christ ; formez-en un bouquet pour en orner, comme d'un trophée, la

(1) Prophétie dite de Malachie.

maison du Seigneur. (1) Aimez à écouter leur douce et charmante histoire. Voyez leurs craintes et leurs espérances au milieu des tribulations de la vie. Prenez part à leur tristesse mortelle sous un ciel de feu, à leurs petites joies sous la bienfaisante rosée, à leur terreur sous les vents déchaînés, à leurs dangers sous les coups de la tempête, et au bord du torrent; puis enfin, à leur bonheur en voyant fleurir leur couronne. Quel tableau plus digne d'occuper votre esprit, que de les voir groupées devant le Christ, leur sublime modèle, pour chercher à en reproduire les traits inimitables, et en redire les travaux immortels! Quel spectacle plus propre à toucher votre cœur, que de les contempler, la tête légèrement inclinée au milieu de l'orage, demandant à Dieu, dans un mystérieux silence, l'expansion de la vie et l'éclat des couleurs! Ah! si elles pouvaient parler, elles vous diraient doucement à l'oreille, que l'on ne saurait fleurir, si l'on ne se met en croix.

Que vous serez heureuse, si, écoutant une si simple et si savante leçon, vous pouvez dire un jour, à l'exemple du Maître : « *Je suis la fleur des champs!* » Alors, après avoir été la bonne odeur de Jésus-

(1) Les trophées des Romains avaient la forme d'une croix, ainsi que le leur disaient saint Justin (II Apolog.) et Tertullien. (Apol. XVI.)

Christ sur la terre et son trophée vivant, vous serez cueillie pour être portée au ciel, et orner les demeures éternelles, non moins bellement que les fleurs cueillies par vos mains ornent les autels de Jésus.

O mondains, quelle inconséquence est la vôtre ! Vous dites : « *Couronnons-nous de roses !* » N'est-il pas insensé celui qui aime le signe, et hait la chose signifiée ? Ah ! voyez aussi comme, entre vos mains impures, ces fleurs se sont vite fanées, et leurs couleurs ternies sous votre respiration fétide ! Trophée d'un jour, dont les débris ne rappelleront au passant que le honteux sensualisme dans lequel vous avez vécu, et le sommeil de mort dont vous vous êtes endormis !

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉCONOMIE.

Le Christ a triomphé ! Ses soldats se donnent la main d'un bout du pôle à l'autre, et, entourant la terre comme d'une immense ceinture, chantent l'hymne de la victoire : « *La terre et tout ce qu'elle* « *contient est au Seigneur ; le globe et tous ses habi-* « *tants lui appartiennent* (1). » Mais rien ne sert de vaincre si l'on ne sait profiter de la victoire ; les plus beaux triomphes s'éclipsent, et leurs œuvres, un instant debout, disparaissent sous leurs ruines, si une économie puissante ne vient pas en conserver les fruits.

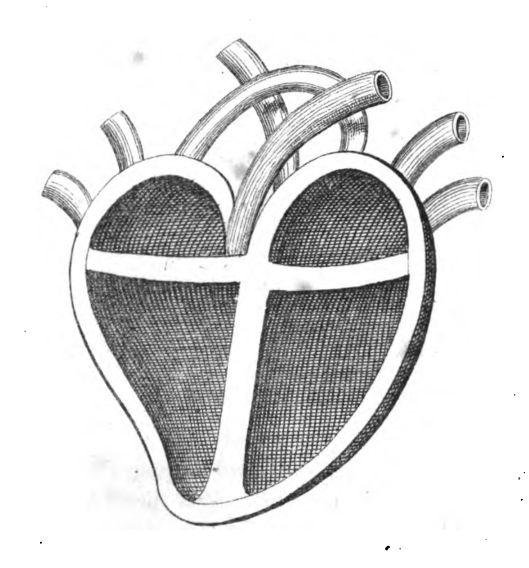
(1) Ps. XXIII.

Il y a, en effet, dans le monde, une loi universelle qui est moins celle du progrès que de la déchéance. L'homme, abandonné à lui-même, déchoit presque nécessairement, car tout ce qui est humain porte en soi un principe de mort. L'histoire des plus fiers conquérants et des peuples les plus civilisés vient à l'appui de cette assertion. Que reste-t-il des hommes les plus illustres et des nations les plus puissantes de l'antiquité ? Nul qui ne sache comment ils ont misérablement fini.

Une seule puissance régénère efficacement les hommes et les peuples, c'est le christianisme. Lui seul combat, avec des forces suffisantes, son inclination au mal et son entraînement à la déchéance.

Nous pourrons considérer ici l'admirable économie de notre Croix, ses ressources dans les besoins des peuples soumis à son empire, sa force dans leur défense, sa sagesse dans leur conduite ! Elle éclairera les nations, et les fera vivre de sa vie divine ; elle relèvera les ruines amoncelées par le démon et le monde, et les peuples devenus libres vivront dans les siècles des siècles.

Cette seconde partie aura pour objet de considérer la Croix dans ses rapports avec le cœur de l'homme, son intelligence, et, en dernier lieu, avec la route qui doit le conduire au ciel.



Vue intérieure du cœur humain

Il était convenable que le cœur humain, centre de la vie du corps, rappelât aussi le hiéroglyphe de la vie. (Voir le modèle, chapitre 1er.) La vie surnaturelle nous ayant été rendue par la Croix, rien ne pouvait mieux qu'elle nous rappeler la présence de Jésus-Christ dans nos âmes par sa grâce réparatrice, le signe rappelant toujours la chose signifiée.

LE CŒUR.

—

CHAPITRE I.

LA VIE.

Que vois-je ? Quel spectacle !! Une Croix au siége de ma vie, dans le lieu le plus intime de mon être ! Une Croix, le témoin de mes pensées et de mes secrets, de mes affections et de mon amour ! Une Croix, dans les bras de laquelle s'agite le va-et-vient de ma vie ! Une Croix, purifiant mon sang et me gardant l'existence ! O Croix ! es-tu là pour flétrir de ton regard impur les sentiments de mon cœur, et marquer de ton signe maudit les aspirations de mon âme, ou es-tu venue les bénir ? O mon cœur, est-ce le signe de la vie du Christ ou de la mort du péché que tu portes en tes flancs ?

Un grand malheur vint fondre sur la tête de l'homme après son péché, malheur plus irréparable que les ronces et les épines qui avaient couvert la terre. Ses rapports avec le ciel furent brisés, et son cœur, qui, par le don surnaturel de la grâce, était le temple même de Dieu, perdit ses priviléges, et ne fut plus désormais qu'une demeure souillée et impure. Là, sur l'autel du vrai Dieu, vinrent s'asseoir des divinités mensongères : l'orgueil de la vie, l'ambition de la terre, la volupté de la chair et toutes les concupiscences, en cortége de toutes les misères, y accoururent pour en dilapider les trésors. Là, à la place des joies, de l'expansion et de la paix, les ennuis, les serrements et les angoisses vinrent y tendre leur voile funèbre et planter le signe de la mort.

O Croix ! qui t'arrachera de mon cœur et lavera tes souillures ? Qui me rendra mon ancienne splendeur ? O cœur de l'homme, à quoi te comparerai-je en l'extrême misère où t'a plongé le péché ? « *Comment ton or s'est-il obscurci, et a-t-il changé* « *sa couleur qui était si belle ? Comment les pierres* « *de ton sanctuaire ont-elles été ainsi dispersées* (1) ? « *O Israël, tu peux, avec raison, t'asseoir sur la* « *rive du fleuve et verser des larmes au souvenir de* « *Sion. Tu peux suspendre aux saules qui croissent*

(1) Lament. Jer.

« *dans l'enceinte de Babylone tes instruments de*
« *musique. Comment pourrais-tu chanter le can-*
« *tique du Seigneur sur la terre étrangère, au mi-*
« *lieu des divinités impures et mensongères de Ba-*
« *bylone* (1) ! »

Ce n'était point là, cependant, ce que se promettait Dieu en tirant du néant ce monde magnifique, et en créant l'homme à son image et à sa ressemblance. Aussi quels que fussent les châtiments que sa justice dût infliger à sa créature coupable, il ne voulut point laisser le démon lui ravir son chef-d'œuvre et trôner orgueilleusement à sa place, dans le cœur humain. Que fera-t-il donc pour en relever les ruines et en laver les souillures ? Quel feu pourra jamais purifier le lieu qu'a touché le démon ? Voici le coup de la miséricorde divine jointe à la toute-puissance. Le Verbe, un jour, descendit des cieux pour se faire chair, et rebâtit ainsi à Dieu, en ses membres, un temple qui surpassa sans limites la magnificence du premier. Montant ensuite sur la Croix, il plaça en son cœur, comme dans un creuset, l'humanité tout entière, et là, sous l'action du feu de son amour infini et la puissance de son sang divin, il la réforma et lui rendit son ancienne beauté.

Que dis-je ? L'homme avait été formé d'une ma-

(1) Ps. CXXXVI.

nière admirable, il fut réformé, après sa chute, d'une manière plus admirable encore. Son cœur, en effet, ne put sortir de celui de son Dieu sans en garder une splendeur et une vertu divines, ainsi que le fer plongé dans la fournaise en prend forcément, quelque oxydé qu'il soit, et la chaleur et l'éclat. Les flots impurs de la vie, qui coulaient en ses flancs, furent changés en ceux d'une vie surnaturelle et divine, et celui qui n'avait de mobile que les passions de la terre, put battre doucement sous l'onction de l'Esprit saint.

Qu'elle est superbe l'âme où coule ainsi à pleins bords cette vie de Jésus ! Elle est plus belle que la fleur qu'un rayon enlumine, plus limpide que le cristal que traverse la lumière, plus brillante que l'azur inondé par les feux du soleil. « Elle brille, nous dit la Sagesse, de l'effusion de la clarté de Dieu, de l'éclat de la lumière éternelle ; elle est l'image de la bonté de Dieu, et le miroir où sa majesté resplendit (1). » Elle apparaît avec tant de magnificence, que Dieu va jusqu'à être épris lui-même de son œuvre. Les gloires de la voûte des cieux ne lui suffiront plus ; il quittera le temple de son immensité pour venir frapper à la porte de sa créature, lui disant d'une voix ineffable : « *Mon* « *fils, donne-moi ton cœur*, » et répétant, en face

(1) Sap., VII, 25.

du ciel et de la terre : « *Que ses délices sont d'être* « *avec les enfants des hommes* (1). »

Voici donc, en ma propre poitrine, « *la cité* « *sainte, la Jérusalem nouvelle, sortie de la main* « *de Dieu, parée comme une épouse pour son époux.* « *Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il* « *demeurera avec eux ; ils seront son peuple, et* « *Dieu, au milieu d'eux, sera leur Dieu* (2). » Non, ce n'est plus le signe maudit que je porte en mon cœur, mais la Croix de Jésus et son nom adorable ; tous deux, maintenant, sont là pour marquer la maison du Seigneur et me rappeler son auguste présence. Oh ! viens, mon cœur, viens donc palpiter doucement sous ma main qui te presse ; tu es le temple de Dieu (3) ! Viens que je te serre, car, en te serrant, c'est Jésus même que je tiens en mes bras !!... « *Qu'est donc l'homme à vos yeux, Sei-* « *gneur, pour que vous vous soyez ainsi souvenu de* « *lui, et qu'est le fils de l'homme pour que vous ayez* « *daigné le visiter* (4) ? »

L'empereur Trajan ayant remporté de grandes victoires contre Décébale, roi de Dacie, vint à Antioche. Il crut qu'il ne manquait plus rien à sa

(1) Prov., XXIII. — Id. VIII.
(2) Apoc., XXI.
(3) I Corinth., V.
(4) Ps. VIII.

gloire que de soumettre à son empire le Dieu des chrétiens. Ce fut pendant sa persécution que saint Ignace, évêque de cette ville, et surnommé Théophore, fut amené devant lui. L'empereur lui demanda avec colère s'il était cet Ignace qui se faisait appeler Porte-Dieu, et était le chef de ceux qui ne voulaient pas reconnaître les dieux que les Romains adoraient « Je suis Ignace, dit le saint, et je m'appelle Porte-Dieu. — Qui est celui qui porte Dieu ? — Celui qui a Jésus-Christ dans le cœur. — Tu crois donc que nous n'avons pas dans le cœur les dieux qui combattent contre nos ennemis ? — Vous vous trompez de nommer Dieu les démons des Gentils ; il n'y a qu'un Dieu, qu'un seul Jésus-Christ. — Tu parles de Celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate ? — Celui-là même. — Tu portes donc en toi le Crucifié ? — Oui, car il est écrit : « *J'habiterai et je marcherai en eux* (1). » Trajan prononça cette sentence : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui porte en lui le Crucifié, soit enchaîné et conduit à Rome, pour être dévoré par les bêtes, dans les plaisirs du peuple. »

Tel est Celui que vous possédez en votre cœur, Philothée, par le don de la foi et de la grâce sanctifiante. Le Christ vient établir en vous sa demeure par les sacrements de la nouvelle alliance, et vous

(1) II Corinth., VI.

fait vivre de sa vie divine. Vous êtes un Porte-Dieu ! Confessez-le hautement, à l'exemple d'Ignace, et défendez le trésor que vous portez avec non moins de courage contre tout ennemi qui voudrait vous le ravir. Loin de ce temple toutes les passions et toutes les idoles, « *tous les chiens dehors* (1) ! » N'allez pas de nouveau en polluer les pierres, ou y entasser les ruines, en y introduisant le péché ; vous insulteriez à votre Rédempteur, et trahiriez les devoirs sacrés de l'hospitalité qu'il vous a demandée. Placez sur son autel vos larmes et vos prières, vos soupirs et vos vœux, brûlez-y de l'encens !... Solitaire avec lui, vous aurez part à toutes ses caresses ; il sera votre ami plutôt que votre Dieu, vous serez son épouse plutôt que sa servante !

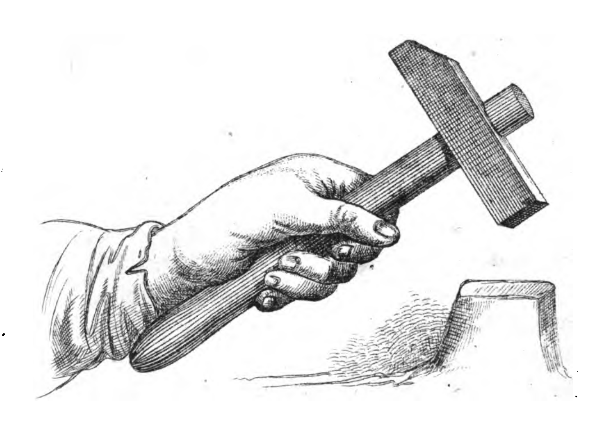
Oh ! qu'ils sont réglés les battements du cœur placé ainsi sous l'œil de Jésus ! Qu'ils sont doux les élans excités par la main de Jésus ! Qu'ils sont aimables les entretiens noués aux pieds de Jésus ! Qu'il est fort le courage animé par la présence de Jésus ! Qu'ils sont grands les transports soulevés par le souffle de Jésus ! Oh ! qu'il est superbe le temple qu'illumine Jésus !

Le bienheureux Henri Suzo demanda un jour à son ange gardien, qui se montrait quelquefois à

(1) Apoc., XXII.

lui, qu'il lui fût permis de voir comment Dieu habitait en son cœur. Il lui fut répondu : « Fixe les yeux sur ta poitrine, et tu verras ce que l'amour divin opère en toi. » Le saint vit alors sa poitrine transparente comme du cristal ; et il aperçut, dans la retraite la plus intime de son cœur, l'éternelle Sagesse qui s'y reposait dans une paix profonde. A ses côtés, et s'appuyant sur son sein, l'âme d'Henri s'efforçait de se transformer en elle, et de se cacher dans les bras de son Rédempteur, pour s'y endormir dans les délices de l'extase.

Aimez aussi vous-même, âme chrétienne, à percer du regard de l'esprit votre propre poitrine pour contempler en votre cœur les merveilles de Dieu. Là, vous pourrez vous laisser aller à tout ce que la pensée a de plus grand et de plus magnifique, vous pourrez donner libre cours à tout ce que le sentiment a de plus expansif et de plus affectueux. Ah ! si vous pouviez arriver à soulever le voile plein de mystères qui vous dérobe à vous-même, vous vérifieriez sans doute cette parole de sainte Catherine de Sienne : « Si Dieu nous montrait une âme, je crois qu'on en mourrait de bonheur. »



Le Marteau a non-seulement une ressemblance de forme avec la Croix, mais encore une très-grande analogie morale. Les afflictions, les peines, les contrariétés de la vie, les croix, en un mot, brisent les forces du corps et la résistance de la volonté, comme le marteau brise les pierres. De là sont venues les expressions figurées : le marteau de l'affliction, de l'adversité, succomber sous les coups du malheur, etc.

CHAPITRE II.

LE MARTEAU.

Dieu seul est parfait. L'homme doit, par un progrès sans limite, chercher à copier ce suprême modèle, ainsi que nous l'apprend Notre-Seigneur : « *Soyez parfait comme votre Père céleste est par-* « *fait* (1). » Le temple que nous avons en notre cœur, si splendide qu'il paraisse, est donc susceptible de perfection ; si immense qu'il soit, il n'est qu'une pierre destinée à un temple plus immense encore, que les anges bâtissent dans la patrie des cieux.

Chaque pierre a sa place marquée dans les ouvrages de la terre ; nulle n'est placée au haut de l'édifice si elle n'est soigneusement polie et habilement taillée. Que de pertes et de dommages elle a eu à supporter avant d'arriver à cette place d'honneur ! Il a fallu la tirer de la carrière avec

(1) Matth., x.



non moins d'efforts qu'un enfant des bras de sa mère. Que de coups et de blessures pour cela! Que de gémissements ont répété les échos! Que de plaintes encore quand, livrée entre les mains de l'ouvrier, elle a été sciée, taillée, martelée, gratte-. brossée, puis attachée, suspendue, et enfin, après maintes souffrances et maintes contusions, placée sur le front de l'édifice! Alors, seulement, cessent ses plaintes. On la voit, au contraire, montrant avec orgueil la superbe couronne ou la branche de laurier dont elle a été parée, fière de ces mêmes coups dont elle gémissait auparavant.

C'est ainsi que se travaillent et se polissent dans le temps les pierres de la Jérusalem de l'éternité, « cette ville bâtie de pierres vivantes, et dont le « sommet s'élève jusqu'aux astres (1). » « L'ange, dit saint Jean, me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et me montra la sainte cité de Jérusalem. La muraille était bâtie de pierres de jaspe, mais la ville était d'un or pur, semblable à du verre très-clair. Les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de cal-

(1) Quæ celsa de viventibus
Saxis ad astra tolleris.

cédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonyx, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthiste. Les douze portes étaient de douze perles, et chaque porte était faite de chaque perle, et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent (1). »

Tous les hommes sont appelés à devenir les pierres de cette Jérusalem céleste, et à entrer dans sa construction. Dieu, qui en est l'architecte, les tire de la terre à laquelle ils sont attachés avec autant de force que la pierre à la carrière. Que de coups ne faut-il pas pour les détacher de la créature, des affections charnelles, des plaisirs des sens, des richesses et vanités de toutes sortes! Que de plaintes ils font alors entendre, que de cris, que de blasphèmes, peut-être! Est-ce tout? Non. Quand le divin Ouvrier veut encore les façonner et les polir, (*fabri polita malleo*) et que le ciseau frappe et taille sous les coups redoublés du marteau, (*et tunsione plurima*), les plaintes continuent en longs et sourds gémissements.

C'est ainsi que, dans le travail de la perfection à laquelle Dieu nous appelle, on se fatigue de tout, on ne sait rien supporter. Une contrariété, une

(1) Apoc., XXI.

humiliation, un amour-propre froissé, une susceptibilité blessée, une indélicatesse commise, un droit méconnu, un rien nous émeut l'estomac, nous fait faiblir le cœur, nous violente la tête, et nous fait tristement gémir. Et si les malheurs fondent sur nous, si les coups de l'adversité viennent nous frapper, si la douleur nous brise, alors nous éclatons en sanglots, nous murmurons contre les coups de marteau.

Pourtant, chère âme, la main qui nous façonne ainsi veut-elle nous faire du mal? « Quelqu'un de nos philosophes modernes répond sans doute : Pour moi, je ne comprends pas comment Dieu peut s'amuser à tourmenter les honnêtes gens. — Il n'y a point de juste sur la terre; mais, s'il est un homme assez juste pour mériter les complaisances de son Créateur, qui pourrait s'étonner que Dieu, attentif sur son propre ouvrage, ne prenne plaisir à le perfectionner (1). »

Or, tel est le résultat qu'obtient entre ses mains le merveilleux marteau. Voyez comment il amollit les cœurs les plus durs et réconforte les plus faibles, semblable en cela aux marteaux de la terre, qui brisent les rochers et écrouissent les métaux. En effet, que de pécheurs obstinés se sont convertis sous le coup de l'affliction; que d'incrédules

(1) De Maistre, t. VII, p. 155.

sont devenus croyants en face du malheur; que d'ambitieux ont été modérés par un coup de fortune; que de mondains ont été corrigés, frappés par la main du Seigneur! Que d'âmes tièdes sont devenues ferventes au milieu de l'épreuve; que de torpeurs ont été secouées à la vue du danger; que de réflexions salutaires en face du tombeau! Le ciel est rempli d'âmes qui n'ont dû leur salut qu'à ce divin marteau.

Voyez encore comment il polit et perfectionne son œuvre : le malheur brise l'attachement aux choses de ce monde, une déception engendre la modestie, une déconfiture éloigne l'amour-propre, l'orgueil est étouffé par une humiliation. Oh! qu'elle est vraie cette parole du divin Ouvrier : « *Je taille ceux que j'aime* (1). » S'il ne vous aimait pas, il ne vous taillerait pas, et laisserait là le marteau. Mais qu'elle est douce, croyez-le, cette main qui, dans son œuvre, est guidée par l'amour! C'est celle d'une mère détachant le mal qui souille la face de son enfant : il pleure, il est vrai, mais bientôt sa figure s'épanouit, plus belle et plus fraîche, pour recevoir le baiser maternel.

Quoique l'homme, en effet, porte imprimée en lui-même l'image de son Créateur, il est couvert par son péché d'un amas de pourriture où il con-

(1) Apoc., III.



tracte, par nécessité, quelque chose de mortel et de terrestre, dégénérant de la pureté de son origine, et les afflictions ne font que détacher ce qu'il a d'impur et d'étranger. On eût dit, à voir les martyrs, qu'à mesure qu'on leur emportait quelques lambeaux de leur chair, leur âme s'en trouvait allégée, et comme déchargée d'un pesant fardeau, et ils espéraient qu'à force d'arracher leur chair pièce à pièce, ils deviendraient eux-mêmes purs et célestes. Cette pensée les animait contre leurs supplices, se plaignant de ce qu'ils étaient trop lents ; et, le cœur brûlant de charité, ils ne souhaitaient rien tant que de voir bientôt réaliser leurs divines espérances dans la Jérusalem céleste.

Tels furent tous les saints au milieu de leurs afflictions et de leurs peines, de quelque nature qu'elles fussent. Bien loin de ces âmes qui se croient à l'instant délaissées de Dieu dès qu'elles ressentent quelques contrariétés, ou sont frappées par le malheur, ils sentaient s'enflammer leur amour par la considération de leurs souffrances, se persuadant que Dieu les réservait à quelque chose de grand, puisqu'il avait la bonté de les éprouver.

« Il est évident, dit Bossuet, que quand on prend quelqu'un pour le mettre à l'épreuve, c'est qu'on a dessein de s'en servir ; ainsi que quand on veut façonner l'or et le polir, on l'éprouve d'abord au

creuset. » C'est la leçon qu'a bien voulu nous donner le Christ : lui si saint et si pur, si dégagé de tout ce que l'homme a de terrestre et de corruptible, a voulu passer par les coups du marteau ! La main de Dieu l'a frappé ! Et comment ? « *Il a été* « *brisé ! Attritus est* (1) ! » « C'est pour cela, nous dit l'Apôtre, qu'il a été exalté, et que tout genou fléchit devant lui (2). »

Réjouissez-vous donc, âme chrétienne, d'être taillée par le divin Maître ; laissez sa main si aimante et si douce frapper autant qu'il le voudra. Bientôt vous serez montée au haut de l'édifice ; et là, plus de marteau, mais un éclat et une gloire éternels.

Il arrive, néanmoins, que Dieu, même dès ici-bas, nous laisse parfois son marteau entre les mains, comme un père trop bon laisse entre les mains de son enfant la verge qui le corrige. Ne pensez pas, pour cela, n'avoir plus de défauts, être métal sonore, pierre polie ou limpide diamant : ce serait là une idée dangereuse. Faut-il vous le prouver ? La chose n'est pas difficile. Avez-vous remarqué à quel usage le vérificateur (3) emploie le marteau qu'il tient à la main ? — A frapper sur les roues

(1) Is. LIII.
(2) Philip. II.
(3) Employé des chemins de fer.

des wagons, pour connaître à leur son celles qui sont fêlées, et prévenir ainsi le danger. — Servez-vous ainsi du marteau dont Dieu semble, pour un temps, vous avoir laissé le maître. Vous avez la ferveur en votre âme, vos yeux attendris se remplissent de larmes, vous sentez en aimant Dieu les plus vifs transports, rien ne vous coûte, rien ne vous arrête ; il semble qu'il n'est pas de sacrifice assez grand pour contenter votre cœur; et vous voilà courant ainsi dans le chemin de la vertu comme la vapeur sur les rails de fer. Oh ! si vous m'en croyez, vous frapperez parfois sur ces roues qui vous portent, pour vous assurer si vous pouvez sans inquiétude continuer à leur confier votre salut. Vous en reconnaîtrez la bonté à des signes non équivoques. Telle vertu, en effet, qui paraît humble, ne supporte pas un petit coup de langue ; telle qui paraît patiente, s'emporte contre un coup d'épingle ; telle que l'on dit fervente, succombe sous le coup d'une tentation. Vous vous éviterez ainsi bien des déraillements, et préviendrez bien des regrets.



CHAPITRE III.

LA PRIÈRE.

Oh! que je t'aime, symbole sacré résidant en mon cœur! Mais, plus je t'aime, plus je voudrais te voir! Que mon regard se réjouirait de ta céleste présence! Viens donc, hâte-toi ; viens me montrer la beauté de tes traits, et la puissance de tes bras. Le voici!

Tout prie sur la terre, et pour prier tout se met en croix (1). La fleur prie et demande à l'aurore sa goutte de rosée, et au soleil sa féconde chaleur, en mettant en croix ses pétales. L'homme prie, et, dans la ferveur de sa prière, la beauté de son cœur et l'expansion de son âme s'épanouissent sur son corps; sans règle, ni étude, il croise les bras sur sa poitrine, ou les étend pour les mettre en croix (2). Appelle-t-il au secours, au milieu du danger? il

(1) Omnis creatura ingemiscit et parturit. (Rom., VIII)

(2) Ipse gubernator tollens ad sidera palmas
Exposcit votis, immemor artis, opem.
(Ovid., l. I, *De Trist.*)

étend les bras en s'écriant : « Mon Dieu ! grand Dieu ! » La Croix peint mieux que tout autre signe son affreuse détresse ; elle est le suprême appel à la pitié du passant.

Il n'est aucune nation, où la religion ait été tant soit peu en honneur, qui ne se soit servie de notre glorieux symbole dans les prières et les supplications. Les païens s'en servaient, comme l'attestent un grand nombre d'auteurs contemporains, et ils avaient même pour lui une fête spéciale (1). Les Romains avaient imaginé une déesse chargée d'intercéder toujours pour la République. Elle était représentée debout, les bras étendus en croix, et avait à côté d'elle un autel sur lequel brûlait de l'encens, symbole de la prière. Elle s'appelait *Pietas publica* (2).

Le prophète nous invite aussi à élever nos mains pour bénir le Seigneur (3). L'Apôtre recommandait ce même rit aux premiers fidèles (4). Tertullien y exhorte vivement les chrétiens. « Elevez vos mains pour prier, leur dit-il, non comme des furieux, qui portent çà et là leurs bras autour de leur tête, mais comme le prêtre à l'autel, pendant qu'il s'acquitte

(1) Les Orgies.
(2) Gretzer. Mgr Gaume.
(3) Extollite manus vostras in sancta.
(4) I Thim., II, 8.

des fonctions sacrées, car cela favorise la ferveur dans la prière et en augmente la vertu. » Cet usage était si répandu de son temps qu'il ne craint pas de le noter en son Apologétique. « Nous avons coutume, ajoute-t-il, de prier les bras étendus, et les yeux élevés vers le ciel (1). »

Qu'elle est belle l'âme qui se met ainsi en prière ! Quel amour l'enflamme, quelle confiance la soutient, quel éclat l'illumine ! On la dirait transfigurée comme le Christ au Thabor ! L'âme qui prie ainsi conçoit, en effet, en elle-même une certaine idée de Dieu, dont la beauté vient se peindre sur sa face, comme les rayons du soleil dans l'onde calme et tranquille.

Telle était la prière des saints et la source d'où ils tiraient leurs formes angéliques, ainsi que leur puissance surhumaine. « Vous eussiez pu voir, dit Eusèbe, historien de ce temps, au milieu de l'amphithéâtre, un jeune homme au-dessous de vingt ans, n'ayant aucunes chaînes, tranquillement debout, les bras en croix, priant avec ardeur, les yeux et le cœur fixés vers le ciel, immobile au milieu des ours et des léopards pleins de fureur et respirant le carnage. Déjà ils s'apprêtaient à planter leurs dents meurtrières dans les chairs du martyr, lorsque, muselés tout à coup par une puissance

(1) In cœlum suspicientes, manibus expansis. (Apol xxx)

mystérieuse, ils se hâtèrent de prendre la fuite (1). » Le même historien nous raconte qu'on voyait le grand Constantin en cette même posture, les bras étendus, les yeux levés vers le ciel, sur les pièces qu'il avait fait frapper, et les tableaux où il s'était fait peindre (2). Nous apprenons de Daniel, disciple de saint Arsène, que le samedi soir, au coucher du soleil, Arsène commençait à prier, le regard et les mains élevés au ciel, et qu'il ne cessait sa prière que le lendemain matin lorsque les rayons du soleil venaient lui donner dans le visage. Telle est aussi la manière de prier que nous enseigne notre divin Sauveur : « Notre Père qui êtes aux cieux !... » A ces mots, l'homme lève naturellement les yeux au ciel, et tend les bras pour appeler son Père.

Suivez en vos prières, âme chrétienne, d'aussi belles leçons. Que souvent, dans le secret de votre demeure, vos mains s'élèvent vers le ciel. Oh ! si je pouvais vous dépeindre les émotions des âmes qui, pour la première fois, étendirent leurs bras, et les mirent en croix, appelant, de ce lieu de misères, leur Père qui est dans les cieux ! Si je pouvais vous dire le travail mystérieux qui s'opère alors dans les cœurs, et la ferveur que ces bras

(1) Hist. eccl., l. VIII, c. VII.
(2) De vita Constantini, l. IV, c. VII.

ouverts semblent faire arriver sur les lèvres ! Mais, il est des choses que la plume se refuse à redire, comme des états que le pinceau ne peut rendre. Faites en vous-même l'heureuse expérience, alors surtout que l'ennui vous saisit et vous déchire le cœur ; que les coups du malheur ou les déboires de la vie viennent en briser les élans généreux ; ou bien encore, quand le monde le séduit par ses fausses caresses, et le serpent infernal va l'enlacer de ses nœuds. Oh ! tendez alors les bras pour crier vers le ciel, et appeler son secours. Nul doute que vous ne sentiez bientôt la vertu d'une telle prière par le courage dont Dieu fortifiera votre âme, et les faveurs dont il vous comblera.

Peut-être cherchez-vous Dieu sans pouvoir le trouver ; vous voudriez vous unir à lui, et il paraît vous fuir ; un vide immense se fait autour de vous ; vous êtes comme seule et abandonnée sur la terre ! Vous priez, et aucune éclaircie ne se montre au milieu de vos ténèbres, ni un peu de frais au milieu de vos sècheresses ! Rappelez-vous alors le conseil de Tertullien ; imitez les premiers fidèles, et prenez dans la prière leur touchante attitude. Vous apprécierez bientôt les effets merveilleux de cette sainte pratique. Dieu vous fera goûter sa présence d'une manière plus sensible ; il viendra à vous avec l'abondance de sa grâce ; il épanouira votre cœur, et ses consolations y descendront

comme la goutte de rosée, dans le calice des fleurs.

Rappelez-vous, cependant, ce que dit à ce propos saint Jean Chrysostôme : « Que nous enseignent, dit-il, ces mains élevées vers le ciel, sinon le soin que nous devons prendre de ne pas les souiller par l'iniquité. C'est par leur ministère que s'accomplissent tant de crimes, de meurtres, de déprédations, et que se commettent tant d'actions iniques et honteuses. Que la pensée qu'un jour nous les élèverons vers Dieu pour nous défendre, et appeler au secours, nous empêche de les déshonorer pour ne pas les rendre impuissantes. Gardons-les dans l'innocence, purifions-les par la clémence, que la vertu soit leur éclat, et les bonnes œuvres, leurs richesses (1). »

Voulez-vous donner à votre oraison encore plus d'efficacité, et en augmenter la puissance d'une manière admirable? Prenez les croix qu'il a plu à la divine Providence de vous envoyer, et élevez-les vers le ciel, par la patience et la résignation, en même temps que vous élevez vos bras. Je n'ai pas trouvé de secret, parmi les conseils que nous ont laissés les mystiques ou les ascètes, plus propre à dégonfler le cœur, et à faire couler, aux yeux, de bienheureuses larmes.

(1) In Psalm. CXL.

Que fait l'homme, en effet, en se plaçant ainsi sur la Croix? Il cherche à devenir l'image du Christ, à s'identifier avec lui, en se couvrant de ses vêtements, comme autrefois Jacob se couvrit de ceux d'Esaü; et, immobile, les bras étendus, les yeux fixés vers le ciel, il fait, sans parler, la plus belle, la plus touchante, comme aussi la plus éloquente des prières que pût faire le prophète: « *Jetez les yeux, Seigneur, sur la face de votre Christ* (1)! » Y eut-il jamais, en effet, une pose plus sublime, un état plus auguste! L'homme priant Dieu comme un Christ!... Peut-il revêtir des traits si magnifiques, sans attirer sur lui un regard du Père céleste, et sentir son cœur vibrer sous sa touche divine!

Vous priez sans goût et sans piété, âmes tièdes, et vous vous plaignez de ne pouvoir prier? Voyez si vous ne fuyez point la Croix et ses sacrifices. Sa pensée seule, peut-être, vous inquiète; sa présence vous contriste; son poids vous écrase; à peine pouvez-vous fléchir le genoux devant Dieu, et crucifier un instant votre imagination vagabonde. Jésus pria-t-il sur un lit de roses? Ne choisit-il pas le moment où il était attaché à la Croix, pour adresser à son Père la plus difficile des prières: « *Mon* « *Dieu, pardonnez-leur parce qu'ils ne savent ce* « *qu'ils font.* »

(1) Respice in faciem Christi tui. (Ps. LXXXIII.)

Vous priez sans être exaucés? Il manque sar doute à votre supplique la (☓) signature du Chris par laquelle seule vos demandes peuvent être ap puyées auprès de Dieu. Le Christ lui-même atter dit d'être sur la Croix pour donner à ses suppli cations la puissance de sauver le monde (1). Oh croyez-moi, essayez de sa prière ; et, si vous n'av pas de croix pour pouvoir l'imiter, fabriquez-e une de vos mains pour la mettre sur vos épaule par les privations et les mortifications volon taires (2). Votre supplique, étant ainsi présenté trouvera toujours auprès de Dieu un accès favorabl

Néanmoins, si parfois, au milieu de vos angoi ses et de votre faiblesse, vous sentez les forces vo manquer, et s'évanouir votre courage ; si la natu succombe sous le poids de la Croix, trouvez u main amie qui vous aide à accomplir le sacrific Notre-Seigneur, en sa bonté, a bien voulu aus nous indiquer ce secours en se faisant aider par Cyrénéen. Moïse, les bras étendus, priait po vaincre les Amalécites ; parfois les bras lui tom baient de fatigue, et alors les soldats d'Isra pliaient ; mais il avait à côté de lui Aaron, le prêt et le pontife, pour l'aider et le soutenir, jusqu'à qu'il eût remporté une complète victoire. Imitez-

(1) Cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsu (Joan., XII.)

(2) Bona est oratio cum jejunio. (Tob., XII.)



CHAPITRE IV.

L'AMOUR.

La manifestation de l'amour par la Croix est non moins belle, et non moins touchante, que celle de la prière. Le Christ, victime de l'amour, ne pouvait nous en laisser un plus éclatant témoignage qu'en se mettant en croix.

L'amour se communique et se donne à l'objet aimé, son cœur lui est ouvert, et il y peut puiser comme en son propre cœur. Les Romains le représentaient sous la forme d'une jeune fille dont la poitrine était ouverte jusqu'au cœur. La nature en affirme la présence d'une manière non moins expansive : l'ami tend les bras à son ami pour l'embrasser et lui exprimer ses sentiments ; la mère les tend à son enfant pour le recevoir sur son sein, et lui prodiguer ses caresses. Le cœur qui aime cherche vraiment à s'ouvrir, et, ne pouvant briser son enveloppe, il se met dans les mains, qui sont,

nous dit saint Thomas, après Aristote, l'organe des organes (1).

La Croix est donc vraiment l'emblème de l'amour. Ah! je comprends, mon Sauveur, pourquoi vous la choisîtes pour instrument de supplice, et ne voulûtes point d'autre trépas que celui que vous deviez trouver sur ce lit de douleur. Succombant sous les pierres, ou le fer du bourreau, votre mort eût suffi largement pour nous témoigner votre amour, et satisfaire à Dieu pour nos têtes coupables; mais, ce n'était point assez pour vous, vos bras voulaient s'ouvrir!!! Vous ne trouvâtes que la Croix qui pût correspondre au modèle, en s'adaptant parfaitement à vos membres divins!

Il y a aussi, entre l'amour et les croix morales, une affinité non moins merveilleuse qui les rend comme inséparables, et en fait deux amants vivant l'un et l'autre d'une même vie. En effet, l'amour se satisfait dans la souffrance (2), et la souffrance se console dans l'amour; l'amour aime à supporter quelque croix, et la croix aime à devenir amour. « Ce que l'on aime, dit saint Augustin, « n'est point une croix, et si c'est une croix, c'est « une croix que l'on aime (3). » De là vient que les

(1) III, q. LXXXIII, art. 5.
(2) Sine dolore non vivitur in amore. (Eccle. II, 18.)
(3) Ubi amatur non laboratur, et si laboratur, labor amatur.

saints, voulant exprimer leur ardent amour pour Dieu, le désignaient indifféremment par l'un ou l'autre de ces deux termes. « Souffrir ou mourir, » s'écriait sainte Thérèse ; « souffrir et ne jamais mourir, » s'écriait sainte Catherine de Sienne. Notre-Seigneur demandant à saint Jean de la Croix quelle récompense il demandait pour tous les travaux qu'il supportait à cause de lui : « Souffrir et être méprisé pour vous, lui répondit-il. » Paroles inouïes pour le monde, mais qui signifient pour l'âme fidèle : vous aimer, Seigneur, ou mourir.

En présence d'un amour si fort et si puissant, ne vous étonnez plus du courage ni de la vaillance des martyrs du Seigneur ; la souffrance les enivrait aussi bien que l'amour enivre ses amants. Saint Tiburce marchait sur des charbons ardents comme sur des fleurs. Saint Romain disait aux bourreaux qui lui déchiraient les côtés : « Je vous rends grâces de ce que vous m'ouvrez un grand nombre de bouches pour glorifier Jésus-Christ ; car de chacune de mes plaies sort une voix éloquente qui publie la gloire de mon Sauveur. » Pendant que saint Laurent brûlait, étendu sur le gril, saint Léon nous dit que le feu intérieur de l'amour divin était plus puissant pour consoler son âme que le feu extérieur pour consumer son corps. Saint Vincent, au milieu des horribles souffrances de son martyre, parlait avec tant de courage au bourreau, que saint

Augustin nous dit qu'il semblait qu'il y eût un Vincent qui souffrit, et un autre qui parlât.

A leur exemple, âme chrétienne, ouvrez vos bras pour accepter les peines et les souffrances avec le même courage et la même vertu ; qu'ils soient l'expression de la largeur des sentiments de votre cœur, et de l'expansion de votre amour. Les étendrez-vous jamais aussi loin que ceux de la Croix de Jésus ! !

Par une fatale coïncidence pour le mondain, l'amour terrestre ne saurait, lui aussi, vivre longtemps sans croix ; mais ces croix, loin de se changer en amour comme celles des saints, n'engendrent que la colère et le désespoir... Marie Tudor, reine d'Angleterre, fut tellement affectée des pertes que lui fit subir le duc de Guise, entre autres de celle de la ville de Calais, qu'elle en mourut de douleur. « On a ignoré mon mal, disait-elle à ses derniers moments, si on veut le connaître, qu'on ouvre mon cœur, on y trouvera le nom de Calais. » N'est-ce pas là votre histoire, vous qui n'avez jamais ouvert les bras que pour ramasser ce que la terre a de frivole, et le monde, de trompeur ? Le ciel, au matin de la vie, se couvrit pour vous d'une rougeur splendide, paraissant annoncer un soleil brillant ; mais, à peine le milieu du jour venu, il s'est chargé d'épais nuages. Qui dira vos ennuis,

qui connaîtra vos angoisses, alors que ce bonheur que vous croyiez immortel s'évanouit devant vous comme une fumée ! Les objets de votre affection n'excitent plus vos convoitises que pour augmenter vos tourments ; leur pensée vous fatigue et la mort qui se dresse devant vous achève d'assombrir le tableau. Ah ! si on pouvait vous ouvrir le cœur, qu'y verrait-on d'écrit ?

Le petit oiseau qui n'a, au milieu de l'orage, qu'une tuile pour abri, et la colombe, que le trou du rocher, attendent patiemment que la main de Dieu déchire le nuage, et leur rende le soleil ; mais vous attendrez en vain de vos folles amours un moment de repos, un rayon d'espérance. Quand les voluptés de la vie vous sont nauséabondes, alors le regret vous saisit, le remords vous torture, la vie vous crucifie. Vos plaisirs d'autrefois deviennent vos bourreaux d'aujourd'hui ; ils vous suivent partout, et le jour et la nuit, et ils ne lâcheront prise qu'à votre dernier soupir.

Loin donc de vous, âme chrétienne, cet amour qui ne sourit d'abord que pour torturer ensuite, et ne grise que pour donner la mort. Fi ! de ces bras ouverts qui appellent leurs victimes, et de ces mains gantées qui cachent le stylet.

En contemplant votre Christ le corps tout meurtri et sanglant, la tête déchirée et couronnée d'é-

pines, dites avec l'Epouse des Cantiques : « J'ai trouvé celui que j'aime (1) ! » La voyez-vous d'ici cette amante fidèle, courant à la recherche du divin Epoux. Soudain, il se présente. Comme elle lui tend les bras ! « Je le tiens, s'écrie-t-elle, je ne le laisserai plus aller (2) ! » L'objet de votre amour, Philothée, n'est point difficile à trouver ; vous n'avez point à le chercher dans les rues ou les places publiques : il est là, devant nous ; il vous attend sur la Croix. Montez-y aussi pour l'étreindre en vos bras, et ne plus le laisser.

Quelle que soit la forme de la croix que la Providence vous envoie pour vous unir ainsi à Jésus, qu'elle s'appelle calomnie ou affront, privation ou pauvreté, infirmité ou maladie, vous pouvez écrire à ses pieds ce que le P. Seigneri conseillait à une de ses pénitentes d'écrire au pied de son crucifix : « C'est ainsi que l'on aime. » Puissiez-vous ne jamais la quitter, et y mourir comme votre divin Maître !

Quel holocauste d'agréable odeur monte alors aux pieds de l'Eternel, quand l'amour consume ainsi sa victime ! Oh ! ne gardez rien de ce sacrifice ; que l'hostie tout entière soit détruite par le feu intérieur qu'a allumé en vous le souffle divin ;

(1) Cant. cant., III.
(2) Id.

c'est l'ordre du Seigneur (1). Puis, quand le corps consumé laissera l'âme libre, et que l'holocauste du matin de la vie sera près de finir, préparez-vous encore au sacrifice du soir. Il n'est pas autre que celui du matin, c'est toujours l'agneau immaculé posé sur la même flamme pour brûler en l'honneur du Très-Haut; mais il est plus touchant et plus solennel parce qu'il termine la journée de la vie, et présente les ténèbres du tombeau, ainsi que la prière du soir est plus touchante que celle du matin, parce qu'elle est suivie des horreurs de la nuit; il est aussi plus remarquable, comme celui de l'ancienne loi, parce qu'il rappelle le sacrifice de la Croix qui s'est accompli sur le soir (2). En ce moment solennel, vous ne sauriez mieux faire que de copier votre Christ. Quand donc l'amour consumera la dernière fibre de la victime, et que votre âme s'élancera pour prendre son essor, ah! ne serrez pas les bras pour arrêter ses élans, et la retenir plus longtemps prisonnière; mais, ouvrez-les amplement, et dites avec le prophète : « *Voilà*

(1) Il y avait, chez les Juifs, le sacrifice d'holocauste qui était perpétuel On immolait matin et soir un agneau immaculé, et on le laissait entièrement consumer par le feu de l'autel. (Nomb., XXVIII.)

(2) Sacrificium vespertinum nobilius erat, quia figura erat sacrificii Crucis quod ad vesperam factum est (Bellarm. apud Migne, in Ps. CX.)

« *mon sacrifice du soir* (1). » Tout est consommé !'

C'est dans cette attitude que mourut saint Paul, le premier ermite, et qu'il fut trouvé par saint Antoine. « Entrant dans la cellule, il vit un corps mort, à genoux, ayant la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il était vivant et qu'il priait, et se mit à son côté pour prier ; mais ne l'entendant point soupirer, comme il avait coutume de faire en priant, il se jeta à son cou pour lui donner un baiser d'adieu (2). » Saint Ambroise pria ainsi pendant plusieurs heures, jusqu'au moment où il rendit l'âme. Au commencement de la nuit où il devait partir pour le ciel, saint Camille de Lellis étendit ses bras en croix, prononça les noms sacrés de Jésus et de Marie, invoqua la Très-Sainte Trinité, et expira en disant ces paroles : « Que le visage du Seigneur Jésus me soit doux et joyeux (3) ! » Voulez-vous un exemple de tête couronnée ? Louis-le-Gros, roi de France, se voyant près de mourir, fit étendre un tapis par terre, ordonna d'y répandre de la cendre en forme de croix, et s'y fit placer dessus par ses officiers (4).

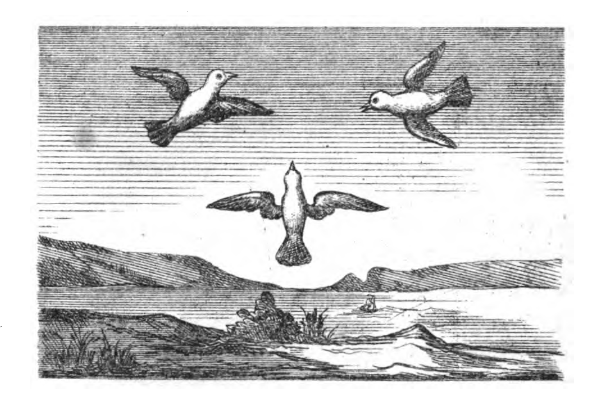
Y eut-il jamais plus belle mort, que celle de mourir comme un Dieu !

(1) Elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum. (Ps. CXL.)

(2) Sa vie, par le P. Giry.

(3) Id.

(4) Feller. *Dict.*



L'oiseau qui vole dans les airs forme la Croix avec ses ailes. Aves quando volant ad œthera formam Crucis assumunt (S. Hier. in Marc. c. XI.)

CHAPITRE V.

LA COLOMBE.

Il est un amour qui n'a pas de rival, dont les feux sont uniques, et éclipsent tous les autres, comme ceux du soleil, les astres du firmament : c'est l'amour divin dans une âme virginale. Plus limpide que le diamant, il est, plus que lui encore, difficile à trouver. Celui-ci se cache au milieu des pierres vulgaires, et on ne le devine qu'à un certain éclat qui trahit sa présence ; dès que l'homme a pu le reconnaître, il le saisit d'une main avide, et possède un trésor ; mais dès que l'œil a rencontré une âme virginale, elle fuit !...

Pourquoi fuyez-vous, colombe aux ailes d'or ? Venez vous reposer sur la branche de cet arbre, ou la pointe de ce rocher, afin que mes yeux puissent mieux vous voir et vous contempler. Oh ! il ne vous sera pas fait de mal. Pourquoi donc êtes-vous si timide, et fuyez-vous ainsi à tire-d'ailes ? — Je fuis les ongles de l'épervier et les rets du chasseur, pour voler à mon aise dans l'azur des cieux.

Vous fuyez aussi, vierge pure et candide, et vous vous dérobez au regard? Le monde, cependant, vous aime et vous admire. Venez vous reposer un instant au milieu de ses fêtes, et essayer ses couronnes: votre front, soyez en sûre, resplendira d'une double clarté. — Je fuis les piéges du monde et ses appâts trompeurs. Saint Ambroise me dit que Dieu m'a donné deux pieds comme aux oiseaux, et non quatre comme aux brutes, parce que je devais tendre vers les hauteurs des cieux. (1) Ne vous étonnez donc point si je me dérobe à vos plaisirs et vos fêtes.

La virginité, en effet, est si limpide, qu'un souffle la ternit; elle est si délicate, qu'un regard la flétrit; il y a autant de danger pour elle à être vue qu'à voir (2). Elle n'attaque jamais ses ennemis en face; la fuite est sa victoire, le combat, sa défaite. La reine des fleurs attire mieux que toute autre les regards; mais sa beauté la perd, c'est elle que la main va cueillir de préférence. La virginité, plus belle et plus séduisante encore que le lis ou la rose, se cache pour éviter le danger. A peine un point noir apparaît-il à l'horizon, que l'âme de la vierge, comme la colombe déployant ses ailes, s'élève vers les cieux

(1) Lib. VI Hexam, c. IX.

(2) Ejusdem libidinis est videre et videri. (Tert., *De veland. virg.*)

d'où elle est descendue, laissant loin derrière elle la beauté qui captive, les paroles qui enchantent, et les plaisirs qui séduisent.

Cet état demande une grande force d'âme, et nous ne saurions y demeurer sans un secours spécial de Dieu (1). Il est un perpétuel martyre (2). L'enivrement des sens, la séduction de l'exemple, la fascination des modes, les appâts de la volupté, l'entraînement du corps, sont autant de charmes difficiles à rompre ; et, pour fuir et échapper au danger, la vierge se met vraiment en croix. C'est une croix, en effet, de se retirer de cette fête et de ce plaisir, de se détacher du monde et de ses caresses, de fuir son encens et ses douces paroles, ses roses éclatantes et ses robes de soie.

Il fuyait et se mettait en croix, le chaste Joseph, laissant son manteau entre les mains d'une méchante femme ; elle faisait de même, la pure Suzanne, au milieu des infâmes veillards de Babylone ; elles fuyaient aussi, comme la colombe, les Agathe, les Lucie, les Agnès, les Cécile, préférant la mort plutôt que de s'arrêter un instant au milieu des voluptés du siècle ; elles furent imitées par les Claire, les Colette, les Thérèse et leurs nombreuses filles, cherchant dans le cloître un rempart contre les

(1) Nemo continens, nisi Deus det. (Sap., VIII, 21.)
(2) Ipsa martyres facit. (S. Ambros., *De Virg.*)

yeux indiscrets du monde, ou allant dans la vallée solitaire y cueillir des lis et y respirer leurs parfums. Il fuyait, saint Louis de Gonzague, ne connaissant pas même de figure une de ses proches parentes avec laquelle il avait passé plusieurs années. Elles fuient de même, et se mettent en croix, toutes les vierges du Seigneur qui, mortifiant leurs passions et crucifiant leurs sens, dérobent aux regards du monde leur céleste trésor et le couvrent du voile de la modestie. De tous les sacrifices, il n'en est pas de plus beaux ; de toutes les croix, il n'en est pas de plus glorieuses ; de tous les martyrs, il n'en est pas de plus magnifiques : c'est la plus admirable de toutes les victoires, au dire des philosophes païens eux-mêmes (1).

Prenez votre essor, vierges fidèles, anges de la terre, loin de ces tristes rivages que couvrent tant d'abîmes et de piéges cachés ; ouvrez aussi votre cœur en même temps que vous ouvrez vos ailes, car voici qu'un amour ineffable descend des cieux pour venir le remplir, comme arrivent du soleil des flots incessants de lumière pour inonder la terre. « Ses lampes sont des lampes de feu et de « flammes, que les grandes eaux ne pourront étein- « dre, et que les grands fleuves n'auront pas la « force d'étouffer. Que dis-je ? la mort le respec-

(1) Cicero pro Marcel.

« tera, et l'enfer fléchira devant lui (1). » Quand le chasseur croira vous avoir dans le piége, et le vautour, vous tenir sous sa serre, votre âme dégagée planera dans les cieux.

Eulalie gisait au milieu de l'amphithéâtre, sous les griffes d'un féroce lion ; son corps était saignant, et ses vêtements en lambeaux le laissaient à découvert, le peuple poussait des cris frénétiques, et savourait cet horrible spectacle ; mais une couche de neige vint couvrir le corps de la vierge du Christ, et le dérober aux regards ; et son âme, sous la forme d'une colombe, prit son vol vers les cieux. Dieu s'est constitué le gardien de la virginité (2), nul ne saurait lui arracher une plume de ses ailes, ou en souiller un instant l'éclatante blancheur.

C'est en vain que vous prétendriez suivre les vierges du Seigneur en leur course rapide, vierges folles et de pur apparat, qui paraissez vous priver et ne savez pas vous gêner, vierges forcées et hypocrites, qui faites semblant de fuir et brûlez de rester. La terre n'est qu'un point d'appui pour prendre votre essor, et vous en faites une demeure ; elle n'est qu'un lieu de passage, et vous y fixez votre

(1) Cant. cant., VIII.
(2) Jerem., III, 4.

séjour. Vous vivez solitaires, il est vrai, mais comme le moineau sous le toit, prêt à descendre dans toutes les rues, ou sur toutes les places, à voler sur toutes les branches ou toutes les fleurs, pour saisir la mouche qui passe, et ramasser la miette de pain jetée par une main perfide. Oh! croyez-moi, si vous voulez jouir des douceurs ineffables de l'amour divin dans un cœur virginal, priez Dieu de vous blanchir les ailes, et de vous apprendre à voler en vous mettant en croix par les privations et les sacrifices ; dites avec le prophète : « *Qui me* « *donnera des ailes, comme à la colombe? Je vole*- « *rais et je trouverais un lieu pour me reposer* (1). »

Les premiers efforts que fait une âme virginale pour se séparer ainsi de la terre sont sans doute coûteux, comme ils le sont pour le voyageur qui gravit la montagne escarpée. Mais, à mesure que celui-ci s'élève, il voit l'horizon s'étendre devant lui ; le firmament est plus grandiose à ses yeux, et ses étoiles, plus belles ; l'air est plus pur, et sa poitrine respire mieux à l'aise ; ses idées s'élargissent aussi bien que l'espace ; il sent mieux qu'il est roi. Ainsi en arrive-t-il à l'âme qui sait vaincre les premières difficultés : plus elle se détache plus elle s'extasie ; plus elle s'élève, plus le ciel semble se rapprocher ; déjà sa lumière l'éclaire, ses parfums

(1) Ps. LIV, 7.

l'enivrent, ses chants la transportent, sa vue la ravit !...

Il arrive souvent, néanmoins, que cette terre, que nous quittons, ne veut pas nous quitter ; elle nous suit partout, s'attache malgré nous à nos pieds et à nos ailes, semble appesantir notre vol, et ralentir notre course ; nous voudrions être esprit pour être insaisissables, et nous nous écrions, pleins d'une amère douleur : « *Qui donc me délivrera de ce* « *corps de mort* (1). » Rassurez-vous, et continuez bellement votre route ; toutes ces vaines frayeurs n'empêchèrent point saint Paul d'arriver jusqu'au troisième ciel.

Y monterez-vous aussi, en ce lieu de bonheur, vous tous qui semblez toucher du pied la terre, et commercez avec le monde pour en connaître et guérir les infirmités? Votre sublime apostolat vous éloignera-t-il de ces demeures éternelles? Non. Les anges eux-mêmes ont pu toucher la terre, et ne pas se salir. Un jour, en effet, descendit des cieux un brûlant séraphin, un des sept qui se tiennent sans cesse debout en présence de l'Eternel. Dérobant, sous un voile d'azur, son vol rapide à travers les espaces, il venait secourir une pieuse famille, et en récompenser les œuvres. Il cacha si bien sous ses ailes sa vertu angélique, que le vieux Tobie

(1) Rom., VII, 24.

lui-même ne sut le reconnaître. On croyait qu'il mangeait, et il ne mangeait pas ; qu'il buvait, et il ne buvait pas ; qu'il était soumis aux misères humaines, et il leur commandait. Pressé, sollicité par ce vénérable vieillard pour qu'il acceptât la moitié de ses biens en récompense de ses services, il laissa échapper de ses lèvres ces mystérieuses paroles : « *Je me nourris d'une viande invisible,* « *et d'un breuvage qui ne peut être vu des hom-* « *mes* (1). » Il dit, et il disparut, remontant vers les cieux.

O vierges, à qui la charité fait rabattre le vol, et quitter un instant l'atmosphère embaumée, sachez vous couvrir de vos ailes pour vous dérober au danger, et, au milieu des joies et des plaisirs que le monde vous donne en nourriture, imitez Raphaël. Votre mission remplie, comme lui vous remonterez vers les cieux.

(1) Tob., XII, 19.



L'Église appelle la Croix un arbre: arbor decora et fulgida. *L'arbre avec ses branches, rappelle assez ordinairement la forme de la Croix; et ses branches avec ses feuilles forment souvent une multitude de croix.* (Voir le Modèle, 1re partie, chap. Ier.)

CHAPITRE VI.

L'ARBRE DE VIE.

Tout ce qui vit sur la terre a besoin de réparer ses forces : la plante privée d'humidité se dessèche, privée de soleil elle s'étiole ; le corps s'affaiblit par le manque de nourriture, et les membres se paralysent faute de chaleur. Le cœur de l'homme participe à cette vie des corps, puisqu'il est chair ; mais il a une vie supérieure qui l'anime, c'est l'amour. C'est lui qui en marque les battements, et en est la respiration ; il lui est nécessaire comme l'air aux poumons ; le cœur qui en est privé se rétrécit, se dessèche et succombe bientôt, entraînant le corps avec lui. Aussi, soit qu'il revête l'honnête ou se couvre de honte, qu'il soit magnifique ou rempli d'égoïsme, qu'il vole au sublime ou rampe dans la fange, qu'il se nourrisse de nectar ou se gonfle de vapeur, on le rencontre toujours dans le cœur de l'homme, et, quand il le repousse, c'est qu'il ne veut plus vivre.

Nous avons vu cette vie du cœur, en sa plus féconde activité, dans les âmes chrétiennes attachées

à la Croix, et sa plus belle expansion, dans les âmes virginales ; mais, quelque puissante et magnifique qu'elle soit, elle a besoin, sous peine de faiblir et de déchoir, de se réconforter d'une nourriture spéciale. Laissées à elles-mêmes, la vierge rabaisse bientôt son vol, et l'âme souffrante ne tarde point à gémir. Encore quelque temps, et celle que l'on voyait planer au-dessus des nuages descendra terre-à-terre, se prenant aux filets et tombant dans le piége ; celle que l'on voyait sourire au milieu de l'épreuve ne fera plus entendre que de tristes murmures.

Adam possédait dans le paradis terrestre un arbre dont le fruit merveilleux, soutenant constamment son courage et guérissant toujours ses faiblesses, devait l'empêcher de mourir ; mais, depuis son péché, l'homme n'avait su que déchoir et se traîner honteusement sur la terre. Le Christ a remplacé cet arbre par un autre plus efficace et plus magnifique en nous donnant sa Croix.

Salut, arbre sacré, espérance de la terre ! Qui pourra jamais dignement te chanter et reconnaître ta munificence ? Grâces soient rendues à Celui qui t'a planté en ce lieu ! Oh ! baisse vers nous tes branches, et donne-nous de ton fruit pour raviver les forces abattues de nos âmes et soutenir nos pas chancelants ! Mais, le voyez-vous ? C'est le Christ lui-même qui pend aux branches de cet arbre !

Qui donc osera en approcher, mettre la main sur lui et le porter à la bouche? Quel cœur assez pur pour...!! Oh! non, Seigneur! Vous baiser les pieds le reste de ma vie pour me réconforter de leur vertu divine, mais ne point vous manger. « *Dieu « me garde de porter la main sur l'oint du Sei- « gneur* (1)! » Mieux vaut pour moi mourir...

Cependant, âme chrétienne, le Christ vous rassure. Voyez comment il est descendu lui-même de la Croix pour mieux se laisser prendre, et s'est placé dans un ciboire pour mieux s'offrir à vous! Il vous appelle : « *Venez* (2); » il vous désire : « *Je brûle d'un ardent désir de manger cette pâque « avec vous* (3); » il vous menace : « *Si vous ne « mangez de ce pain, vous n'aurez pas la vie* (4). » Approchez donc dans un saint tremblement, mais avec une douce confiance; prenez et mangez. — O douceurs ineffables! O célestes délices! Où suis-je? Quel éclat m'environne? Dieu! ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi! « *Je « me suis donc assise à l'ombre de celui que j'a- « vais désiré; c'est son fruit qui est si doux à ma*

(1) I Reg., XXVI

(2) Venite ad me omnes (Matth., XI.)

(3) Desiderio desideravi (Luc., XXII.)

(4) Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis (Joan., VI)

« *bouche* (1) ! » — Oui, c'en est fait, la vie du Christ est en vous avec sa force, sa gloire et son immortalité. Vous êtes devenue ses membres, ses pieds, ses mains et son cœur ; vous êtes un autre Jésus-Christ !

A la vue du divin changement opéré dans l'âme par la sainte communion, ne nous étonnons plus des merveilleuses conséquences qui en découlent. C'est là que le martyr trouve la constance pour présenter un corps d'acier à ses bourreaux, et à ses séducteurs une foi inébranlable ; le confesseur du Christ, la force pour vaincre le démon et mépriser ses attaques ; la vierge, le courage pour fouler aux pieds le monde et mourir à ses vanités. Aux uns, elle donne l'esprit de sacrifice ; aux autres, celui d'abnégation ; à celui-ci, la patience ; à celui-là, le dévouement. En un mot, elle fournit à tous ceux qui combattent dans les champs du Seigneur, cette onction merveilleuse qui endort la souffrance, ce feu intérieur qui réchauffe le courage, ce baume souverain qui guérit tous les maux. Tant de prodiges et de merveilles ont leur secret expliqué en ces quelques paroles de l'apôtre saint Paul : « *Je vis, ou plutôt ce* « *n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui* « *vit en moi.* »

(1) Sub umbrâ illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo. (Cant. cant., c. II.)

Aimez donc à venir souvent vous asseoir au pied de cet arbre de vie ; que votre bonheur soit d'en méditer les ineffables mystères : sa vue récréera votre esprit fatigué; son ombre reposera vos membres abattus ; l'odeur de ses parfums réconfortera votre cœur qui s'en va, et son fruit délicieux vous donnera des ailes. Là, loin des soucis amers et des troubles fâcheux, des esprits malfaisants et de leurs ombres fantasques, vous dormirez en paix, et vos rêves dorés ne finiront que par une réalité plus magnifique encore.

Avez-vous remarqué, cependant, comment le Christ et sa Croix sont ici-bas inséparables, et avez-vous su profiter de cet enseignement ? Prenez votre crucifix, et voyez comment on les distingue à peine l'un de l'autre, tellement ils sont unis ensemble. La raison en est que le sacrifice de la Croix est un sacrifice perpétuel, et qu'il n'y a point de sacrifice sur un autel où il n'y a point de victime, et que toute victime immolée se place sur l'autel.

Telle est la vérité que nous enseigne l'Eglise, et qu'elle nous confirme en ses pieux usages, en ne présentant à notre amour ni le Christ sans la Croix, ni la Croix sans le Christ. Tel fut l'enseignement que suivirent nos pères, alors que, pour recevoir ici-bas le Jésus qui se faisait pain pour eux, ils lui élevaient des églises superbes. Si grandiose, en

effet, que fût la conception du plan de l'édifice, si élancées qu'en fussent les flèches, si délicates qu'en fussent les sculptures, la demeure du Christ se dessinait toujours en une superbe Croix, au milieu de laquelle se trouvait la victime d'amour. Les hommes, il est vrai, n'ont pas toujours la pensée de l'Eglise ; ils croient que le nouveau est signe de progrès, et pensent faire mieux en donnant à Jésus un salon pour demeure ; mais l'Eglise a tout prévu, et, en Epouse fidèle, elle satisfait les désirs de l'Epoux en le plaçant toujours en son tabernacle, au pied même de sa Croix.

Si donc vous voulez recevoir Jésus selon ses désirs, jouir longtemps des fruits de sa divine présence, le posséder enfin pour le sacrifice du *matin* comme pour celui du *soir*, préparez-lui aussi une croix où il puisse se reposer. Les croix de l'âme souffrante ou martyre, celles du cœur chaste et virginal, celle des larmes amères que nous fait verser le regret de nos fautes, sont autant de rejetons pris au pied de la sienne, et où il trouvera un lieu choisi pour fixer sa demeure. Ainsi, vous le garderez longtemps ; longtemps votre cœur sera son cœur, vos pieds seront ses pieds, vos mains seront ses mains; longtemps vous serez l'auguste Victime s'offrant en sacrifice à Dieu, son Père. Car, sachez-le bien, la communion n'est point pour Jésus une cessation de son sacrifice ; mais elle est pour vous

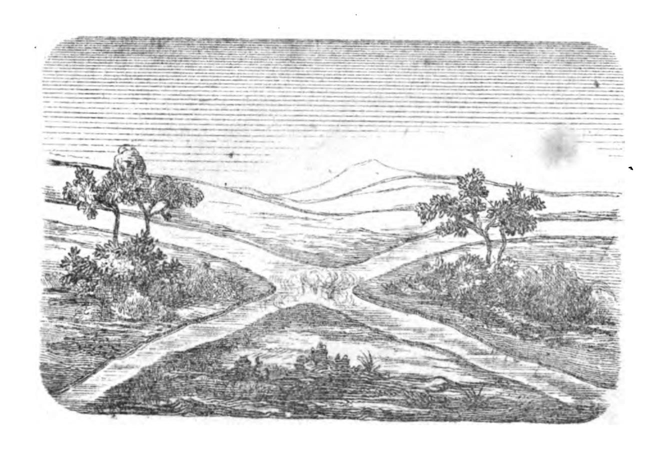
une participation au sacrifice du Calvaire, auquel Jésus vous associe en vous transformant en lui, et se mettant à votre place.

Savez-vous, âme tiède et indifférente, vierge de parade et de fantaisie, pourquoi cette joie et ces suaves délices que vous ressentîtes au moment où vous mangiez ce fruit sacré, se sont si vite évanouies ; pourquoi cet éclat, ce rayonnement qui apparaissaient alors sur votre front, cette ardeur, cette générosité qui enflammaient votre âme, ont disparu ? C'est que le divin Maître n'a rencontré chez vous qu'apathie et égoïsme, pensées orgueilleuses et recherches frivoles, affections terrestres et amour du bien-être. Vous n'avez su placer en votre cœur aucune croix où il puisse se reposer. Aussi, à peine est-il venu qu'il s'ennuie de rester, à peine vos pieds ont-ils franchi le seuil du sanctuaire, qu'il se dispose à partir ; et quand, le soir, vous le cherchez, là où le matin vous aviez senti sa divine présence, vous ne le trouvez plus : déjà il est remonté vers les cieux, emportant ses joies et ses douceurs, ses parfums et sa gloire.

Pour vous, âmes souffrantes, et vous, anges de la terre, ah ! tendez les bras, ouvrez votre cœur : voici le divin hôte... ; il vient pour toujours ! Vous voilà la sainte Victime ! Vous voilà le Christ sur la Croix !... Accourez, anges des cieux ! L'Agneau immaculé brûle sur l'autel !!... Portez aux pieds

du Très-Haut ce sublime sacrifice, comme un encens d'agréable odeur. Et vous, heureux crucifiés, tressaillez d'amour et de bonheur, car, « *ceux* « *que Dieu a choisis pour être ses élus, il les a pré-* « *destinés à être l'image de son Fils* (1). »

(1) Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui. (Rom., VIII, 29.)



La source qui sortait du milieu du Paradis terrestre, et se divisait en quatre branches, pour porter en quatre grands fleuves la fraîcheur et la fécondité en cette terre de délices, était l'image de la Croix.

CHAPITRE VII.

LA SOURCE.

Nous voici voyageurs sur le désert brûlant, les lèvres desséchées, et les membres exténués de fatigue. De toutes parts les yeux ne rencontrent que le sable et l'horizon ; pas un puits, pas un arbre ne viennent marquer les distances ; et si parfois l'on se courbe vers les mares infectes que l'on rencontre de temps à autre, leurs eaux ne font que brûler les entrailles, et augmenter la soif qui dévore.

Tel est le mondain dans le désert de la vie. Il a soif, son cœur brûle sans pouvoir trouver de quoi se rafraîchir ; il ne trouve à boire que les eaux amères de la volupté, qui ne font qu'activer le feu qui le dévore. Il va d'un plaisir à un autre, comme un mendiant, leur tendant piteusement la main ; mais ni les uns ni les autres ne lui donnent la goutte d'eau qu'il demande ; tous lui crient comme la légende au Juif-Errant : marche ! marche !... et

comme lui, il marche sans pouvoir trouver de soulagement ni de repos.

On rencontre, au contraire, en ce même désert, côte à côte avec le mondain, des âmes toujours fraîches, des visages toujours riants, des fronts toujours épanouis, au milieu même des plus rudes labeurs et des sacrifices les plus cuisants. A cette vue, on se demande, plein d'étonnement, quelle peut être la source où ces âmes puisent tant de fraîcheur, et le secret d'un si beau sourire. Ainsi s'étonne le touriste qui voit, au milieu de la forêt, l'énorme sapin planter sur le rocher ses profondes racines, et en tirer son suc nourricier; ainsi, encore, le voyageur en vue d'un verdoyant oasis sur une immense mer de sable. Mais, s'il examine de près, il voit une source d'eau fraîche au milieu des palmiers, et une couche de terre humide sur laquelle le sapin étend profondément ses racines, à travers les fentes du rocher. Telle est la condition des âmes qui savent puiser, en notre divin symbole, les secours dont elles ont besoin au milieu des différentes difficultés de la vie.

Le vrai bonheur et la véritable joie ne consistent pas, en effet, dans les satisfactions de toutes sortes après lesquelles le cœur court en vain pour se contenter, mais plutôt dans leurs privations. C'est ce que nous dit le Sage : « *J'ai dit en mon cœur :* « *J'irai, et je m'enivrerai des délices, et je jouirai*

« *des biens. Et j'ai reconnu que tout cela était va-* « *nité* (1). » C'est ce qu'avait aussi avoué un philosophe païen donnant à ses disciples ces paroles pour devise : *Supporte et abstiens-toi.* Combien les paroles du Christ rendent sensible cette vérité : « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et* « *qui êtes chargés, et je vous soulagerai* (2). » Comment nous soulagera-t-il ? Qui le croirait? « *Prenez, dit-il, mon joug* (3) *sur vous, et appre-* « *nez de moi que je suis doux et humble de cœur, et* « *vous trouverez le repos de vos âmes* (4). » La douceur et l'humilité au milieu de nos peines, telle doit être la source de notre contentement. Le Christ nous dit ailleurs : « *Si quelqu'un a soif,* « *qu'il vienne à moi, et qu'il boive, et il n'aura plus* « *soif* (5). » Et comment nous dit-il d'aller à lui ? « *Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il prenne sa* « *croix* (6). » C'est donc par la croix que nous obtiendrons l'eau qui rafraîchit les âmes.

Ainsi, boire à la source que nous offre Jésus n'est pas autre chose que de se crucifier soi-même, en supportant dans la patience et la résignation les

(1) Eccle., c. II.
(2) Matth., c. XI, 29.
(3) Le joug a la forme d'une croix. (1re partie, c. X.)
(4) Matth., XI, 29.
(5) Joan., VII, 37.
(6) Marc., VIII, 34.

sécheresses de l'âme, les fatigues de l'esprit, les inquiétudes du cœur, les réclames du corps; boire de ses eaux, c'est se priver des futilités mondaines, des spectacles du siècle, des joies voluptueuses, des contentements charnels, des affections terrestres, tout autant de sources où court boire le mondain. Etancher sa soif de l'eau la plus limpide, coulant dans le cœur en filet de cristal, c'est se priver même des plaisirs innocents, des satisfactions honnêtes, des adoucissements permis, en un mot, de tout ce qui flatte et caresse.

Que dites-vous ? Ces privations ne sont-elles pas elles-mêmes les eaux amères que la nature répugne à boire ? — Non, quand elles passent dans les bras de la Croix de Jésus; car, si mauvaises qu'elles soient à leur source, elles sont corrigées par ce bois salutaire d'une manière plus admirable que ne le furent, par Moïse, les eaux mêmes de Mara.

En effet, quand je n'ai pour dilater mon cœur que des paroles piquantes, ou des reproches amers, j'embrasse mon Christ, et je sens venir à moi une onction merveilleuse; quand la calomnie me couvre de sa bile, un regard sur la Croix en adoucit l'amertume ; si le feu des passions vient brûler mes entrailles, je mets sur ma poitrine la Croix de mon Jésus, et le foyer s'éteint; si la privation des plaisirs me dévore d'ennui, un soupir vers la Croix vient consoler mon âme ; quels que soient, en un

mot, le labeur, l'épuisement et la fatigue, je suis toujours ravivé au pied du crucifix.

Le pécheur repentant, aussi bien que l'âme fidèle, y trouve des consolations que le mondain ignore, et des moments de bonheur que les rois sous la pourpre envieraient, s'ils pouvaient les connaître.

« Quelle volupté, s'écrie saint Augustin, ne trou-
« vai-je pas tout à coup à me priver de celles qui
« n'étaient que de vains amusements, et dont la
« privation, qui, d'abord, avait causé mes craintes,
« s'était changée en plaisir. Vous les chassiez vous-
« même de mon cœur, douceur véritable, suavité
« supérieure à toutes les voluptés, mais inconnue
« à la chair et au sang!... Alors mon esprit était
« libre des soins cuisants qui déchirent ceux qui
« courent après les honneurs, les biens et les plai-
« sirs des sens, et je faisais mes délices de m'adres-
« ser à vous qui êtes ma gloire, mes richesses, mon
« Sauveur, mon Seigneur et mon Dieu (1). »

Que dis-je? Si vous croyez à la parole du Christ, et à l'épreuve qu'en ont faite les saints : « *Il*
« *sortira de votre cœur comme un fleuve d'eau*
« *vive* (2). » De même que la terre gonflée par la

(1) Confess., l. IX, chap. I.

(2) Qui credit in me, sicut dicit Scriptura, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ. (Joan., VII, 38)

pluie du ciel, ou l'eau des fleuves qui l'arrosent, ouvre son sein et produit des sources de sa trop grande abondance, telles sont les âmes qui boivent aux sources de la Croix. Que de larmes se sont versées depuis celles de Magdeleine! Mon être est trop petit pour de si grandes délices, s'écriait saint Paul (1). Seigneur, Seigneur, c'est assez, je n'en puis supporter davantage, s'écriait saint François-Xavier, ne pouvant plus soutenir la joie intérieure qui l'inondait.

C'est ce trop plein des âmes qui les porte naturellement à s'ouvrir et à se répandre, comme autant de canaux bienfaiteurs, portant dans les lieux les plus reculés les belles eaux du grand fleuve, pour rafraîchir d'autres âmes, et féconder leur amour.

Voyez comment, sous leur action, le monde se régénère : l'orphelin trouve un père qui le nourrit ; le malade, une main qui le soigne ; l'ignorant, une voix qui l'instruit ; l'opprimé, un bras qui le défend ; l'affligé, une parole qui le console ; l'aveugle, une lumière qui l'éclaire. Si les eaux de la terre se transforment en toutes les plantes, les eaux de la Croix du Christ prennent la forme de toutes les vertus.

Contemplez en esprit cette source magnifique

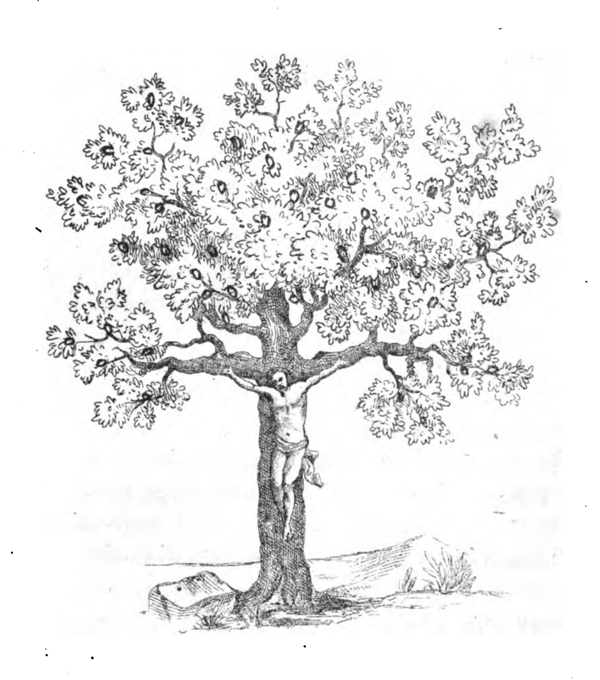
(1) III Corinth., VII.

qui, par ses quatre bras, arrosait le paradis terrestre. Sur ses bords, croissaient l'arbre de vie et celui de la science du bien et du mal ; la fraîcheur et la fécondité qu'elle entretenait en ces lieux en rendaient le séjour enchanté. Là, point de douleur et de maladie, de peine d'esprit et autres misères ; ses habitants devaient être immortels. Qui ne regretterait cet heureux paradis?... Le monde entier, âme chrétienne, régénéré par la Croix de Jésus, serait un Éden non moins beau où l'on retrouverait l'arbre de vie et celui de la science véritable, où croîtraient en abondance des fruits de sainteté et de justice, de charité et de liberté ; là, tous les peuples seraient frères, n'ayant qu'un cœur, qu'une âme et une seule patrie, si l'homme ne cherchait pas, une seconde fois, à mettre obstacle aux desseins de Dieu, et à détruire son œuvre régénératrice.

Ils ont beau, néanmoins, ces emmemis de la paix et du bonheur de la terre, chercher à dessécher ce fleuve magnifique sorti des bras de la Croix de Jésus, ou à en détourner le cours, la source toujours féconde répare bien vite sa perte, et enrichit promptement son lit de nouvelles eaux. Ils veulent, ces esprits humanitaires, comprimer l'essor de la charité chrétienne, et les élans de la foi religieuse, arrêter les dévouements qu'elles enfantent, et détruire les fruits qu'elles produisent !

La Croix n'est plus pour eux à la hauteur du jour, et les œuvres dont elle est la sublime origine sont à leurs yeux frappées de stérilité ! ! Nulle mesure qu'ils ne prennent, nulle tracasserie qu'ils ne suscitent, nulle calomnie qu'ils n'inventent pour voir leurs desseins impies couronnés de succès. Mais, inutiles efforts, impuissante barrière ! Le plus petit filet d'eau, arrrêté en sa course, monte, monte, se transforme bientôt en un vaste bassin ; puis, brisant l'obstacle qui le tient prisonnier, se précipite avec d'autant plus de force qu'il a été plus longtemps captif. Qui donc sera assez téméraire pour poser des barrières au-devant du grand fleuve, et tracer des limites à l'action de la Croix !

A l'exemple des saints, âme chrétienne, puisez si largement dans les eaux de la Croix, que vous puissiez donner aussi de votre propre abondance. Rien alors ne saurait vous arrêter en vos œuvres de zèle et de charité. La source qu'on empêche un instant de sourdre, peut bien changer de place, mais cesser de féconder un instant les plantes qui se trouvent autour d'elle : jamais !



La raison de ce symbole est la même que celle qui a été donnée pour l'Arbre de Vie. *Ce fut le fruit de l'*Arbre de la Science *du Paradis terrestre qui causa la chûte d'Adam.*

L'ESPRIT.

CHAPITRE VIII.

L'ARBRE DE LA SCIENCE.

Je ne veux point ici vous marquer la route qui mène aux découvertes fameuses, ni vous montrer la puissance de la vapeur et la vertu du fluide magnétique ; je ne vous conduirai point à la recherche de nouveaux astres, ni à celle des mystères que la nature a cachés dans son sein ; nous ne courrons point non plus aux extrémités de l'Océan pour découvrir de nouvelles terres ; nous ne descendrons point en ses abîmes pour en classer les habitants : « *Tout me semble une perte au prix de la* « *haute science de Jésus-Christ* (1). »

Sans elle, en effet, toutes les sciences de la terre.

(1) Philipp., III, 8.

ne sauraient guérir la raison humaine en souffrance, et lui aider à voir, à travers le nuage, la lumière des vérités éternelles. Mais de même que le Christ a sauvé le monde par sa Croix, c'est par elle, aussi, qu'il a rendu à l'intelligence de l'homme tous les biens dont l'avait privée le péché.

Je ne veux point m'arrêter ici à la curieuse légende qui court en Orient, d'après laquelle le bois de la Croix serait venu de l'arbre du paradis terrestre qui causa la chute d'Adam (1) ; mais je chanterai avec l'Eglise *que le remède devait nous venir de ce qui avait causé nos malheurs* (2). Le premier arbre perdit l'esprit de l'homme par la sensualité de son fruit, le second le guérira par la mortification.

« La science la plus nécessaire à l'homme, dit Bossuet, c'est de se connaître soi-même. » Saint Augustin eut, pendant toute sa vie, cette prière sur ses lèvres : « Que je vous connaisse, que je me con« naisse, Seigneur ! » Les philosophes, éclairés de

(1) Seth, le troisième fils de notre premier père, aurait planté lui-même un rejeton de cet arbre, lequel devint à son tour un grand arbre que Salomon voulut employer à la construction de son palais ; mais les ouvriers ne réussirent point à le tailler dans les proportions convenables, et il fut jeté sur un torrent pour servir de pont. C'est là qu'il fut pris pour servir à la croix de Jésus-Christ (S. Siméon, *Sur l'épître aux Gal.*, l. VI.)

(2) Et medelam ferret inde
Hostis unde læserat.

la seule lumière naturelle, avaient eux-mêmes en grand honneur cette sentence : « Connais-toi toi-« même ; » ils la regardaient comme une parole descendue du ciel, et ils la gravaient en lettres d'or sur les colonnes des temples de leurs dieux.

Beaucoup de prétendus sages se sont appliqués à l'étude de cette science ; mais ils se sont égarés dans leurs recherches, et honteusement trompés dans leurs enseignements. Comment, en effet, l'homme peut-il s'observer lui-même, quand il n'est pas dans un état observable ? Comment peut-il connaître en lui l'idée du juste et de l'honnête, quand, dans l'état d'infirmité et de dégradation où il se trouve, son cœur n'est plus qu'un mauvais livre ? L'âme souillée par le vice, agitée par les passions, est semblable à l'eau soulevée par la tempête : elle ne laisse rien voir de ce qui est caché en son sein, tout y est troublé et confus ; au contraire, tout est transparent dans une âme pure, et tout s'y réfléchit comme dans une onde calme et tranquille. L'Esprit saint l'a dit : « *La sagesse n'entrera point* « *dans une âme maligne ;* » Platon a répété : « Nul « ne connaît le beau que celui qui est beau, » et l'Apôtre a écrit : « *L'homme charnel ne saisit pas* « *ce qui est de l'Esprit de Dieu.* »

La Croix est venue apprendre à l'homme à réfréner et calmer ses passions, en réglant ses inclinations et mortifiant ses sens, et, par sa présence,

a rendu au cœur sa transparence, et à l'esprit, sa lucidité. Aussi, les plus grands génies, soit dans les sciences physiques, comme Euler, Keppler, Newton, soit dans les sciences philosophiques et religieuses, comme Albert-le-Grand, saint Thomas, saint Bonaventure, Suarès, ont été des hommes religieux et mortifiés ; et quand, un jour, la science paraissait bannie du reste de la terre, le cloître était devenu son sanctuaire.

Ne croyez pas, cependant, que, dans cette âme pure et tranquille, l'homme puisse, avec sa seule raison, y découvrir toutes les merveilles de ses destinées. Il a beau, cette lampe à la main, en examiner tous les phénomènes, en calculer toutes les aspirations, sa lumière vacillante et blafarde rend vacillant et blafard tout ce qu'elle éclaire ; et il ne rapporte de ses observations qu'une science mal assise et fugitive, captieuse et égoïste. C'est en vain qu'il cherche à se suffire à lui-même, confiant en ses idées, comme l'araignée en sa toile ; un coup de vent arrive emportant et la toile et l'araignée.

La véritable science ne s'acquiert qu'en mangeant du fruit de notre arbre. La Croix non seulement vient en aide à la raison, en chassant les vapeurs qui obscurcissent son ciel et couvrent son objectif de nuages, mais encore en la fortifiant, et

l'illuminant par le foyer même de la vérité qu'elle découvre devant elle. Elle étend son horizon, et lui fait voir, par-delà tous les mondes, un monde surnaturel avec tous ses mystères ; puis, harmonisant à ses yeux ce ciel nouveau avec la terre, elle lui enseigne les rapports de Dieu avec sa créature. Elle lui montre l'homme, un jour l'objet de l'attention de Dieu, et les dons de Dieu méprisés par l'homme ; la justice qui se lève pour le frapper, et la miséricorde qui retient le bras de la justice ; l'incarnation qui est le prix de la victoire de la miséricorde. Elle lui fait connaître les biens immenses qui furent le fruit de l'amour du Dieu incarné vivant avec les hommes : la vérité annoncée, le péché expié, les misères guéries, la nature humaine divinisée, le ciel devenu un bien d'héritage ; en un mot, la Croix lui montre dans ses bras toute l'économie des secrets de Dieu, et des destinées de l'homme.

Voulez-vous encore étudier en cet arbre la morale et la perfection évangélique? Contemplez en le fruit divin. Que nous disent les plaies de Jésus? Celles de ses pieds sacrés laissent couler dans nos cœurs, avec les flots du sang divin, ces deux grandes paroles : *pénitence et obéissance;* celles de ses deux mains : *pauvreté et chasteté ;* la plaie de son côté : *amour et sacrifice;* les plaies de sa tête couronnée d'épines nous crient : *humilité.* Enfin, les

plaies qui couvrent tout son corps, sont autant de voix qui nous répètent : *mortification*, *patience*, *résignation*, *douceur*, *amour de la souffrance*, *espérance*... Tel est le résumé du grand livre des chrétiens, le livre qu'ils doivent apprendre à lire dès leur enfance, et méditer toujours (1).

Vous direz donc avec l'Apôtre, âme chrétienne, « *que vous ne prétendez avoir aucune science, sinon* « *celle de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ cruci-* « *fié* (2). » C'est au pied de votre crucifix que vous viendrez, pure et tranquille, méditer les grands mystères de la vie chrétienne pour en recevoir l'intelligence. « *Vous n'avez qu'un seul Maître, le* « *Christ* (3) ; *celui qui le suit ne marche pas dans* « *les ténèbres* (4) ; *il est lui-même la lumière qui* « *éclaire tout homme venant en ce monde* (5). »

Là, comme le disciple en présence du Maître, vous écouterez avec amour sa divine parole s'adressant à la fois à votre esprit et à votre cœur. C'est la même que celle qui s'échappait de ses lèvres quand il était sur la terre : tantôt douce et pleine de nectar, tantôt vive et pénétrante, toujours grave et so-

(1) Mgr de Ségur, *A ceux qui pleurent.*

(2) Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. (I Corinth., c. II, 2.)

(3) Matth., XXIII, 8.

(4) Joan., VIII, 12.

(5) Id., I, 9.

lennelle. On ne saurait dire d'où elle vient, ni par où elle entre, ni même où elle se retire ; mais, dès qu'elle arrive, elle réveille l'âme incontinent, la pénètre en ses lieux les plus secrets, et la blesse amoureusement. Elle est le glaive à deux tranchants dont nous parle saint Paul.

Qu'ils sont délicieux ces moments où l'âme se laisse ainsi aller aux inspirations de son Christ ! Qu'ils sont émouvants alors que l'esprit saisit le son si délié et mystérieux de la voix du Seigneur. et le cœur en répète les sublimes échos ! Que de superbes tableaux, de magnifiques éclaircies, de riches pensées, viennent alors à l'envi se présenter devant nous ! La plume ne saurait suffire pour transmettre au papier les idées qui se pressent, et à en rendre toute la beauté. Le corps semble ne plus vivre pour laisser à l'âme toute son activité ; on la dirait dans un autre monde lisant, comme les bienheureux, dans l'océan de la vérité éternelle, et s'enivrant de ses chastes délices.

Tel était le solitaire au milieu du désert. Là, loin du bruit et du tumulte du monde, à genoux devant la croix de bois qu'il avait placée dans le fond de sa cellule, ou sur la cime du rocher, il contemplait, sans jamais se lasser, la lumière ineffable qui, de sa croix, descendait en son âme, et goûtait dans sa retraite plus de joie et de consolation que n'en saurait donner au cœur de l'homme la terre tout entière.

Saint Antoine passait les nuits entières à cette sublime école, et, lorsque le soleil reparaissait à l'horizon, il se plaignait de son retour en lui disant : « Pourquoi ne te lèves-tu que pour m'arracher à la clarté du véritable Soleil ? »

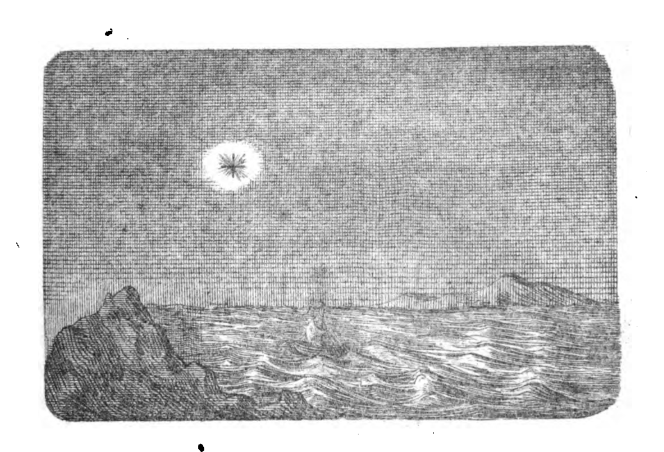
C'est ainsi que de pauvres filles, une sainte Catherine de Gênes, une sainte Thérèse, sans science, sans études, se sont élevées à l'école du Christ jusqu'à la plus haute philosophie, et ont étonné les hommes par l'étendue de leurs connaissances. Saint Thomas priant saint Bonaventure de lui dire en quel livre il puisait sa doctrine si élevée, et son éloquence si pleine d'onction : « Mon livre, lui répondit-il, c'est le crucifix ; c'est de là que je tire tout ce que je dicte et tout ce que j'écris. »

« Donnez-moi mon livre, » disait saint Philippe de Beniti à ceux qui l'assistaient à son heure dernière. Pensant qu'il voulait réciter quelque psaume, on lui donna son livre d'heures, mais il fit signe que ce n'était point ce qu'il demandait. On lui présenta alors la sainte Ecriture. « Non, dit le bienheureux, non..., donnez-moi mon livre ! » Frappé de cette insistance, quelqu'un remarqua qu'il ne quittait point des yeux le crucifix qui pendait près de sa couche ; il le détacha et le présenta au mourant. Celui-ci, le visage tout radieux, étendit alors ses mains défaillantes, saisit l'image de son Dieu, et, la baisant avec transports, s'écria :

« Voilà, voilà mon livre !... C'est là mon cher livre, où toute ma vie j'ai tâché d'apprendre à lire... C'est l'unique livre où il soit nécessaire de savoir lire ! » Et ce fut sur le crucifix qu'il exhala, quelques moments après, son dernier soupir (1).

L'abeille ne tire pas d'elle-même la substance dont elle compose ses parfums ; elle s'en va butiner sur les plantes et les arbres en fleurs, où l'a déposée la rosée du ciel. Chargée de leurs précieuses dépouilles, elle retourne en sa cellule pour y triturer à son aise ce pollen, et en extraire le miel. Telle est l'âme chrétienne en ses méditations : le Christ est son arbre en fleurs ; le recueillement et la solitude sont la cellule où elle élabore, par le travail de l'esprit, ce qu'elle a puisé dans son Christ, pour en former une ambrosie dont elle fait sa nourriture.

(1) Mgr de Ségur, *A ceux qui pleurent*.



La Croix est le hiéroglyphe de la lumière (voir le modèle, 1re partie, chapitre 1er.)

CHAPITRE IX.

L'ÉTOILE.

Il fait nuit ! Le ciel est noir, la mer est noire comme le ciel, tout à mes côtés est noir !! Vers quel rivage pourrai-je donc aborder ? Comment éviter les écueils et échapper à l'abîme ? Mieux vaudrait pour moi la tempête et un peu de clarté... Oh ! Dieu soit béni ! Voici l'étoile qui brille au loin ! Elle vient diriger ma course, et m'indiquer le port...

Tel était le triste état du monde avant Notre-Seigneur. L'homme était plongé dans les plus profondes ténèbres sur la raison et la fin de son existence ; il errait sur tout, il doutait de tout ; tout était pour lui trouble et confusion. Un système renversait un autre système, l'un affirmait ce que l'autre niait, et l'histoire du monde a enregistré les idées les plus monstrueuses sorties des observations de la raison humaine. L'époque même où la raison apparaît le plus malade et le plus dépravée,

c'est le siècle d'Auguste, alors le siècle des lumières. Rome était, en ce temps, le rendez-vous de toutes les absurdités, ainsi que de tous les dieux de la terre ; on y adorait tout, on y encensait tout ; tout y était Dieu, excepté Dieu lui-même ; et le plus riche des citoyens était celui qui comptait à son service le plus de raisons abruties, en comptant le plus d'esclaves. Déjà, du temps de Salomon, il n'y avait plus rien de nouveau sous le soleil ; et celui qui, plus tard, osa se flatter, tout en émettant une nouvelle erreur, d'avoir trouvé une nouvelle route pour arriver à la vérité, était ignorant des âges reculés de l'histoire. L'Esprit saint, voulant nous dépeindre la condition de ces sages du siècle, nous les montre marchant à tâtons au milieu des ténèbres, et chancelant à chaque pas, comme des hommes ivres qui cherchent à atteindre un mur qui s'enfuit (1).

Qui dira l'état malheureux de l'homme aux yeux duquel ne brille point notre Etoile, pour apporter en son âme les lumières de la foi? Qui exprimera les tourments de ceux qui, l'ayant aperçue un jour, l'ont vue disparaître plus tard derrière un épais nuage? Quelles angoisses, quand ils essaient de porter leurs regards autour d'eux! Tout est noir!!.. Les plaisirs donnent le noir : ils finiront! Les ri-

(1) Job, c. XII, 25. — Is., c. LIX, 10.

chesses se montrent en noir : elles passeront ! Leurs appartements dorés sont tendus de noir : ils les quitteront ! La terre est couverte d'un voile noir : elle sera leur tombeau ! Le ciel est un marbre noir : il n'est pas fait pour eux ! Si, pour en finir, ils essaient eux-mêmes de jeter un voile noir sur leur existence, en disant : tout finira, l'homme n'est qu'un animal ; la conscience en courroux se lève alors et proteste, et augmente ses angoisses en augmentant son noir !...

Qui ne sait l'horrible festin auquel Domitien invita tous les principaux des sénateurs et des chevaliers romains ? L'empereur avait fait tendre de noir tout l'appartement où l'on devait se rendre ; le plancher, les murailles, les lambris, tout était noir et respirait la terreur. Les conviés furent introduits de nuit en cet appartement lugubre ; vis-à-vis de chacun d'eux était placée une bière, et le nom de chacun écrit par-dessus. L'entrée obscure et la lumière sombre donnaient à cette salle l'air d'un tombeau affreux. Ceux qui servaient à table étaient également vêtus de noir, et dansaient autour des conviés des danses funèbres. Durant le souper, tout le monde garda un morne silence ; Domitien seul parlait de temps en temps, et ne tenait que des discours lugubres, conformes au reste du repas. Tous les conviés étaient demi-morts de frayeur, dans l'incertitude de ce qui allait se pas-

ser (1). Assises ainsi au festin de la vie, pauvres âmes qui ne voulez pas vous servir de notre Étoile, telles sont vos angoisses quand vous voulez ouvrir les yeux, et chercher le dénoûment de ce drame que les noirs de votre esprit rendent si lugubre. Vous fuyez la lumière de la Croix, confiantes en vos propres ressources ! Insensés, autant vaudrait pour l'homme éteindre la lumière du soleil, espérant qu'il pourra se suffire avec ses deux yeux ! Mais, que dis-je ? telles sont vos terreurs, telles sont vos alarmes, que vous avez même peur de voir. Votre esprit effrayé ne peut supporter le tableau dont l'imagination essaie parfois de soulever le voile ; il ne raisonne plus, il ne vit plus... Alors un noir indescriptible, semblable à un vide infini, s'empare de votre âme, et, le regard vitré et sans vue, la face froide et le cœur comprime, vous donnez tête baissée dans un abîme dont vous ne connaissez ni la largeur, ni la profondeur ! Fut-il jamais une plus grande folie !

« Tel est, nous dit Bossuet, le malheur de ceux qui ont fui pendant longtemps la lumière de la vérité, de ne pouvoir plus la supporter, de la haïr même, suivant l'expression de l'Esprit saint : *Qui male agit odit lucem.* » « Car, nous dit saint Augustin, la lumière matérielle est aux yeux du corps

(1) Tiré de l'historien Ziphelin, par le P. Baudrand.

ce que la lumière de la vérité est à l'intelligence (1). » Les yeux se nourrissent de lumière, et s'ils restent trop longtemps dans l'obscurité, ils deviennent faibles et malades ; si on continue à leur dérober cette nourriture, on les voit défaillir, et, s'ils ne s'éteignent pas, ils deviendront si débiles, qu'ils ne pourront plus supporter l'éclat de la lumière, et ne la regarderont qu'à moitié fermés, et en se remplissant de larmes. « Ah ! rendez-nous, diront-ils, notre obscurité ; ôtez-nous cette lumière qui nous fatigue jusqu'à nous faire verser des larmes. » Ainsi en arrive-t-il à l'intelligence humaine privée de la véritable lumière qui jaillit de notre Etoile. Elle est faite pour la vérité ; mais, à force de la fuir, elle finit par la détester ; sa lumière lui devient importune, parce qu'elle lui découvre une erreur qu'elle aime, et qu'elle ne veut pas laisser. L'homme établit alors en son cœur de ne plus regarder le ciel, afin de ne pas rencontrer sa condamnation en face.

Un soir que Luther se promenait avec Catherine Bora, sa complice, celle-ci lui montra les étoiles qui scintillaient au firmament, d'un éclat extraordinaire, et le ciel qui semblait être tout en feu. « Oh ! la vive lumière, dit Luther, elle ne brillera pas pour nous ! — Et pourquoi, répondit Cathe-

(1) In Joan., tract. XIII, n° 5.

rité, est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux ? » Luther soupira, et rompit l'entretien pour rentrer dans un morne silence. Le ciel, à ses yeux, venait de se tendre de noir ; car, dans son âme, ne brillait plus l'astre de la foi.

Oh ! priez Dieu, âme chrétienne, de ne jamais vous couvrir le ciel de ce voile funèbre, et de ne point vous laisser perdre de vue l'Étoile salutaire. Elle vous montrera à l'horizon une terre riante de beauté, où vous découvrirez des plaisirs sans limites, des voluptés sans mélange, des richesses éternelles, des enfants vêtus de blanc, des palmes pour les uns, des couronnes pour les autres, et les vents vous apporteront, sur leurs ailes, l'ineffable harmonie des échos des cieux répétant les mélodies des harpes angéliques. Telle fut la splendide demeure dont il fut donné à saint Paul de goûter les délices pendant sa vie mortelle, quand, de persécuteur de la Croix, il fut devenu croyant. Tel fut l'épanouissement dans lequel entra le cœur d'Augustin quand rayonnèrent sur lui les feux de notre Étoile ; les ténèbres, dans lesquelles les opinions du siècle et les doctrines philosophiques avaient jeté son esprit, disparurent sous sa magnifique clarté, et les doutes et les inquiétudes firent place à l'expansion de son âme.

C'était sous le beau ciel d'Italie, à cette heure mystérieuse où le calme et le silence du soir dé-

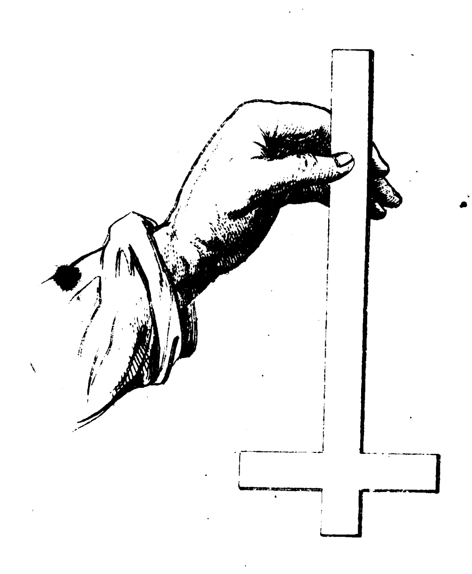
tachent doucement l'âme des choses sensibles pour l'élever en haut, Augustin et Monique, sa mère, appuyés sur une fenêtre qui regardait la campagne, se laissaient aller aux charmes des plus doux entretiens sur le bonheur du ciel. Ils s'élevèrent d'abord en esprit au-dessus des sens ; puis, par la pensée, ils franchirent les espaces, se posèrent au-dessus des astres, ensuite, au-dessus des anges ; et, leur pensée faisant un dernier effort, ils crurent atteindre par la pointe de leur âme Celui qui était tout l'objet de leur préoccupation. Alors Monique se prit à soupirer, et, ne contenant plus les sentiments de son cœur : « Mon fils, dit-elle à Augustin, je n'ai plus de plaisir en cette terre ; maintenant que vous êtes chrétien, que fais-je encore ici ? Oh ! qui me donnera les ailes de la colombe, et je m'envolerai vers mon bien-aimé !... » Du cœur d'Augustin durent alors sortir ces belles paroles qu'il écrivit plus tard : « O ma mère, là haut nous verrons, nous aimerons, nous nous reposerons !.. » Quels sublimes élans, quels magnifiques transports ! Les connaîtrez-vous jamais, vous qui n'avez pour étoile que votre faible génie, et pour lumière que le mirage du monde ?

Il y a aussi, dans la vie de toute âme, des heures d'une anxiété affreuse, où l'on ne doute pas, mais où, comme François de Sales, on ne voit que des

noirs. Au milieu des ténèbres qui remplissent notre esprit se dressent des fantômes plus horribles que ceux qui, au milieu d'une profonde nuit, se présentent à notre imagination effrayée. Aux prises avec ces spectres hideux, on se débat, on sue à la lutte, mais en vain : suffoqué, demi-mort de frayeur, on se sent pris entre leurs bras comme dans un étau, sans pouvoir se défendre. Rassurez-vous, âme chrétienne, laissez-là vos terreurs. La vapeur traversera moins vite les ténèbres épaisses du tunnel qui limite Saint-Pierre (1), que votre âme, en regardant la Croix, ne laissera celles qui se sont amassées autour d'elle. Ainsi que les fantômes de la nuit disparaissent au lever du soleil, les inquiétudes de l'âme, sévanouissent au pied du crucifix.

De même que le pilote, surpris en mer par une nuit profonde, jette seulement les yeux sur le phare qui apparaît devant lui, sans s'inquiéter des ténèbres où il se trouve, ou des monstres qui semblent surgir du sein de l'onde amère ; sans regarder ni à droite ni à gauche, pour connaître quels sont les fantômes qui vous suivent, ayez toujours les yeux fixés sur votre Etoile, et vous arriverez, sans fatigue, heureusement au port.

(1) Paroisse de Bourg-lès-Valence. (Drôme.)



La perpendiculaire élevée sur un plan parallèle au niveau de la terre est, physiquement parlant, le plus court chemin de la terre au Ciel. C'est ce que nous dit la Croix en la plantant en terre, comme on le fit pour Saint-Pierre, et beaucoup d'autres martyrs que l'on crucifia la tête en bas.

LA ROUTE.

CHAPITRE X.

LE PLUS COURT CHEMIN.

Où allons nous ? car il nous faut aller. Notre âme ne peut demeurer sans mouvement ; notre cœur va et vient ; il est inquiet jusqu'à ce qu'il trouve le lieu de son véritable repos. « *Nous n'a-* « *vons point ici-bas*, nous dit saint Paul, *de de-* « *meure permanente ; mais nous cherchons celle* « *qui doit l'être* (1).» Quelle route prendrons-nous pour arriver le plus promptement ?

Quel labyrinthe !.. Après avoir marché bien des

(1) Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. (Hebr., XIII, 14.)

jours au milieu des mille sentiers qui se croisaient devant moi, et que je prenais pour des raccourcis, je me retrouve presque à mon point de départ. Qui va donc me renseigner ? — Voici la demeure des sciences exactes, nous pouvons entrer, sûrs d'y trouver notre symbole, et d'en recevoir une utile leçon. Le voici avec sa base et sa ligne perpendiculaire, nous montrant le plus court chemin de la terre aux cieux, et nous rappelant quelle est aussi dans l'ordre moral la route la plus directe des âmes, du lieu de leur exil au lieu de leur repos. Le Maître, en effet, a dit qu'il est la voie, et que pour le suivre il faut prendre le chemin de la Croix (1). « Il convenait, dit saint Thomas, que le Christ, qui venait de mourir pour le salut de tous, ne souffrît pas d'autre mort que celle de la croix, parce qu'en mourant ainsi, il nous ouvre la route qui doit nous conduire au ciel, ainsi qu'il le dit lui-même : « *Quand je serai élevé, j'attirerai tout à moi* » (2).

Il y a dans les cieux plusieurs demeures, ainsi que nous l'apprend Notre-Seigneur ; elles diffèrent entre elles en éclat et en magnificence, selon qu'elles sont plus élevées et plus près de Dieu. Nous n'avons, pour les atteindre, que la journée de

(1) Si quis vult venire... tollat crucem suam. (Marc., VIII.)
(2) S. Thom., III, q. XLVI, art. 4.

la vie ; là où nous pourrons arriver, là nous demeurerons. Celui qui se met plus tôt en chemin, atteindra plus avant dans les profondeurs des cieux, que celui qui attend la dernière heure ; celui qui prend la ligne directe, l'emportera sur celui qui s'en écarte ; celui qui marche sans perdre haleine, distancera celui qui se repose à toutes les bornes. « *Tant que nous sommes en ce corps mortel, nous* « *sommes étrangers et loin du Seigneur ; mais nous* « *marchons*, *nous ne voyons pas où nous sommes* « *de la route, mais nous marchons par la foi* (1). »

Or, deux choses empêchent l'homme, voyageur vers la patrie, d'aller directement et promptement à Dieu, le monde qui, par ses charmes, le détourne tantôt à droite, tantôt à gauche ; et le corps qui, par ses infirmités, en entrave la marche, et paralyse les efforts. Le chemin de la Croix ne connaît point ces obstacles.

En effet, sur cette route, les yeux se ferment aux objets qui les captivent, les oreilles aux paroles qui les charment, tous les sens aux appâts qui les séduisent. Le voyageur est là crucifié au monde, comme l'Apôtre, en même temps que le monde est crucifié pour lui (2). Les biens, les honneurs, les

(1) Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino ; per fidem enim ambulamus. (II Corinth., c. v, 6, 7.)

(2) Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.

les plaisirs, la volupté, que le monde recherche, ne sont pour notre voyageur que des croix ; les délaissements, l'humiliation, la souffrance, et les privations de toutes sortes, que le monde regarde comme ses croix, ne sont que les bornes qui marquent à l'âme fidèle les distances de la route qui conduit à la patrie.

C'est ainsi que sont évités les chemins détournés où le monde attire les hommes, les captive, et les endort dans un voluptueux sommeil qu'ils n'ont plus la force de secouer. C'est l'état où saint Augustin nous dit qu'il se trouvait lui-même aux jours de ses égarements : « J'allais doucement, « chargé du fardeau du siècle, comme si j'eusse « été en repos, et les pensées que j'avais de « changer de vie ressemblaient aux assoupisse- « ments de ceux qui dorment et qui ont envie de « s'éveiller, mais qui, par la pesanteur du som- « meil, retombent sur l'autre côté et continuent « de dormir (1). » Tel est l'écueil fatal : on veut et on ne veut pas ; on voit le bien et on fait le mal, parce que les attraits en sont plus puissants : et si, par un élan généreux, l'homme revient parfois à la route, c'est pour s'en écarter bientôt encore, trompé par les mêmes appâts.

(1) Confess.

Ces premiers dangers extérieurs évités, il est d'autres obstacles qui viennent de nous-mêmes, et nous empêchent aussi d'arriver plus vite. En effet, le chrétien en sa course ne marche point à la manière des hommes qui veulent atteindre un but terrestre ; sa patrie est en haut, et, pour y arriver, il doit chercher à s'élever. Or, de même qu'un corps ne saurait s'élever dans un milieu plus subtil et plus pur que lui, s'il n'est purifié et subtilisé lui-même ; que le plomb ne saurait monter vers les régions éthérées, et la pierre suivre la bulle de savon, ainsi l'âme ne saurait tendre vers les hauteurs des cieux, si elle est appesantie par le poids du corps, et accablée par ses infirmités ; elle ne prendra son essor que pour retomber, comme la pierre, à son centre d'attraction.

En parfaite harmonie avec le corps dans l'état de justice originelle, l'âme ne connaissait point d'entrave qui pût l'empêcher de courir sur le chemin du ciel ; mais, devenue coupable, le corps, en punition du péché, prit l'empire sur elle, chercha à la rendre esclave dans la boue d'où il avait lui-même été tiré, et à la retenir sur la terre comme en sa véritable demeure.

« L'homme, nous dit un philosophe moderne, est une intelligence servie par des organes. » Belle définition qui nous montre les grandeurs de l'homme ici-bas, et ses destinées supérieures à tout

ce qui est matière. Depuis sa chute, c'est la définition contraire que le corps tend à faire prévaloir, en ne faisant de l'homme qu'une matière organique servie par une intelligence. Quelle dégradation !

C'est aussi ce que nous enseigne l'Esprit saint : « *Le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et cette* « *demeure terrestre abat l'esprit par une multitude* « *de soins* (1). » De là vient que saint Paul s'écrie : « *O malheureux que je suis, qui me délivrera de* « *ce corps de mort* (2) ? »

La Croix est encore venue nous apprendre à rendre à notre âme sa liberté, non point en la séparant du corps, mais en arrachant celui-ci à la terre, en le dépouillant de ce qu'il a de pesant, de terrestre et de charnel, et en le disposant à suivre l'âme en sa route, comme le corps de l'oiseau accompagne les ailes. Voyez la leçon que nous donne le divin Maître lui-même : pour nous arracher à la terre, il monte sur la Croix (3) ; et celui qui devait nous tirer à lui commence, pour nous apprendre à nous élever, par se mettre lui-même au lieu où il veut nous attirer (4) ; ainsi que l'oi-

(1) Sap., c. IX, 15.

(2) Rom., c. VII, 24.

(3) Cum exaltatus fuero omnia traham ad meipsum.

(4) Quia per hoc quod in alto moritur, ascensum nobis parat in cœlum. (S. Thom., III, q. XLVI, art. 4.)

seau étend ses ailes pour aller se poser sur la branche, et apprendre à ses petits à voler en se mettant eux-mêmes en croix (1).

Faudra-t-il donc replanter la Croix et appeler de nouveaux persécuteurs ? Nullement. Il y a assez de croix sur la terre où vous pourrez vous placer sans qu'il soit besoin de vous en créer d'autres ; elles suffiront, si vous les acceptez, pour vous détacher de la terre, mortifier vos convoitises, dégager votre corps des passions qui l'accablent et vous délivrer de ses inclinations charnelles.

Néanmoins, si vous désirez une âme plus légère pour monter plus promptement encore et pouvoir vous élever jusqu'à l'élément si pur des premières demeures éternelles, dépouillez-vous de tout, à l'exemple du Christ, en portant sur la Croix un dénûment complet, un corps virginal et une obéissance parfaite ; nul moyen n'est plus puissant à spiritualiser le corps et à le rendre angélique. Ce procédé de la chimie divine pour mortifier et dissoudre la matière, la dégager de ses impuretés, et n'en conserver que l'essence et la quintessence, l'Eglise nous l'exprime en cette formule : *pauvreté*, *chasteté*, *obéissance*.

Appliquez-vous donc, âme chrétienne, qui voulez

(1) Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos. (Deut., XXXII.)

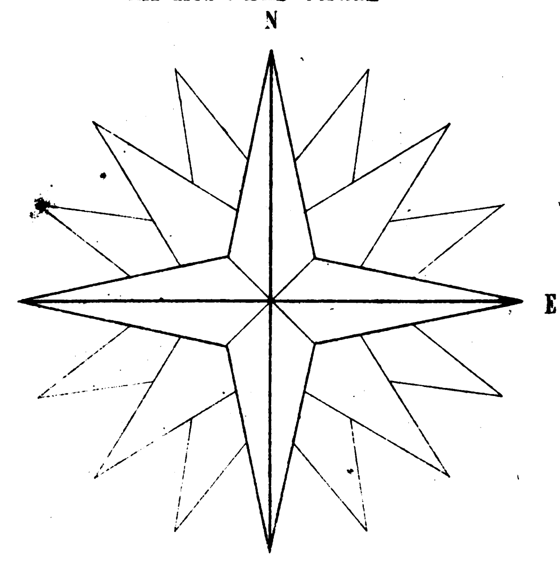
prendre le chemin de Jésus, à faire de votre corps un serviteur fidèle, qui vous suive en vos aspirations ; établissez entre vous et lui une harmonie parfaite, pour qu'il désire, comme vous, prendre son essor. Puis hâtez votre course sans reprendre haleine ; perceriez-vous la nue, comme l'aigle, que vous ne sauriez atteindre Jésus ; il montera à mesure que vous vous élèverez pour vous introduire, s'il le peut, dans le ciel des cieux.

Quelle que soit, neanmoins, la condition de liberté et de dégagement où vous laisse le corps ; quelles que soient encore les servitudes qu'il vous impose, le poids dont il vous fatigue, les ennuis dont il vous accable ; ne vous élèveriez-vous que comme un roitelet, ne laissez pas pour cela de vous hâter aussi, sans jamais vous lasser ni perdre courage, « *oubliant ce qui est fait pour ne considérer que ce* « *qui reste à faire* (1). » Si vous n'arrivez pas au rang des chérubins ou des séraphins, vous aurez pour vous placer les autres chœurs des anges.

Finirez-vous par arriver aux portes de la cité de Dieu, âmes tièdes et paresseuses, qu'un rien déconcerte et fatigue, qui vous asseyez sur toutes les pierres, vous détournez à toutes les roses, buvez à toutes les sources, et vous reposez dans toutes les hôtelleries ?... Le jour baisse (2) ; déjà les

(1) Philip., III, 13.
(2) Jam venit nox. (Joan., IX, 4.)

ombres de la nuit descendent des montagnes, et il vous reste bien du chemin à faire avant d'être seulement en vûe des célestes murailles. Hâtez-vous donc, ne perdez pas de temps. Les Magdeleine, les Paul, les Jérôme, les Augustin se mirent tard en route, il est vrai, et firent en peu de temps beaucoup de chemin ; mais il faut pour cela aimer la Croix comme un Paul et une Magdeleine, et être crucifié au monde comme un Jérôme et un Augustin.



*Le Ciel lui-même est disposé en forme de croix par ses quatre points cardinaux, ce qui a fait dire à Platon, au rapport de Saint-Justin (*apol. II), que la puissance la plus voisine du premier Dieu s'était étendue sur le monde en forme de †.

Les géographes ont rendu sensibles ces deux lignes qui se croisent d'un bout du monde à l'autre par une jolie figure appelée la Rose des vents. *Ils ont groupé autour du même foyer, mais en des sens différents, diverses autres croix pour indiquer les directions qui s'écartent de la ligne principale.*

CHAPITRE XI.

LA ROSE DES VENTS.

On dit vulgairement, cher lecteur, que tout chemin mène à Rome ; serait-ce là aussi la propriété de notre hiéroglyphe ? Toute croix mènerait-elle au ciel ? S'il en était ainsi, les prisons infernales n'auraient point de victimes, et les demeures éternelles seraient peuplées d'autant d'habitants qu'il y a eu d'âmes sur la terre.

Quel est celui, en effet, qui en ce monde n'est pas en croix de quelque manière ? Justes ou pécheurs, petits ou grands, riches ou pauvres, tous la portent sur leurs épaules. « Disposez de tout selon vos vues, réglez tout selon vos désirs, et toujours vous trouverez qu'il faut endurer quelque chose, que vous le vouliez ou non ; et ainsi vous rencontrerez toujours la Croix ; car ou vous sentirez de la douleur dans le corps ou de l'amertume dans l'âme. Ne pensez pas vous y soustraire, quelque part que vous alliez, puisque partout où

vous irez vous vous porterez et vous trouverez vous-même (1). »

Non, les croix ne sont pas toujours pour l'homme le plus court chemin pour arriver au ciel. Tous les vents poussent le navire, mais quelques-uns l'entraînent loin du port. « *Il y a une voix qui paraît droite à l'homme, et dont la fin, néanmoins, conduit à la mort* (2). »

Me voilà donc encore désorientée, ne sachant si je vais droit au but ou cours à la traverse, au milieu de chemins qui ont le même nom, portent les mêmes marques et comptent tous de nombreux voyageurs. Quelle affreuse perplexité ! — Rassurez-vous, âme chrétienne, car Dieu ne vous a point ainsi laissée, sans vous donner les moyens de sortir de cette cruelle incertitude.

Considérez d'abord comment sa providence a pris soin du simple voyageur de la terre. Elle fait rouler l'harmonie de l'univers sur quatre points appelés cardinaux, et qui sont comme quatre points de départ donnés à l'homme pour s'orienter. Pendant le jour, le soleil allant du levant au couchant lui indique quelle est sa situation au milieu de sa route ; pendant la nuit, l'étoile du pôle nord lui rend le même office ; et quand la tempête charge

(1) Imit. de Jésus-Christ, l. II, c. XII.
(2) Prov., c. XIV.

le ciel de nuages et lui dérobe l'étoile, la nature, par son amour pour le pôle, lui vient en aide ; l'aiguille aimantée se tournant toujours vers le nord. Si Dieu a ainsi étendu le ciel en forme de croix pour diriger l'homme en sa course mortelle, que ne fera-t-il pas pour lui alors qu'il cheminera vers la céleste patrie ?

La Croix a été pour nous, jusqu'ici, un symbole vraiment merveilleux ; elle ne cessera point encore de nous donner ses leçons. Elle est, nous l'avons vu, la lumière qui éclaire notre intelligence ; elle s'est transformée en étoile pour nous conduire au port ; voici qu'elle va se changer en une rose magnifique pour nous orienter dans la route de la vertu, alors que l'étoile a disparu au milieu de la tempête.

Quand donc la tribulation viendra crucifier votre existence, la maladie tourmenter votre corps, la jalousie vous couvrir de sa bile, une langue méchante vous faire une blessure, ou si la lutte contre vous-même vous devient fatigante, les contrariétés vous font saigner le cœur, les déboires vous causent de mortelles angoisses, et qu'alors votre esprit se couvre de ténèbres, et un nuage noir s'élève dans le ciel de votre âme, imitez le voyageur surpris la nuit dans la forêt : nul pied d'homme dont il puisse suivre alors la trace ;

nulle lumière à travers la sombre feuillée pour diriger ses pas ; mais, tenant en ses mains sa boussole, il en regarde attentivement l'aiguille dont les mouvements vacillants cherchent le pôle bien-aimé, et s'attachent enfin à lui. Le voyageur est dès lors orienté, il connaît s'il fait bonne ou fausse route. Prenez, vous aussi, votre Rose, âme chrétienne, qui est la croix que la Providence vous a envoyée, appliquez-y votre cœur pour vous servir d'aiguille aimantée ; s'il n'est pas défectueux ou vicié, il vous indiquera toujours quelle est votre situation par rapport au chemin véritable, et si la route de la croix, en laquelle vous marchez, est vraiment celle qui est indiquée par la Croix de Jésus.

En effet, la Croix de Jésus et l'amour fidèle se reconnaissent partout où ils se trouvent, car il y a entre eux, nous l'avons déjà dit (1), une affinité merveilleuse, comme entre les courants des deux pôles ; l'âme distingue entre mille la Croix de son amour, et se tourne vers elle comme l'aiguille aimantée, vers le nord.

Tel fut Ignace, le glorieux martyr. Voyez comment son cœur cherchait l'objet de son amour : « Je cherche mon Seigneur, Fils unique du vrai « Dieu. Je cours après Celui qui est mort et

(1) 2e partie, chap. IV.

« ressuscité pour nous. Ne vous opposez pas à ce « que je sois imitateur de la Passion de mon « Seigneur. Que le feu, les croix, les bêtes, tous « les genres de tortures, et toutes les sortes de « tourments que les démons peuvent inventer, « viennent fondre sur moi : il n'importe, pourvu « que je sois uni à Jésus-Christ. *Mon amour est « attaché à la Croix*, il est vivant dans mon cœur, « et j'entends sa voix qui me dit : Ignace, venez « à votre Père (1). »

Si donc les battements de votre cœur, Philothée, se tournent vers la Croix, à l'exemple de celui d'Ignace ; s'ils l'aiment et s'y attachent, quelque lourde et pesante qu'elle soit : vous tenez la voie droite et le plus court chemin. Hâtez-vous sans inquiétude, vous ferez bonne route. Si votre cœur, au contraire, n'aime pas cette Croix, s'il vacille et cherche une autre direction, regrettant le calme et les douceurs d'autrefois, les contentements pieux et les prières sensibles, ne pouvant souffrir un orgueil humilié, un amour-propre blessé, une ambition déçue, un talent compromis, vous ne tenez plus le droit sentier ; s'il gémit, murmure, se désespère, maudissant les coups de la fortune et les revers de la vie, vous vous égarez et courez à l'abîme.

(1) Lettre aux Romains.

C'est ainsi que les croix, quoique toutes modelées sur celle de Jésus, nous placent, ici-bas, en des conditions plus ou moins favorables par rapport à la céleste patrie. Il y avait sur le Calvaire deux autres croix à côté de la sienne ; elles ne conduisirent point toutes les deux au même but : l'une attira le cœur du bon larron et l'orienta en sa route, l'autre égara et perdit le mauvais larron. « *Il blasphémait contre Jésus*, dit saint Luc ; *tandis* « *que le bon larron le reprenait, disant :* « *Quoi, vous* « *ne craignez pas plus Dieu que les autres ? C'est* « *avec justice que nous souffrons, mais celui-ci n'a* « *fait aucun mal.* » *Puis*, SE RETOURNANT VERS JÉ« SUS : *Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi,* « *quand vous serez dans votre royaume* (1)! »

La Croix de Jésus change-t-elle donc à son gré, pour nous jeter à la traverse et nous désorienter ? Non, c'est nous qui nous retirons d'elle et ne savons plus la reconnaître ; c'est notre cœur qui, comme une aiguille folle (2), ne sait plus aimer. « Dieu, dit Origène, ne s'éloigne jamais lui-même de personne, mais ceux qui s'en éloignent d'eux-mêmes périront (3). » « La mort de l'impie, dit Dieu par la bouche d'Ézéchiel, est-elle le fait de ma

(1) Luc., XXIII, 40.

(2) L'aiguille qui a perdu son aimant.

(3) Etenim Deus a nemine elongat semetipsum, sed qui elongant semetipsos ab eo peribunt. (Hom. XVIII, in Jerem.)

volonté? Mon désir n'est-il pas qu'il se détourne de ses voies et qu'il vive (1)? »

Vous pourrez donc, âme chrétienne, toujours vous reconnaître en votre chemin, et, avec votre Rose, marcher en pleine nuit, comme au milieu du jour. Puissiez-vous dire, à l'exemple de l'Apôtre : Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ et me fera dévier? Sera-ce l'affliction, les déplaisirs, la faim, la nudité, les périls, les persécutions, le fer? Non, ni la mort, ni la vie, ni aucune créature ne feront un seul instant hésiter mon cœur et vaciller mon âme.

Quelles consolations apporte alors au cœur crucifié, cette seule pensée : Je suis sur la voie qui conduit à la patrie! Quel courage l'anime quand le ciel lui envoie ainsi ses premiers parfums, et sa lointaine clarté! Peut-être, se dit-il, de longs et mauvais jours me séparent de celui où je mettrai le pied sur le seuil des portes éternelles; peut-être, des difficultés plus grandes encore vont se dresser devant moi; les pierres, et les épines du chemin peuvent, plus cruellement aussi, me meurtrir les pieds et m'ensanglanter le corps; mais, qu'importe, j'arriverai, j'arriverai infailliblement! Oui, un jour, le ciel s'ouvrira devant moi; j'entrerai dans l'assemblée des saints; je verrai Dieu!!...

(1) Ezech , XVIII, 23.

Alors, mon cœur ravi oubliera les misères du temps, pour se plonger dans les joies de l'éternité ! Marche, mon âme, marche sur la voie de la Croix de Jésus : tu es sur la voie du bonheur !

L'exilé qui s'avance vers la mère-patrie, l'indigent qui court vers un pays lointain pour y recueillir un brillant héritage, ont-ils, au milieu de leurs fatigues et de leurs peines, le cœur aussi dispos, et le pied plus léger que les crucifiés de Jésus auxquels la sainte Espérance envoie son plus beau sourire, à travers les portes demi-ouvertes de la Jérusalem des cieux !!...

TROISIÈME PARTIE.

LES FRUITS.

C'en est fait! Les souffrances et les croix sont passées, les travaux sont finis, les temps ne sont plus! Dieu va essuyer de ses mains les larmes de ses enfants, et rendre à chacun selon ses œuvres. L'homme va recueillir dans la joie ce qu'il a semé dans la peine; le sillon qu'il a ouvert de ses bras et arrosé de ses sueurs s'est couvert d'une abondante moisson; il n'a plus qu'à compter ses richesses, et à les serrer dans les trésors de l'éternité. Les fruits de la Croix, cachés jusqu'à présent en

nos âmes, comme le grain dans l'épi, apparaîtront un jour aux yeux de tous. Alors les anges sépareront le bon grain du mauvais, pour placer le bon dans les greniers éternels, et lier l'ivraie pour la jeter dans le feu. « *Celui qui a travaillé sera rassasié* ; *le paresseux sera dans l'indigence* (1). »

Quand la fleur cesse de croiser ses pétales, qu'elle penche sa tête vers la terre, pour lui demander un tombeau, elle a alors entassé au fond de son calice, comme dans un grenier, les grains que lui ont aidé à former la rosée du ciel et la chaleur de la terre. La croix, cependant, a été la première condition pour qu'elle puisse produire des fruits ; car si elle n'eût ouvert son calice et étalé ses pétales pour féconder son amour, la plante fût demeurée stérile, et bonne seulement à être coupée et jetée au feu.

Nous verrons, en cette troisième partie, les fruits de justice et d'amour que produit la Croix dans l'âme fidèle, et la stérilité maudite de la croix du pécheur.

(1) Prov., XXVII.



La balance avec ses deux bras en équilibre est le symbole de la justice. Elle est aussi celui de la Croix.

CHAPITRE I.

LA BALANCE.

« La Croix, nous dit le savant Rupert, de concert avec l'Eglise (1), a été entre les mains du Père éternel la balance dans les bras de laquelle furent placés, d'une part, dans le plateau de la justice, les péchés du monde, de l'autre, dans le plateau de la miséricorde, les malheurs du genre humain. Ces derniers l'emportèrent dans le plateau de la miséricorde, et, soulevant le plateau de la justice, jetèrent tous nos péchés à la mer (2). » Le Verbe, en effet, s'étant fait chair, offrit à Dieu par les souffrances de la Croix une satisfaction infinie, et, plaçant ses mérites sur le plateau de la balance, il enleva par leur poids toutes les dettes à payer.

(1) Beata cujus brachiis
Pretium pependit seculi,
Statera facta corporis
Tullitque prœdam tartari.

(2) Rupert, lib. II, *De operationibus Spirit. sancti*, c. VIII.

Dieu est donc bien bon? — Vous le voyez! — On peut donc ne point s'inquiéter des péchés commis? — Nullement. Dieu, en usant ainsi de miséricorde envers l'homme, n'abandonne pas tellement les intérêts de sa justice qu'il veuille l'exposer au mépris; « car si la justice se relâchait entièrement de ses droits, et abandonnait au pécheur tous les châtiments qui lui sont dus à cause de ses crimes, il ne comprendrait pas le bienfait de la miséricorde, et l'étendue des maux dont il a été délivré; il n'aurait plus de barrière, et se livrerait sans retenue à ses mauvais penchants. Il faut qu'au milieu de sa miséricorde, Dieu fasse connaître qu'il déteste souverainement le péché; « autrement, dit Tertullien, ce serait un Dieu patient à l'excès, bon déraisonnablement, bon jusqu'au mépris (1). » « Il est juste, disent les Pères du concile de Trente, que celui qui a conservé la grâce de son baptême soit autrement traité que celui qui, après l'avoir reçue, après avoir été délivré des mains de Satan, et être devenu le temple de Dieu, n'a pas craint de contrister le Saint-Esprit en souillant la demeure qu'il s'était choisie (2). »

Quelles sont donc les dettes que nous contractons envers la justice de Dieu, et auxquelles nous

(1) Bossuet, *De la Satisfact.*
(2) Trid. sess XIV, cap. VIII.

devons absolument satisfaire nous-mêmes? — « Si « Dieu, en considération de la Croix de son divin » Fils, se relâche de la peine éternelle, il la com- « mue ordinairement en une peine temporelle (1). » « Ainsi donc, dit Bossuet, la justice ne quitte pas tous ses droits, et si Dieu ne les emploie pas à punir le pécheur, comme il le mérite, par une damnation éternelle, il les emploie du moins à le retenir dans le respect et dans la crainte, par quelque reste de peine qu'il lui impose (2). » Le concile de Trente fait encore à ce sujet de belles considérations, mais ce qui vient d'être dit suffit pour nous rappeler qu'il y a dans les croix le fruit de l'expiation.

Faites donc pénitence, pécheurs, et faites de dignes fruits de pénitence, en brisant le cœur et en crucifiant le corps; le regret des fautes ne suffit pas pour votre acquittement envers la justice, la douleur doit être armée du glaive de la vengeance que le pénitent exerce sur lui-même (3). N'attendez pas que Dieu tire de vous cette satisfaction qui lui est due; car, plus vous vous seriez ménagés, moins il vous ménagerait; plus vous vous seriez caressés, plus il vous châtierait: ses droits sont im-

(1) Trid. can. XII.

(2) *De la Satisfact.*

(3) Pœnitentia est quædam dolentis vindicta puniens in se quod dolet admisisse. (S. Thom., III, q. LXXXV, art. 5.)

prescriptibles; vous payerez vos dettes en ce monde ou en l'autre.

Qui dira les rigueurs de la pénitence imposée aux pécheurs de la primitive Eglise quand ils recevaient le pardon de leurs fautes? Qui montrera celle des solitaires dans le désert et des religieux dans les monastères, ne pouvant se consoler d'avoir violé leur baptême, profané le corps de Jésus-Christ, crucifié leur Sauveur en leurs âmes? « Je les ai vus, dit saint Jean Climaque, couverts de méchants haillons, la poitrine meurtrie et déchirée par les coups qu'ils s'étaient donnés, pâles, secs, défaits, semblables à des spectres ambulants. Les uns s'exposaient à toutes les rigueurs d'un soleil ardent, les autres à l'âpreté d'un froid rigoureux; quelques-uns brûlant de soif prenaient une goutte d'eau, bien plus propre à les brûler davantage qu'à leur procurer quelque soulagement; tous passaient les jours et les nuits dans les sanglots et les larmes, et poussaient des cris si lamentables qu'ils auraient attendri les rochers. »

Que d'âmes chrétiennes et religieuses suivent de nos jours leurs exemples, et, n'ayant que les anges pour témoins, se livrent aux saints exercices de la pénitence! Et nous, prétendrions-nous ne vivre que dans les aises et les commodités, les recherches et le bien-être? Sommes-nous plus saints que les Paul, les Antoine et les Jérôme

Hilarion, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les exercices de la pénitence, redoutait encore les jugements de Dieu et cherchait, à sa dernière heure, à se rassurer par ces paroles : « Sors, « mon âme, que crains-tu ? Sors, encore une fois, « qu'est-ce qui t'arrête ? Il y a près de soixante-« dix ans que tu sers Jésus-Christ, et tu appré-« hendes encore la mort ! » Pour nous, comment se fait-il que nous vivions dans une quiétude étonnante, et mourions de même ? Pensons-nous avoir payé toutes nos dettes quand nous n'avons jamais rien su souffrir ? Une simple résistance nous énerve, une piqûre nous aigrit, une contrariété nous jette hors de nous-même, un petit point noir nous désespère ! Le démon reprochant au vénérable César de Bus les péchés de sa jeunesse, celui-ci lui répondit : « Oui, j'ai péché, mais depuis j'ai porté « la Croix. » Il n'y aura, en effet, aucun autre moyen de nous justifier au tribunal de Dieu.

Ne croyez pas, cependant, que toute âme qui souffre soit marquée par le crime, ou ne se livre à la pénitence que pour expier des forfaits. On rencontre, sur le chemin de la Croix, des Magdeleine et des Augustin, mais aussi des Thérèse et des Louis de Gonzague. Il y a, dans la religion, une chaîne mystérieuse commençant à Notre-Seigneur, et se prolongeant dans la suite des âges, dont les anneaux

d'or sont les âmes pures et innocentes qui élèvent leurs mains vers le ciel et satisfont pour les coupables. Grâces à Dieu! elles sont nombreuses aujourd'hui encore, et on pourrait les compter également sous le toit de la mansarde et dans les murs du cloître, sous les haillons et la robe de soie.

Si la bonté de Dieu est admirable dans la création, elle est plus admirable encore dans la rédemption, et elle devient magnifique là où elle paraît être le plus en défaut, je veux dire dans les croix qu'elle nous envoie.

Voyez, en effet, comment Dieu cherche à associer l'homme à tout ce qu'il a fait de plus grand. Créateur, il lui donne une puissance créatrice dans les arts, les sciences et la multiplication du genre humain. Rédempteur, il le fait rédempteur à son tour, en partageant avec lui les travaux de cette œuvre immortelle. Le Christ a marché, il s'est fatigué, il a eu faim et soif, il a prié, il a souffert... pour sauver les âmes; ses apôtres marcheront sur ses traces. « *Comme mon Père m'a* « *envoyé*, *leur dit-il*, *je vous envoie* (1); » et ils scelleront de leur sang leur divine mission. Le Christ a satisfait pour les coupables; les âmes souffrantes satisferont avec le Christ, en supportant en leurs membres la portion qu'il a bien

(1) Joan., xx, 21.

voulu leur laisser à expier, pour combler, en quelque sorte, la mesure des satisfactions dues à la justice divine par les pécheurs. « *Je me* « *réjouis*, écrivait saint Paul aux Colossiens, *dans* « *les maux que j'endure maintenant pour vous*. « *accomplissant dans ma chair ce qui reste à* « *souffrir à Jésus-Christ*, *et souffrant moi-même* « *pour son corps qui est l'Eglise* (1). » Quelle œuvre magnifique ! Quel rôle sublime !

Dieu nous appelle tous à ce travail de rédemption pour les membres coupables de son Eglise ; néanmoins, qui ne serait porté à croire que, pour remplir cette tâche, il ne choisisse souvent, d'une manière spéciale, ceux qui ont avec eux des rapports plus étroits par la filiation, la parenté ou l'amitié ? En effet, les membres d'une même famille ne semblent-ils pas devoir être solidaires, non du péché des leurs, mais de la peine due au péché, ainsi qu'il arrive dans le monde, où la faute de l'un couvre les autres d'humiliation et de mépris. Dieu n'a-t-il pas dit qu'il punirait les fautes des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération ? Il veut la miséricorde, et il ne trouve le moyen de l'exercer envers le coupable qu'en donnant au juste, la croix que le pécheur ne peut porter lui-même pour apaiser sa colère et obtenir

(1) Coloss, I, 24.

son pardon. Quel nom donnerons-nous à cette innocente victime courbée sous le poids de sa croix ? Elle est l'ange de la famille ! Elle est le Christ satisfaisant pour les coupables !...

C'est cette reversibilité des mérites entre les fidèles que l'Eglise appelle la Communion des Saints. De même que le pied s'acquitte de son emploi, non-seulement pour son utilité propre, mais aussi pour celle des yeux ; de même aussi que ce que les yeux voient n'est pas seulement pour leur avantage, mais aussi pour celui des autres membres, ainsi en est-il des œuvres satisfactoires des saintes âmes ; ces œuvres deviennent le bien des autres membres formant le corps de l'Eglise de Jésus-Christ. Quelle belle unité ! Quelle insigne charité ! Quelle magnifique famille !

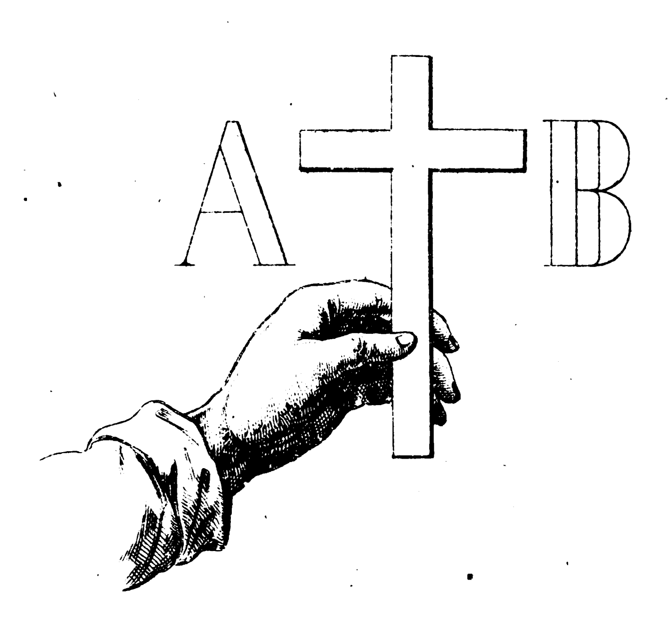
Êtes-vous, âme chrétienne, un des anneaux d'or de cette chaîne, ou en êtes-vous encore à payer vos propres dettes ? Pouvez-vous dire, comme Job à ses amis : « *Plût à Dieu que les péchés par* « *lesquels j'ai mérité la colère du Ciel, et les maux* « *que je souffre, fussent mis les uns et les autres* « *dans une balance ! Vous verriez alors que ce* « *n'est point pour me punir que Dieu m'afflige,* « *puisqu'il n'y a nulle proportion entre les maux* « *que je souffre et les fautes que j'ai commises* (1). »

(1) Job, VI.

S'il n'en est point ainsi, ranimez votre courage, excitez votre zèle afin de mieux copier votre divin modèle, le Christ, qui fut le premier innocent payant pour les coupables.

Quoiqu'il en soit, sachez bien que vos œuvres satisfactoires n'auront de valeur aux yeux de Dieu qu'autant qu'elles seront unies à celles de Jésus-Christ. Il n'y avait pas assez d'or dans Rome pour payer aux vaillants Gaulois la rançon des vaincus. Rome allait périr. Mais le puissant Camille arrive, et, déposant son épée dans le plateau de la balance, il la fit trébucher. Les œuvres satisfactoires du monde entier ne suffiraient pas pour acquitter une seule âme si elles ne s'unissaient à la valeur infinie de l'épée du Christ pour entraîner le plateau des dettes à payer.

ELLE DONNE PLUS



En mathématique le signe + désigne l'addition des nombres.

CHAPITRE II.

ELLE DONNE PLUS.

Le monde a bien des attraits avec ses plaisirs et ses fêtes, ses caresses et ses adorations ; il est bien enivrant avec son encens et ses roses ; ses charmes sont bien séduisants, pour captiver, par leur jouissance éphémère, un si grand nombre d'âmes ! Mais n'avez-vous pas remarqué tout ce ce qu'il y a de plus, en éclat et en durée, dans les âmes qui sont sur la Croix de Jésus ? La beauté des traits, la limpidité du regard, le sourire angélique ? Leurs paroles nous attirent, leurs manières nous captivent, et la souffrance en leurs bras nous paraît pleine de charmes.

L'or est précieux quand il est extrait de la mine, mais combien sa beauté et sa valeur augmentent quand il sort du creuset. Le lis est bien beau par lui-même, mais, pour en mieux faire ressortir l'éclat, l'Epoux des Cantiques le place entre les

épines (1). Telle est l'âme pure sortant du creuset des souffrances et des épines de la vie. Ainsi que le fond noir du tableau met en relief les parties éclairées, les tribulations font ressortir les belles qualités du cœur et de l'esprit; de même que les aromates montrent davantage leurs parfums alors qu'ils sont broyés dans le mortier; et que l'encens ne fait jamais mieux paraître ce qu'il est que lorsqu'on le jette sur le feu ; ainsi la vertu ne répand jamais d'aussi bonnes odeurs devant Dieu et devant les hommes que dans l'affliction.

Les païens eux-mêmes, considérant la vertu aux prises avec la souffrance, étaient épris de ses charmes : « Je ne m'étonne point, disait Sénèque, si Dieu se donne de temps en temps le plaisir de contempler un grand homme aux prises avec l'adversité. Voici, ajoutait-il, un spectacle digne d'attirer ses regards sur son ouvrage : un homme courageux en face d'une mauvaise fortune (2). » Le Dieu de Sénèque n'est point le Dieu des chrétiens ; mais cependant, si dans l'ancienne loi les sacrifices des taureaux et des génisses montaient vers le Très-Haut

(1) Sicut lilium inter spinas. (Cant. cant.)

(2) Ego vero non miror si quando impetum capit (Deus) spectando magnos viros colluctantes cum aliquâ calamitate... Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo Deus! Ecce par Deo dignum! Vir fortis cum malâ fortunâ compositus. (Senec. *De Prov.*, c. II.)

en agréable odeur, parce qu'ils étaient l'image du sacrifice de son divin Fils sur la Croix, combien lui seront-ils plus agréables les sacrifices des chrétiens, qui, en plaçant leurs membres sur l'autel, y placent les membres mêmes de Jésus-Christ.

La blancheur et la rougeur accusent dans les corps un parfait équilibre des humeurs, et donnent à la face une certaine beauté; mais rien n'est comparable à leurs effets merveilleux quand elles s'appliquent aux âmes; nulle beauté, nul éclat, ne peuvent le leur disputer. « *Mon bien-aimé* « *éclate par sa blancheur et sa rougeur* (1), » dit Dieu par la plume inspirée du Sage; par sa blancheur à cause de sa pureté, par sa rougeur à cause de ses souffrances (2). Ce sont ces deux qualités qui le rendent le *préféré entre mille* (3). Le Christ a été le premier bien-aimé. Il est l'Agneau immaculé immolé pour le salut de tous; et son éclatante blancheur, empourprée du sang de sa Passion, ne fait que mieux resplendir sa divine beauté; sa vue réjouit les cieux, et les anges, ayant en leurs mains des coupes d'or pleines de parfums, chantent sur leurs harpes : « *Il est digne, l'Agneau* QUI A ÉTÉ IM-« MOLÉ, *de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse*,

(1) Cant. cant., v.
(2) Hier., l. I, contra Jovinian.
(3) Cant. cant., v.

« *la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction* (1). »

Oh ! bienheureux ceux qui savent laver leurs vêtements dans le sang de l'Agneau, c'est-à-dire, dans l'amour de la souffrance, la patience dans l'épreuve, la résignation dans l'adversité, qui sont devenus comme le sang de Jésus ! Bienheureux, ceux qui s'appliquent à retracer les traits du Bien-Aimé, et deviennent, eux-mêmes, agneaux immolés, empourprant de leur sang leur blanche toison ! Après avoir été ici-bas, l'objet des complaisances du Père céleste, ils seront revêtus dans les cieux de l'auréole de gloire, et, des palmes à la la main, ils chanteront un éternel cantique (2).

Vous vous récriez, mondains ; vous protestez, sensuels, en faveur des plaisirs et des charmes du monde ? Vous gémissez ou blasphémez quand vous sentez quelque croix peser sur vos épaules ? Vos sens ne seraient-ils pas pervertis, comme ceux des Hébreux, qui réclamaient des oignons de préférence à la manne ? Les yeux de votre esprit ne seraient-ils pas atteints d'une hémiopie (3) qui vous empêcherait de porter un jugement convenable ? Saint François de Sales vient nous raconter qu'un chevalier désira qu'un peintre fa-

(1) Apoc., v.
(2) Id., VII.
(3) Affection des yeux qui ne laisse voir que la moitié des objets, ou une faible partie.

meux lui fit un cheval courant. Le peintre le lui ayant présenté sur le dos, et comme se vautrant, il se mit en colère ; mais lui, retournant l'image sans dessus dessous : « Ne vous fachez pas, chevalier, dit-il, pour changer la posture d'un cheval se vautrant en celle d'un cheval courant, il suffit de renverser le tableau (1). » Telle est aussi votre erreur, mondains, de ne vouloir considérer les souffrances et les privations que par leur côté trompeur. Ceux que vous croyez gisant à terre, se débattant contre le mal, courent sans retard vers les portes de la Jérusalem céleste, plus alertes et magnifiques que les plus superbes coursiers.

Qui pourra, au contraire, vous voir dans l'état de dégradation dans lequel vous vivez, vous traînant sur la terre pour lui demander ses senteurs et ses caresses, un aliment à votre orgueil et une satisfaction à vos vanités ! Qui osera vous contempler gisant sous le poids de vos vices, vous vautrant dans la fange des plaisirs dont vous vous êtes repus, sans être saisi d'horreur à la vue du tableau !

Relevez-vous, croyez-moi, de cet état humiliant, pour prendre place parmi les enfants de Dieu ; déchargez-vous de votre fardeau pour l'échanger contre la Croix de Jésus. Son joug est doux, le vôtre insupportable. Au lieu d'un joug d'esclave, vous

(1) Traité de l'amour de Dieu, l. X, c. XIV.

porterez celui d'un Dieu. Le Christ a porté lui-même nos peines et nos douleurs, pour en ôter l'humiliation et la honte ; il ne nous les remet sur les épaules qu'ennoblies par son exemple, et divinisées par son amour.

Rien, désormais, ne saurait affaiblir l'éclat de cette auréole dont Jésus-Christ couvre ses membres souffrants sur la terre. La mort elle-même la respectera. Que dit le passant devant la tombe richement sculptée du plus grand citoyen, du millionnaire ou de cette Jézabel ? *Hœccine est illa ?* ... Est-ce là tout ?... Et, tandis que, oublieux de leurs cendres, il ne s'arrête que pour contempler quelques ciselures ou feuilles d'acanthe, un nom, peut-être, accompagné de quelques pompeuses paroles, il baise avec respect les ossements des martyrs, des vierges et des pénitents, placés sur les autels, et s'agenouille pour prier !

En second lieu, si nous considérons les croix en tant qu'elles règlent notre tempérament, modèrent nos appétits, domptent nos passions et corrigent nos vices, elles nous procurent une joie, un bonheur dont on ne trouve nulle part ailleurs la suavité. Non, il n'y a point de plaisirs plus grands que ceux qu'elles nous donnent, parce qu'il n'y en a point de plus purs, point de plus exempts de remords, et de ce vide que laissent dans l'âme toutes les satis-

factions auxquelles se livrent le voluptueux et le mondain.

Le poète païen a chanté le bonheur de celui qui, retiré du tumulte des affaires, trouvait son contentement à labourer le champ paternel ; mais quels accents eût donc fait entendre sa muse, s'il eût connu le chrétien vivant non-seulement à l'abri des inquiétudes du siècle, mais encore des tempêtes du cœur et des réclames du corps, et, comme un nouvel Adam dans un paradis terrestre, possédant l'empire sur les bêtes les plus féroces : ses passions ! En effet, à mesure que, par le sacrifice de soi-même, l'esprit prend le dessus et se dégage du corps, les vapeurs animales troublent moins le cerveau, les ténèbres de la chair obscurcissent moins la raison, et l'âme, jouissant de la liberté de ses aspirations, s'élève vers les grandes choses, et chante, joyeuse comme l'oiseau qui plane dans la nue.

Enfin, les croix qui exercent les âmes dans la pratique de la vertu leur sont plus utiles, et leur procurent plus de mérites que toutes les consolations, et les joies que Dieu pourrait leur envoyer. « La conduite de Dieu envers les grands hommes, « dit Sénèque, est semblable à celle des maîtres « envers leurs disciples, qui demandent plus de

« travail à ceux qui ont plus d'aptitude (1). » Celui qui apprend à écrire a coutume de prendre d'abord la main de son élève, et de la conduire, afin qu'il apprenne ensuite à former tout seul ces mêmes caractères qu'il vient de tracer avec son secours. Quoique les premiers caractères soient mieux faits que ceux que le disciple a formés seul, de sa main encore faible et inhabile, qui ne voit, cependant, que ces derniers plaisent davantage au maître, étant le travail des seuls efforts du disciple. C'est à dessein qu'il le laisse ainsi livré à lui-même, afin que, peu à peu, il devienne habile par l'exercice; ce qu'il ne serait jamais, s'il avait toujours avec lui la main du maître. Telle est l'âme à l'étude de la vie chrétienne.

Vous pensez avoir beaucoup de mérite, Philothée, quand Dieu lui-même vous porte par les douceurs et les attraits de sa grâce, et vous prend la main par la ferveur pour vous aider à remplir votre tâche. Ne voyez-vous pas que vous n'êtes là que comme un disciple initié aux premiers éléments, et que votre vertu, n'y trouvant point d'exercice, n'y recueillera que fort peu de mérites.

Où en êtes-vous, en effet, quand la main qui vous conduit se retire, et que les douceurs et les

(1) Senec., *De Provid.*

attraits disparaissent? Vous ne savez plus rien faire. On peut alors vous appliquer ces paroles de l'Apocalypse à l'ange de Laodicée : « *Tu dis :*
« *Je suis riche et opulent et je n'ai besoin de rien ;*
« *et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable,*
« *pauvre, aveugle et nu. Je te conseille d'acheter*
« *de moi de l'or* ÉPROUVÉ AU FEU, *pour t'enrichir, et*
« *des* HABITS BLANCS *pour te vêtir* (1). »

Heureuses les âmes qui sauront se placer sur ce feu salutaire pour se débarrasser de leurs impuretés ! Le sable grossier se transforme dans le creuset en superbe cristal, et le minerai, en métal brillant. Heureuses celles qui, au milieu des délaissements et des épreuves, des sécheresses et des dégoûts, retraceront sans faiblir les traits de la vertu, et se modèleront sans cesse sur la ligne tracée au haut de la page avec le secours de la main du Maître ! Leurs travaux, si petits ou mal faits qu'ils soient, seront plus méritants que les grandes œuvres dont la main de Jésus avait fait tous les frais.

Aimez donc et bénissez les croix : elles vous donneront toujours (+) plus.

(1) Apoc., III.



X *est le signe de la multiplication des nombres.*

CHAPITRE III.

ELLE MULTIPLIE.

N'est-il pas un prodigue insensé celui qui jette le grain à pleines mains en son champ labouré ; et, pour mieux le détruire, couvre ensuite de terre le sillon? Est-il plus sage celui qui enlève à l'arbre ses superbes rameaux, et à la vigne ses pampres verdoyants? Quel nom méritera celui qui coupe l'arbre jusqu'à la racine, et en remplace la tête magnifique par un imperceptible bourgeon? Arrière la main qui ne tient que pour détruire, et ne touche que pour dévaster? — Ne vous hâtez pas de juger, car bientôt vos yeux verront des merveilles. Un grain perdu vous en rendra vingt autres, l'arbre émondé se couvrira d'une verdure plus luxuriante, et celui qui a été coupé jusqu'au tronc se chargera, par la greffe, de fruits plus succulents.

Votre étonnement sera grand, mondains, quand, un jour, vous verrez jouir d'une vie merveilleuse,

briller comme un astre au firmament, celui qui, aujourd'hui, paraît à vos yeux vil et abject, humilié et méprisé, souffrant comme un martyr, pleurant comme une Magdeleine, couvert d'ulcères comme Job, demandant la miette de pain comme Lazare, fuyant comme Paul ce que vous aimez, aimant ce que vous détestez. Quoi, direz-vous, en apercevant sa céleste beauté et sa gloire ineffable, n'est-ce pas celui que j'ai honni et calomnié, tyrannisé et mis à mort? « *N'est-ce pas là le fils du charpentier* (1)? » — C'est lui-même. Puis, devenus vous-mêmes le martyr sur le gril, le Job couvert d'ulcères, le Lazare mendiant, la Magdeleine en pleurs, vous demeurerez muets en face de ce changement si étrange, et de ce renversement des conditions.

Voulez-vous connaître la raison de ce nouvel état de choses? La voici. Tout ce que nous possédons ici-bas nous vient de Dieu; c'est de sa libéralité divine que nous tenons les dons de l'esprit et les qualités du cœur, les avantages de la fortune et ceux de la naissance, les biens de la nature et ceux de la grâce. Voyez son ingénieuse bonté! N'ayant rien de nous-mêmes, ne possédant aucune ressource pour acquérir le ciel, il a bien voulu nous prêter, afin que, faisant valoir ses dons, nous

(1) Matth., XIII, 55

puissions gagner quelque chose, qu'il estimera comme nôtre ; car le ciel est un royaume où les couronnes s'achètent ; c'est, nous dit l'Apôtre, une récompense de justice (1). Or, voulez-vous savoir comment fructifient les dons de Dieu ? « *Je vous le* « *dis en vérité*, vous répond Jésus, *si le grain de* « *froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre,* « *il demeure seul ; mais quand il est mort il porte* « *beaucoup de fruit* (2). » Et, pour achever d'expliquer sa pensée, il ajoute : « *Celui qui aime sa vie* « *la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde* « *la conservera pour la vie éternelle. Si quelqu'un* « *me sert, qu'il me suive, et où je serai, là aussi* « *sera mon serviteur* (3). » Se mortifier en son corps et en son âme, c'est donc leur donner la vie ; résister à ses désirs et à ses inclinations, c'est jeter le grain en terre ; s'oublier, s'anéantir, mourir à soi-même, c'est multiplier ses produits.

Vous dites, mondains : « Mangeons, buvons, couronnons-nous de roses ! » N'est-il pas insensé celui qui consomme tout ce qu'il possède en son grenier, au lieu de jeter ce qu'il convient dans le sillon ? Que dites-vous de celui qui, de peur d'endommager son arbre, se contente de son ombre et

(1) Corona justitiæ. (II Thim., IV.)
(2) Joan., XII.
(3) Id.

de ses fruits amers, ou le laisse étouffer par les pousses stériles? Telle est cependant votre conduite : vous absorbez les dons de Dieu par votre amour-propre ; vous les dévorez par votre égoïsme ; vous les étouffez sous l'orgueil et la vanité ; vous les dilapidez par vos dérèglements.

L'histoire nous parle d'un certain Tirinus qui vendait à ses protégés le crédit qu'il avait auprès de l'empereur romain Alexandre-Sévère. Celui-ci ordonna qu'il fût lié à un poteau, et qu'on allumât autour de lui du foin et du bois vert, tandis qu'un héraut crierait : « Le vendeur de fumée est puni par la fumée. » Que vous restera-t-il, mondains, de tous les talents et de tous les biens dont Dieu vous a favorisés, et que vous aurez si honteusement vendus et prostitués par votre mollesse et votre sensualité ? Rien, sinon de la fumée. Qu'offrirez-vous à Dieu en échange de vos destinées éternelles ? Rien encore, sinon le vide du tombeau.

En voudrez-vous convenir? Peut-être. Le plus pauvre mendiant n'a-t-il pas, lui aussi, ses moments d'illusions ? alors qu'un tardif sommeil vient fermer sa paupière, et que les songes dorés voltigent autour de son misérable grabat ?... Il n'est plus en sa triste mansarde, mais dans un superbe palais : des habits luxuriants ont remplacé ses sordides haillons ; l'or coule de ses mains, comme l'eau d'une source ; tout n'est que diamants ou limpide

cristal, tissus de soie ou couleur d'écarlate. Mais, ô cruauté d'un rêve ! le mendiant se réveille, et tout a disparu ! Tels vous serez, mondains, à votre heure dernière !

Le divin Maître a bien voulu nous enseigner lui-même comment tout se multiplie d'une manière admirable entre les bras de la Croix. La privation d'un verre d'eau est bien peu de chose ; sa valeur, néanmoins, se multiplie à étonner le monde, en devenant digne d'une récompense éternelle. « *Qui-* « *conque*, *dit le Seigneur*, *donnera seulement à boire* « *un verre d'eau froide à l'un de ces plus petits*, « *parce qu'il est de mes disciples*, *je vous le dis* « *en vérité*, *il ne sera point privé de sa récom-* « *pense* (1). »

L'humiliation solitaire du publicain ne devait pas lui être bien coûteuse ; dire : « *Ayez pitié de moi*, *Seigneur*, *car je suis un pécheur*, » était un sentiment tout naturel ; néanmoins, cette toute petite croix de s'humilier devant Dieu lui mérita la grâce inestimable de la justification.

« Jésus, dit saint Marc, étant vis-à-vis du tronc, considérait comment le peuple y jetait de l'argent, et que plusieurs riches en mettaient beaucoup. Or, une pauvre veuve y mit deux petites pièces de

(1) Matth., x, 42.

la valeur d'un quart de sou. Alors Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : « *Je vous dis en vérité* « *que cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux* « *qui ont mis dans le tronc.* » — Comment donc ? — Son offrande portait la marque de la croix : « *Car* « *tous les autres ont donné de leur superflu, mais* « *celle-ci a donné de son indigence* (1). »

C'est beaucoup, il est vrai, que de laisser son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, pour ne suivre que la voie où Dieu nous appelle ; mais aussi quels fruits merveilleux produira cette croix ! « *Ils recevront le centuple en ce monde, et la vie* « *éternelle en l'autre* (2). »

Je ne vous rappellerai point ici les biens et les consolations sans nombre que les croix apportent, en cette terre même, à ceux qui les aiment et les supportent avec résignation (3) ; mais en seriez-vous privées, âmes chrétiennes et crucifiées, que je ne vous en dirais pas moins avec Jésus : « *Ré-* « *jouissez-vous, bondissez de joie, faites éclater* « *vos transports, car une immense récompense* « *vous attend dans les cieux* (4). » Qui jamais eût pu croire que Dieu couronnât ainsi nos petits sacrifices !

(1) Marc., XII, 41.
(2) Matth., XIX, 29.
(3) 2e partie, chap. VII.
(4) Matth., V.

Il est donc sage celui qui, mortifiant le corps, cherche à en jeter dans le sillon les inclinations et les désirs déréglés, afin d'en faire sortir l'homme nouveau. Il est prudent celui qui retranche à un tempérament trop sensuel et luxuriant les aises et les commodités de la vie ; qui le prive des jouissances permises, mais stériles ; brise un attachement licite, mais infructueux ; et écarte, en un mot, tout ce qui peut enlever à ses actions leur vertu et leur mérite, comme on élague les pousses stériles qui dérobent la sève aux branches frugifères. Qu'il est bien inspiré surtout celui qui, ne voyant en soi qu'un naturel mauvais et rebelle, incapable de produire quelque chose de bon, en abandonne les fruits amers et sauvages, et substitue, par l'obéissance, la volonté divine à la sienne propre, comme l'horticulteur retranche toute végétation de l'olivier sauvage, pour y greffer dessus celle de l'olivier franc. « *Bienheureux l'homme*, nous dit l'Esprit saint, « *que le Seigneur afflige : plein de jours et de ri-* « *chesses, il entrera dans le sépulcre comme un* « *monceau de blé qui est serré en son temps, et dans* « *sa parfaite maturité* (1). »

C'est ce que révéla aussi à sainte Thérèse saint Pierre d'Alcantara, cet homme qui, pendant qua-

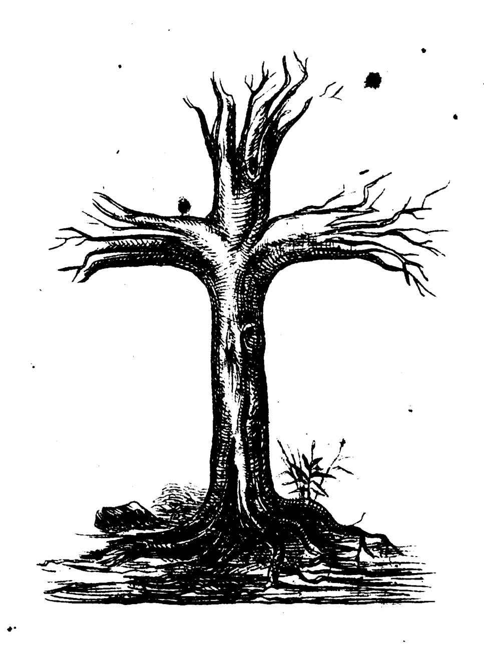
(1) Job, v.



rante ans, ne dormit qu'une heure et demie par jour, et, encore, quand il prenait son repos, ne le faisait-il qu'assis et la tête appuyée sur un morceau de bois. Sa cellule n'avait que quatre pieds et demi de long, et son corps était tellement exténué par les veilles et les austérités, qu'il semblait n'être formé que de racines d'arbres. Apparaissant à la sainte, après sa mort : « O bienheureuse pénitence, lui dit-il, qui m'avez mérité tant de gloire ! »

Les croix bonifiant ainsi nos actes et multipliant leurs fruits, plus elles seront nombreuses, plus nos mérites seront grands et précieux devant Dieu. Plus la rose, Philothée, multiplie ses pétales, plus elle est belle et répand de suaves parfums ; plus le soleil multiplie ses rayons, plus il est éclatant et féconde la terre.

C'est ainsi que Jésus, notre superbe rose, enivre de ses parfums les élus du ciel et les prédestinés de la terre, et que ce divin soleil est la lumière du monde et la clarté des cieux : « *Car il s'humilia, et fut obéissant jusqu'à la mort de la Croix.* »



La raison de ce symbole est la même que celle qui a été donnée pour l'arbre de vie.

Il rappelle l'arbre maudit de l'Evangile.

CHAPITRE IV.

L'ARBRE STÉRILE.

Cieux, soyez dans l'étonnement! Soleil, couvre-toi de ténèbres. Fleuves et mers, pleurez! Terre, pousse des cris de douleur, et vous, peuples, couvrez-vous la tête de cendre!! « *Jésus-Christ* « *nous a rachetés de la malédiction en se faisant* « *malédiction pour nous* (1); » mais il y a des hommes qui ne veulent point de rédemption, et font revivre par leur malice ce que la bonté de Dieu avait effacé! Ils veulent encore être maudits!! La Croix, cachant ses bras pleins d'espérance et d'amour, ne sera pour eux qu'un signe de désespoir et de mort; la source des eaux vives se changera en eaux amères et empoisonnées; le grain mortifié restera en terre, faute de vie et de chaleur,

(1) Galat, III, 13.

ou étouffé par les ronces et les épines; la vigne taillée ne pleurera que pour produire du verjus : « *Ses raisins seront des raisins de fiel, et leurs* « *grappes ne seront qu'amertume; leur vin sera* « *un fiel de dragon et un venin d'aspic, contre* « *lequel il n'y aura point de remède* (1). »

Qu'ai-je besoin de vous montrer par des signes la physionomie de cette sinistre croix? C'est celle du mauvais larron. Elle n'est pas plus difficile à reconnaître qu'un arbre mort au milieu d'un superbe verger. Voici néanmoins quelques traits de son horrible face.

A côté du juste, souffrant pour le coupable, du pécheur repentant, qui expie ses souillures, se trouve le pécheur rebelle et endurci. Il ne veut ni aimer, ni satisfaire par la croix; il sera châtié par la croix même qu'il cherche à éviter, et en ressentira les douleurs les plus amères. « *L'homme* « *sera puni par où il a péché,* » nous dit la Sainte-Ecriture.

L'avare, en effet, trouve sa croix dans son avarice même; car les inquiétudes qui l'assiégent le jour et la nuit, les travaux pénibles, continuels, accablants auxquels il se condamne, les regrets amers qu'il éprouve, les jouissances qu'il se refuse, les privations de toutes sortes qu'il s'impose,

(1) Deut., XXXII.

sont comme les clous qui le retiennent et le fixent douloureusement à la croix qu'il s'est choisie. La croix de l'ambitieux quelle est-elle, sinon son ambition même ? Malheureux dans la poursuite des honneurs, il est plus malheureux encore dans la poursuite de ses rêves ; serait-il assis sur un trône, que ce trône se changerait en croix ; porterait-il sur la terre une couronne, que cette couronne serait hérissée d'épines. La croix de l'homme de plaisirs, qui le croirait ? se trouve dans les plaisirs qu'il recherche avec tant de fureur : la lance, le trait qui perce le cœur coupable, est la passion même qui le tyrannise. La croix de l'homme sensuel et voluptueux se trouve en son intempérance même, et en ses honteux dérèglements. Parcourez ainsi toutes les passions : la jalousie, qui ôte le sommeil ; la haine, qui arme un bras vengeur ; la colère, qui se crée des ennemis ; la paresse, qui s'entoure de maux, et l'on verra qu'indépendamment des châtiments rigoureux dont Dieu a réservé la distribution à son éternelle justice, les passions sont, sur cette terre même, les ministres armés de sa vengeance anticipée (1).

Voyez la croix du persécuteur des chrétiens ! Dioclétien, furieux contre le gouverneur d'Antinoé,

(1) Imit. de J.-C. méditée, liv. II, consid. XII.

qui était devenu fervent chrétien, de persécuteur qu'il était, le fit traîner à Nicomédie, où, saisi d'une rage implacable à la vue de ce martyr, qui fut son ami et son confident, il le fit jeter, au déclin du jour, avec ses fers, dans une fosse profonde, qu'on remplit sous ses yeux de pierres et de terre. Quand le dernier cri de la victime a été étouffé sous le gazon de la vallée, l'empereur frappe du pied sur la terre, et s'écrie du ton insolent du défi : « Maintenant, Adrien, si ton Christ t'aime, qu'il te le prouve ! » Puis il quitte ce champ de supplice, dominé par un sentiment si étrange, qu'il ne sait démêler si c'est un reste de colère ou un commencement de remords ; et ses coursiers l'emportent rapidement loin du lieu maudit. La nuit tombe ; Dioclétien agité, inquiet, veut se mettre au lit, car sa tête est brûlante. Il entre dans sa chambre, tendue de pourpre, et s'effraie, comme si les murs en dégouttaient du sang ; il fait quelques pas... : un cadavre se soulève avec lenteur sur sa couche d'or ; sa place est prise dans son propre lit, prise par un spectre ! Près de la lampe précieuse, qui verse dans l'appartement une pâle clarté, descendent du plafond les chaînes du martyr ! Dioclétien jette un cri à réveiller les morts ;... ses gardes accourent ; mais tout à coup ils pâlissent, reculent et, désignant l'objet terrible qui a couvert d'une sueur froide le front

couronné de César, ils se disent avec effroi l'un à l'autre : « C'est le chrétien ! (1) »

Voyez la croix de l'impie ! Voltaire venait d'être reçu en triomphe à Paris, par cette jeunesse qu'il avait corrompue et si avant lancée dans le crime par ses funestes écrits. Il s'était écrié dans l'enivrement de cette fête : « Ce triomphe vaut bien celui du Galiléen ! » Mais l'heure de la justice allait sonner. (Il avait 84 ans !) Déjà il s'était écrié : « Dans vingt ans, Dieu aura beau jeu ! » Cette prédiction blasphématoire porte la date du 25 février 1758 : or, c'est le 25 février 1778 qu'il fut frappé des vomissements de sang qui le conduisirent au tombeau ; vingt ans d'interruption, jour par jour ! La violence du mal lui fit aussitôt démentir sa profession d'incrédulité. Il avait même fait appeler un prêtre ; mais ses amis lui interdirent la porte de la maison. Cependant le vieux coupable approchait de son éternité ; peut-être s'était-il flatté d'achever en ces jours le grand ouvrage de sa réconciliation avec Dieu ; mais la mort devance les derniers secours. Le philosophe se trouve alors saisi d'horribles frayeurs ; d'une voix épouvantable, il s'écrie : « Je suis abandonné de Dieu et des hommes ! » Il invoque le Seigneur qu'il avait blasphémé ; mais un demi-siècle de sarcasmes

(1) *Les Fleurs du ciel.*

qu'il avait vomis contre la religion semble avoir lassé la patience de l'Eternel. Le prêtre n'arrive pas ; le malade entre dans les convulsions et les fureurs du désespoir : les yeux égarés, blême et tremblant d'effroi, il s'agite et se tourne en tous sens, il se déchire, il dévore... ses excréments. Cet enfer, dont il s'est tant raillé, il le voit s'ouvrir devant lui ; il frémit d'horreur, et son dernier soupir est celui d'un réprouvé ! !

Voyez la croix du révolutionnaire ! Collot-d'Herbois, l'auteur des massacres de Lyon, qui fit périr tant de victimes par le bourreau, la fusillade ou le canon, fut enfin exilé à Cayenne. Déporté là, nous dit un témoin oculaire, il s'écriait parfois : « Je suis puni, l'abandon où je suis est un enfer ! » Dans ces entrefaites une fièvre inflammatoire le saisit et le dévore ; il appelle Dieu et la sainte Vierge à son secours. Un soldat, à qui il avait prêché l'athéisme, lui demanda pourquoi donc il s'en moquait un mois auparavant. « Ah ! mon ami, lui répondit-il, ma bouche en imposait à mon cœur. » Puis il reprenait : « Mon Dieu, mon Dieu, puis-je encore espérer le pardon ? Envoyez-moi un consolateur. Envoyez-moi quelqu'un qui éteigne le brasier qui me consume. Mon Dieu, donnez-moi la paix ! » Le spectacle de ses derniers moments était si affreux, qu'on fut obligé de le mettre à l'écart. Tandis qu'on cherchait un prêtre , il

expira, les yeux entr'ouverts, les membres retournés, en vomissant des flots de sang et d'écume. Les nègres, pressés pour se rendre à une danse, ne l'inhumèrent qu'à moitié ; son cadavre devint la pâture des corbeaux et des animaux immondes !...

Vous parlerai-je des révolutionnaires du jour, ces ennemis de la religion, de la société et de la famille, alors que, ivres de sang et gorgés de pillage, la rage au cœur, l'ordure sur les lèvres, ils mouraient pour défendre les pavés qu'ils avaient entassés dans les rues de la capitale de la France ! Fut-il rien de plus affreux ! !... Vous en savez assez sur cet horrible spectacle. Ouvriers, pour la plupart, vivant à la sueur de leur front, ils se sont récriés contre la longueur du jour et le poids du travail ; ils n'ont pas voulu voir le divin dans les croix qu'ils portaient, ils y ont rencontré le diabolique.

C'est ainsi, âme chrétienne, que dans les croix il y a les coups qui polissent et ceux qui châtient, la verge de l'amour et celle de la justice, le fer qui émonde et le fer qui détruit, les tribulations du juste et celles du pécheur. Ainsi que le vent agitant les arbres rend les uns plus vigoureux, en fortifiant leurs racines, et brûle les feuilles des autres au milieu des frimas ; ainsi que le soleil féconde une plante en bonne terre, et putréfie celle

qui est couchée dans la boue, la Croix produit des effets différents dans les âmes où elle se trouve. Féconde en fruits de sainteté par l'amour de l'âme fidèle, en fruits de justice par la patience et la résignation du coupable, elle n'est pour les autres qu'un arbre maudit et stérile.

QUATRIÈME PARTIE.

LE TRIOMPHE.

Dieu, mettant les Israélites en possession de la terre promise, ne voulut pas détruire entièrement leurs ennemis, afin que, sans cesse entourés de dangers, ils apprissent à ne pas s'abandonner à un lâche et dangereux sommeil, et à ne pas oublier celui qui les avait tirés de l'Egypte, ayant continuellement besoin de son secours. Il voulut aussi leur montrer par là que cette terre n'était point le lieu de leur repos, mais un lieu de combats; et que, si fertile, si délicieuse qu'elle

fût, il leur en réservait une autre plus riante et plus merveilleuse dans le sein d'Abraham.

Tel fut aussi le dessein de notre divin Sauveur en détruisant par sa Croix l'empire de Satan, pour établir le règne de son Eglise. Il ne lia pas tellement cet ennemi de nos âmes, qu'il ne lui fût donné de tourner encore autour de nous pour profiter d'un coupable assoupissement, et dévorer sa victime ; et cette Eglise si glorieuse, si pure, si sainte et immaculée, ne devait être encore en cette terre que sur un champ de bataille, et ne recevoir la consommation de son triomphe que dans l'éternité. « Mon royaume, dit le Christ, n'est pas de ce monde. » Il laisse les empires se former et disparaître dans le temps, les trônes s'élever et s'écrouler ensuite, les sceptres régir les peuples et se briser après. Amis ou ennemis, il voit du haut des cieux tout passer à ses pieds, comme le voyageur sur un mont élevé voit dans la plaine la poussière que le vent emporte. Il se réserve l'éternité !



Le sceptre est un bâton que les princes tiennent à la main, comme marque de leur autorité et de leur puissance. Il est ordinairement terminé dans le haut par un emblême, lequel varie suivant les empires et les individus. Les païens donnèrent un tridant à Neptune, un caducée à Minerve, une faulx à la Mort; l'aigle figurait sur le sceptre des premiers rois de Rome, et sur celui des rois de Perse; d'autres y placent une main, etc.

CHAPITRE I.

LE SCEPTRE.

« Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les « peuples ont-ils formé des complots absurdes ? « Les rois de la terre se sont soulevés, et les prin- « ces se sont réunis contre le Seigneur et son « Christ. Ils ont dit : Rompons leurs liens, et re- « jetons loin de nous le joug qu'ils veulent nous « imposer. Mais celui qui habite dans les cieux « se moquera d'eux, et en fera un objet de déri- « sion ; il les régira avec un sceptre de fer, et les « brisera comme le vase d'un potier (1). »

C'en est fait, les temps ne sont plus, l'éternité ouvre ses portes !... Le Fils de l'homme, abaissant les cieux, descend, porté sur les nuages, avec une grande puissance et une grande majesté, pour juger les vivants et les morts. Le voici qui s'assied sur son trône éternel ; sa Croix apparaît alors aux

(1) Ps. II.

regards des mortels effrayés (1), elle est avec lui comme le sceptre entre les mains du roi.

Apparaissez, hommes de tous les temps et de tous les siècles, grands et petits, pauvres et riches, peuples et souverains, reconnaissez votre roi ! Apparaissez, Juifs déicides : mettrez-vous alors en ses mains un roseau ? Apparaissez, impies et sacrilèges : foulerez-vous encore aux pieds le sceptre du Seigneur ? Et vous, pécheurs et mauvais larrons, venez à votre tour : insulterez-vous maintenant sa puissance, et blasphèmerez-vous encore contre lui ?

Vous y serez aussi, âmes tièdes et lâches, qui criez miséricorde du plus loin que vous voyez la Croix : oserez-vous alors murmurer contre elle ? Entendra-t-on vos gémissements et vos plaintes, cœurs sensuels et pusillanimes ; et vous, voluptueux mondains, demanderez-vous encore vos plaisirs et vos fêtes ? Vous avez secoué le joug du Christ quand il était doux ; vous avez méprisé son sceptre quand il n'était que de bois, comme celui du pasteur : le voici transformé pour vous en une verge de fer (2). Ah ! je vous vois séchant de frayeur à la vue de la majesté du souverain Juge ; fuyant épouvantés dans les cavernes et les rochers des

(1) Tunc apparebit signum Filii hominis. (Matth., xxiv.)
(2) Reges eos in virga ferrea. (Ps. ii.)

montagnes à la vue de sa puissance. Je vous entends crier dans votre désespoir : « Montagnes, tombez sur « nous ; rochers, écrasez-nous ; cachez-nous de « devant la face de Celui qui est assis sur le trône, « et de la colère de l'Agneau (1).

Oui, fuyez, pécheurs, mais fuyez pendant qu'il en est temps ! Tremblez en voyant la majesté du Roi dont vous secouez l'empire ; tremblez devant son sceptre terrible qui réduira les rebelles, et les brisera comme le potier brise le vase d'argile ; tremblez, en pensant à la terrible sentence qui sera portée contre vous ; ouvrez les yeux avant que la nuit ne tombe : votre roi vous tend encore son sceptre en signe de miséricorde et de pardon, tombez à genoux pour l'embrasser.

Venez aussi, martyrs, reconnaître votre roi : regretterez-vous vos longs tourments, et vos horribles souffrances ? Venez, pontifes et confesseurs, solitaires du désert, religieux des cloîtres, venez vous ranger sous son sceptre adorable : vous repentirez-vous de vos austérités ? Venez Magdeleines pénitentes, Augustins convertis, venez embrasser le signe du salut : regretterez-vous les larmes versées, les sacrifices accomplis ? Voici que Jésus vous montre, à tous, les portes de son royaume ; il vous y appelle : « *Venez les bénis de mon Père, possé-*

(1) Apoc, VI.

« *der le royaume qui vous a été préparé dès le com-*
« *mencement du monde* (1). *Il n'y aura plus là de*
« *malédiction ; mais le trône de Dieu et de l'Agneau*
« *y sera, et ses serviteurs le serviront ; ils verront*
« *sa face, et ils règneront dans les siècles des siè-*
« *cles* (2). »

Néanmoins, il est juste que les méchants qui vous ont fait subir le joug cruel de leur empire, et porter le poids de leur sceptre tyrannique, subissent à leur tour votre domination. « *Si nous* « *avons supporté leurs persécutions avec Jésus-* « *Christ, nous règnerons un jour sur eux avec* « *lui* (3). » Assis chacun sur un trône, un sceptre à la main, nous jugerons les tribus d'Israël. Que dis-je ? Nous jugerons les démons eux-mêmes, ces esprits ténébreux dont la guerre cruelle, et les assauts multipliés crucifient ici-bas votre existence. Telles sont les promesses divines (4).

Le Psalmiste, s'adressant aux juges d'Israël, leur disait sous l'impulsion de l'Esprit saint : « Vous êtes des dieux (5). » La judicature, en effet, investit l'homme d'un attribut divin, quoique ses

(1) Matth., xxv, 34.
(2) Apoc., xxii.
(3) Si sustinebimus et conregnabimus. (II Thim., ii, 12.— I Corinth., vi, 3. — Sap , x.)
(4) I. Corinth., vi.
(5) Ps. lxxxii, 6.

décisions soient souvent iniques et ses jugements corrompus. Combien, à plus forte raison, ce titre vous conviendra-t-il à vous-mêmes, alors que vous serez les assesseurs du souverain Juge, qui sonde les reins et les cœurs, et ne fait acception de personne. Vous serez des dieux !

Vous voyez-vous dans la célèbre vallée de Josaphat, siégeant triomphalement à côté du Seigneur ! Les damnés ahuris et séchant de frayeur sont debout devant vous. Ceux dont vous avez supporté les injustices et les sarcasmes lèvent leurs bras suppliants, ils demandent miséricorde, et vous prient d'intercéder pour eux auprès de Dieu ; mais, juges vous-mêmes, vous reconnaitrez que leur malice est consommée, et qu'il n'y a plus de pardon.

Voudriez-vous, au mépris de si sublimes destinées, porter envie au rôle et à la domination des méchants, et jouir pour un temps avec eux ! « *Si « un jour vous devez juger le monde, n'est-il pas « indigne de vous occuper de bagatelles* (1) ? » Voudriez-vous, las de souffrir et de vous priver, trainer honteusement dans la fange les habits royaux dont vous serez un jour revêtus ! « *Les souf- « frances de ce monde sont-elles comparables à la « gloire qui sera un jour révélée en nous* (2) ? »

(1) I Corinth., VI, 2.
(2) Rom., VIII, 37.

Portez donc, dans la patience et la résignation, les croix qui vous serviront un jour de sceptre glorieux, à l'exemple du Christ qui porta lui-même pendant sa vie mortelle « *le signe de sa principauté sur les épaules* (1). » Déjà, sur la terre, elles vous donneront une souveraineté merveilleuse sur tout ce qui vous entoure, et vous placeront au-dessus de toutes les puissances du siècle. Ainsi que le rocher levant sa tête altière au milieu des eaux agitées de la mer, brise sans faiblir leurs vagues mugissantes, et méprise leur fureur, tels vous serez au milieu de la lutte. Quelle royauté plus magnifique, quel sceptre plus glorieux que de se commander ainsi à soi-même, dominer les concupiscences de la vie, et voir à ses pieds les démons terrassés ?

Mais, quelle majesté souveraine rivalisera avec vous, quand, prenant le sceptre que le Seigneur « *vous a envoyé de Sion pour dominer au milieu de vos ennemis* (2), » vous prendrez en vos mains la Croix même du Christ ? Gloire à vous ! Vous avez le prestige et les attributs d'un prince de la cour céleste, qui n'attend que son heure pour monter sur le trône qui doit lui échoir en héritage. « *Que* « *vos ennemis fuient de devant votre face*, *et que*

(1) Factus est principatus super humerum ejus. (Is., IX, 6.)

(2) Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion, dominare in medio inimicorum tuorum. (Ps, CIX.)

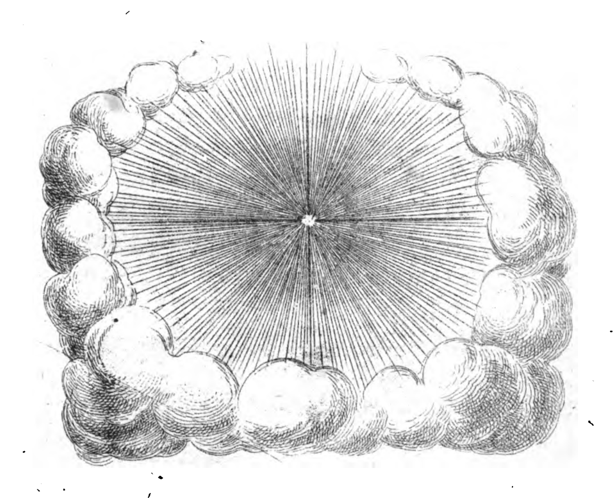
« *ceux qui vous haïssent s'abaissent devant vous.* »
Vous possédez la puissance du Christ !

Aimez, pleins d'une noble ambition et d'un légitime orgueil, à prendre souvent ce sceptre divin, pour méditer avec lui tout ce que vous êtes, et jouir, dans l'intimité de votre âme, du sentiment de vos futures grandeurs. Ainsi fait la mondaine dans le secret de sa demeure, en prenant les vanités dont elle pare son corps : elle s'admire et se croit quelque chose. Mais, tandis que ce commerce avec la matière n'engendre que l'aveuglement d'esprit, et l'abaissement du cœur, il sortira de votre Christ une vertu mystérieuse, un éclat tout divin qui relèvera, et ennoblira votre être tout entier.

Un jour, assise sur son lit de mort, une épouse du Christ, une future princesse de la Jérusalem céleste demandait à revêtir les habits blancs qu'elle prenait aux grandes solennités. Elle voulait mourir au milieu de toute la pompe de ses grandeurs d'ici-bas, et goûter du bonheur dont elle allait bientôt jouir dans les cieux. Tout était prêt, le voile et même la couronne ; mais il lui manquait encore le principal ornement de sa virginale parure, c'était la Croix. Elle la prend de la main, la fixe du regard, et laisse voir sur son front tout le bonheur et les transports de son âme : elle était reine ! On la voit se regarder un instant et jouir... ; mais déjà

le voile de l'éternité s'était ouvert pour lui faire achever sa fête dans les cieux !

Il est admirable l'instinct que Dieu a donné aux abeilles de pouvoir faire à volonté des larves qui sortent de leurs œufs, des abeilles-reines plutôt que des ouvrières, suivant les aliments dont elles les nourrissent. Oh ! qu'il est autrement merveilleux, Philothée, ce don que Dieu vous a laissé entre les mains de pouvoir, de ver de terre et de néant, vous transformer... en cohéritière du royaume du ciel par le secours de la Croix ! L'éternité sera-t-elle assez longue pour lui chanter un cantique d'actions de grâces ?



La Croix est le hiéroglyphe d'un rayon de lumière (voir le modèle, 1re partie, chapitre 1er.)

*On se sert de cette expression l'*Alpha *et l'*Oméga *pour désigner le commencement et la fin de toutes choses.*

CHAPITRE II.

L'ALPHA ET L'OMÉGA.

Voici *la lumière de la lumière :* le Verbe ! Il était au commencement, et avec lui était notre symbole, ne faisant qu'un avec lui (1). Né du Père avant tous les siècles, le Verbe est, en effet, *la splendeur de sa gloire*, *l'éclat de sa face*, procédant de lui comme le rayon du soleil.

Un jour, il descendit des cieux, ne gardant qu'un rayon de sa gloire divine qu'il couvrit du voile de l'humanité. Il ne put, néanmoins, tellement le cacher qu'il n'en parût en son corps un sublime reflet. « *Vous êtes le plus beau des enfants* « *des hommes*, lui disait le prophète, *la grâce est* « *répandue sur vos lèvres* (2). » « Les peuples qui « le suivaient pendant qu'il prêchait dans les « villes et les campagnes, étaient attachés à sa « personne par l'attrait de ses grâces et la dou-

(1) 1re partie, chap, I *Le Modèle*.
(2) Ps. XLIV.

« ceur de ses discours ; sa voix était pleine de « douceur et sa face environnée de beauté (1). « L'éclat qui brillait sur son visage sacré, et la « majesté de sa divinité qui rejaillissait sur son « humanité, étaient capables d'attirer sur cet « Homme-Dieu, dès la première vue, les cœurs « de ceux qui avaient le bonheur de le regar- « der (2). » Saint Jean Damascène raconte que le roi Abgare ayant envoyé à Jésus-Christ un peintre pour avoir son portrait, celui-ci fut si frappé de la splendeur qui éclatait sur son visage qu'il fut obligé de quitter son entreprise (3). Il découvrit un instant ce rayon de gloire intérieure sur le Thabor, où son visage devint éclatant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige (4) ; mais ce ne fut que pour se couvrir de plus épaisses ténèbres sur le Calvaire. Là, il parut sans éclat et sans beauté, n'ayant pour auréole que la forme d'une croix ; il s'abaissa lui-même jusqu'à la moquerie, obéissant jusqu'à la mort, et à la

(1) Adhærebant ei affectu pariter, et aspectu illius delectati, cujus nimirum vos suavis et facies decora. (S. Bernard., serm. I, *in festo Omnium Sanct.*)

(2) Certe fulgor ipse et majestatis divinitatis occultæ, quæ etiam in humana facie relucebat, ex primo ad se videntes trahere poterat aspectu. (S. Hieron. in Matth., IX.)

(3) S. Joan. Damasc. *De fide orthodoxâ*, lib. IV, c. 17.

(4) Matth., XVII.

mort de la croix! Celui qui resplendit dans les Cieux ne montra autour de lui sur la terre, pour témoigner sa gloire, que quatre rayons de bois!! A l'aspect du Christ ainsi humilié, les rochers tremblèrent, non moins épouvantés que les apôtres du Thabor, à la vue du Christ au milieu de sa gloire.

Mais, qui empêchera au soleil de se lever et de montrer, à l'heure, sa face radieuse? Qui lui élèvera des barrières aux confins de l'aurore, ou le retiendra captif dans les flots de l'Océan? Voici le Christ s'élançant comme un géant pour fournir sa carrière! « *Ouvrez vos portes, princes de la Jérusalem céleste;* « *ô portes éternelles exhaussez-vous! Laissez entrer* « *le Roi de gloire* (1)! »

Jésus, en effet, sorti du tombeau, s'élève dans le ciel par sa propre puissance; il s'assied à la droite du Père, revêtu de son ancienne splendeur et de l'éclat de sa première magnificence. « *Nul* « *besoin alors, pour la cité sainte, de la lumière* « *du soleil ou de la lune, car elle est illuminée par* « *la clarté de Dieu, et l'Agneau est sa lumière* (2). » La Croix, ce rayon de lumière venu des Cieux (3), reprendra ainsi la place d'honneur d'où elle était

(1) Ps. XXIV.
(2) Apoc., XXI.
(3) Voir *Le Modèle*, 1re partie, chap. I.

descendue. Elle verra ses traits, obscurcis et avilis pour un temps sur la terre, se changer de nouveau en feux étincelants pour servir de gloire aux grandeurs du Fils de Dieu.

« *Personne ne monte au ciel, âme chrétienne,* « *sinon celui qui en est descendu, le Fils de l'Homme* « *qui est au ciel* (1). » Telles sont les paroles mêmes du Christ.

Y monterons-nous un jour, nous qui n'en sommes jamais descendus ? Jouirons-nous de sa gloire, ne l'ayant jamais possédée ? Beau ciel, ne t'ayant jamais vu, je ne te verrai donc jamais ! — Calmons nos craintes. Saint Augustin va lever cette désespérante difficulté, en nous montrant l'artifice divin. « Dieu, dit-il, a voulu, être le Fils de l'Homme, « afin que les hommes devinssent fils de Dieu ; il « est descendu à cause de nous, nous monterons « à cause de lui (2). » Devenus ainsi semblables à lui, quand nous monterons c'est lui-même qui montera.

Comment s'opère ce changement dont nous parle le saint docteur ? Par la Croix. Arrière, ici, ceux qui sont nés de la chair et du sang, ou de la volonté de l'homme, c'est la foi, d'abord, qui nous

(1) Joan., III, 13.
(2) Tract. XII in Joan., n° 8.

donne cette nouvelle naissance, et nous rend enfants de Dieu; mais ce sont, ensuite, les douleurs de la Croix qui achèvent de perfectionner en nous le modèle divin, en nous donnant les traits les plus saillants de Jésus. « *Car*, nous dit l'Apôtre, *si* « *vous souffrez avec Jésus-Christ*, *vous serez glo-* « *rifiés avec lui* (1). *Il transformera votre corps*, « *tout vil et tout abject qu'il est*, *afin de le rendre* « *conforme à son corps glorieux* (2). *Alors*, *les élus* « *seront étincelants comme le soleil dans le royaume* « *de leur Père* (3). »

O Croix, qui n'aimerait tes sueurs, tes brisements et tes fatigues, puisque c'est par leur secours que l'âme dépouille le terrestre pour prendre le divin ? Qui ne se jetterait dans tes bras, si horribles qu'ils paraissent, quand déjà la foi les transforme, à nos yeux, en rayons si étincelants ?

Quel superbe réveil, quand notre âme passera des ténèbres de cette vie dans la lumière des demeures éternelles ; qu'elle dépouillera ce corps grossier qui lui cache ici-bas l'homme nouveau ! Quel moment féerique, quand, au dernier soupir de notre poitrine, au dernier battement de notre cœur, se déchirera, en un clin d'œil, le voile qui

(1) Si compatimur et conglorificemur.
(2) Ad Philip., III, 21.
(3) Matth., XIII, 43.

nous couvre tant de magnificence? Ni les privations et les sacrifices, ni les humiliations et les souffrances, ni l'abandon et le mépris, ni terres et mers, ni espaces et distances, n'empêcheront alors notre astre de se lever, et de monter vers les cieux.

O suprême moment, heure solennelle, à quoi pourrai-je te comparer? Au lever du soleil au milieu des ténèbres? « Mais l'œil, nous dit l'Apôtre, n'a jamais rien vu d'aussi splendide. » A la douce harmonie que les vents nous apportent du rivage? « Mais l'oreille n'a jamais rien entendu d'aussi suave. » Aux transports de la joie la plus vive? « Mais le cœur de l'homme n'a jamais rien senti de ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. » J'ai beau interroger et le ciel et la terre, et les fleuves et les mers, tout demeure muet. Le Christ, en nous annonçant ce mystère ineffable, en a dérobé jusqu'à l'ombre aux mortels.

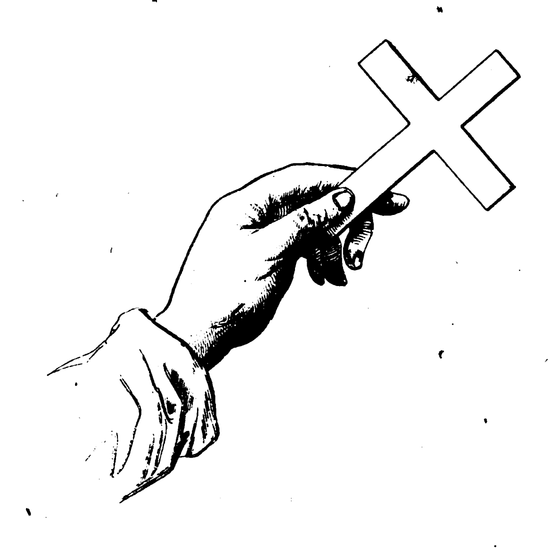
O jour d'ineffable bonheur, quand verrai-je donc ton aurore poindre à l'horizon, et ta lumière arriver jusqu'à moi? Quand entrerai-je en ta divine clarté?... « Tout soupire et gémit, nous dit l'Apôtre, dans l'attente d'une si grande manifestation. » La plante elle-même lève la tête, et appelle de tous ses vœux ce jour de délivrance, où elle sera glorifiée dans l'homme qui est son roi, et où l'homme sera glorifié en Jésus-Christ, qui est son Seigneur.

Levez souvent les yeux au ciel, Philothée, et que vos soupirs accompagnent vos yeux ; car c'est une bien douce consolation pour l'exilé de regarder au moins de loin sa patrie ; et il n'est pas de brume si épaisse, de distance si grande, que son esprit ne franchisse, tressaillant de bonheur.

Aimez à méditer la belle prière que le Christ adressait pour nous à son Père, quelques heures avant sa Passion : « Mon Père, glorifiez votre Fils « de cette gloire que j'ai eue en vous avant que « le monde fût. J'ai fait connaître votre nom aux « hommes que vous m'avez donnés du milieu du « monde ; ils ne sont point du monde, comme je « ne suis point moi-même du monde. Je leur ai « donné la gloire que vous m'avez donnée, afin « qu'ils soïent un comme nous sommes un. Je « suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient « consommés dans l'unité. Mon Père, je désire « que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés « y soient aussi avec moi (1). »

O Croix, voilà ton triomphe ! Qui me donnera la lyre des anges pour chanter ici-bas tes grandeurs ineffables, et une plume de leurs ailes pour redire tes bienfaits immortels ?... Je m'arrête, ne pouvant plus te suivre des yeux du corps, ni de ceux de l'esprit.

(1) Joan., XVII.



X *représente le nombre dix en chiffre romain.*

CONCLUSION.

LE NOMBRE MYSTIQUE.

Je viens de vous montrer, cher lecteur, les principales formes symboliques de la Croix, et quelques uns des nombreux enseignements qui s'y rattachent. La Croix est vraiment un livre complet et magnifique, multipliant ses lettres pour multiplier ses leçons ; elle est un signe merveilleux, qui, sans changer de nature, sait embellir ses contours, varier sa pose, changer sa physionomie, et se transformer comme la feuille et la fleur des champs, pour nous instruire en nous parlant aux yeux ; elle est la baguette de Moïse se métamorphosant au gré

de celui qui la tient, pour manifester les œuvres de Dieu, et opérer les prodiges les plus étonnants. Aussi, quelles que soient les recherches que j'aie pu faire des signes qui, sous la forme de la Croix, nous en rappellent les sublimes leçons, vous trouverez vous-même en cette mine d'or encore de nombreuses paillettes ;

Car ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Nous avons pu voir la Croix, sortant du sein de Dieu pour le salut des hommes, et retournant dans les cieux pour servir à leur gloire, laisser sur la terre de magnifiques traces de son passage, ainsi que le chante l'Eglise : *Fulget Crucis mysterium ;* mais en se montrant ainsi à nous resplendissante de beauté, et ornée des plus glorieux attributs, elle ne le fait qu'à la manière du soleil qui, tout en nous inondant de ses feux, nous comblant de ses dons, nous cache bien des secrets sur sa nature intime, sur la source de ses flots incessants de lumière, et les effets dus à sa salutaire influence. La Croix, toute brillante qu'elle soit, ne laisse pas que d'avoir aussi des côtés obscurs, et bien des merveilles à expliquer, quoi d'étonnant ? L'homme qui ne peut donner le dernier mot d'un brin d'herbe, ou de l'aile d'un moucheron, pourra-t-il-dire, en parlant de la Croix, qui est l'abrégé

des œuvres admirables de Dieu : Je l'ai trouvé ? *Quis novit sensum Domini ?* Que le talent s'y exerce, que le génie s'y évertue, sans avoir peur de jamais épuiser la matière.

Le nombre que la Croix porte écrit sur son front ne nous dit-il pas qu'elle est pleine de mystères ; qu'elle est le signe parfait, renfermant le complément de toutes choses ?

« Le nombre dix, nous dit saint Thomas, est le nombre parfait, car il est la première limite des nombres, et on ne peut aller plus avant sans recommencer par l'unité (1). » « C'est pour cela, nous dit saint Augustin, que la loi formulée en dix préceptes est complète et parfaite, et que le Christ, qui n'était pas venu pour détruire la loi, mais l'accomplir, a envoyé le Saint-Esprit le dixième jour, afin de signifier qu'elle était sanctionnée par la loi de grâce (2). » La Croix nous indique aussi, par son chiffre, qu'elle renferme toute la loi, et la perfection de la loi. La loi se réduit, en effet, à l'amour de Dieu et du prochain, ainsi que nous l'enseigne Notre-Seigneur (3), et la perfection de la loi, dans le renoncement à soi-

(1) 2a 2æ, q. LXXXVII, art. — 1. Tert. *De animâ*, XXXIII. — S. Hieron. in Jerem., l. VI, c. XXXII.

(2) Serm., CLXX, 3.

(3) Matth., XXII, 40.

même et le dépouillement des biens de la terre. Or la Croix nous enseigne toutes ces choses d'une manière claire et précise. Y a-t-il, en effet, dans un cœur un amour de Dieu plus vrai et plus pur que celui qui est passé par l'épreuve de la Croix, et un amour du prochain plus sincère et dévoué que celui de donner sa vie pour lui (1) ? Quel plus grand renoncement à soi-même, quel dépouillement plus parfait des choses de la terre, que ne nous indique la Croix, et ne nous en prêche hautement la pratique ?

Le nombre dix, selon saint Augustin, signifie le complément de la sagesse (2). La Croix, nous dit saint Paul, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, est pour les élus la vertu et la sagesse de Dieu.

Le nombre dix indique la perfection de la béatitude, « parce que, dit l'évêque d'Hippone, il représente l'union du nombre sept, qui est le nombre de la créature, au nombre trois, qui est le nombre de la Trinité (3). » La perfection de la béatitude n'est en effet que l'union de l'homme avec Dieu ; or, qui ne sait que l'union ne s'opère que par l'amour, et que l'amour n'est jamais plus fort

(1) Joan., xv, 13.
(2) Serm. CCLXIV, 5.
(3) Id. LII, 23.

que sur la Croix. La Croix n'est-elle pas aussi *l'alpha et l'oméga*?

Le nombre dix figure l'éternité. Il est, en effet, la base de toutes les manières de compter. Le nombre augmente depuis un jusqu'à lui, puis on retourne à compter de la même manière, en recommençant par l'unité. Ainsi l'on forme les cent, les mille et jusqu'à l'infini (1). La Croix sera la gloire éternelle du Christ, et celle de ses saints ; elle deviendra pour le pécheur le ver qui ne meurt point.

Que d'enseignements nous pourrions tirer du nombre de notre Croix, si nous pouvions connaître les secrets de Dieu dans l'emploi si souvent réitéré qu'il en a fait, et le sens mystique qu'il y attachait ! Tout était figuratif dans l'ancienne loi, et ce n'est pas sans raison que Dieu donna l'ordre de faire le tabernacle avec dix couvertures et dix rideaux (2). Ce ne fut pas sans dessein mystérieux qu'il eût pardonné à Sodome s'il s'y fût trouvé dix justes ; qu'il demandait aux prêtres de lui immoler des victimes par dizaine de chaque espèce (3) ; que dix talents furent donnés au serviteur fidèle. Le sage Salomon n'apercevait-il pas le sens

(1) S. Aug., Serm. CCLXX, 3.
(2) Id., Serm. CCLXIV.
(3) II Paralip.

mystique de ce nombre, quand il fit placer dans l'oracle deux chérubins de dix coudées de haut, et dans le temple, dix candelabres, dix tables, et différents autres objets au nombre de dix (1). Je laisse à d'autres, mieux inspirés, de trouver le sens caché de toutes ces choses, et d'en tirer des conclusions morales, lesquelles, je n'en doute pas, trouveront place aussi dans les enseignements de la Croix,

Je termine par le beau titre que lui donne Pythagore, en l'appelant le nombre de l'harmonie musicale, et le symbole du parfait accord de la raison (2) ; titre qui s'applique parfaitement à notre Croix. C'est elle, en effet, qui harmonise toutes nos passions, calme les troubles de l'esprit, et établit un accord parfait entre les battements du cœur et les aspirations de l'âme. Il est célèbre l'instrument à dix cordes sur lequel le Prophète royal chantait au Seigneur un cantique nouveau ! Qu'ils sont beaux les accents qui s'échappaient alors de ses lèvres ; qu'ils sont sublimes les élans de son âme inspirée ! L'Ecriture nous les a conservés en ses pages immortelles. Voulez-vous aussi, âme chrétienne, chanter sur la lyre la plus harmonieuse les gloires et les miséricordes du Seigneur ? Prenez la

(1) II Paralip.
(2) Cité par Athénag. orat. pro Christ.

Croix, crucifiez-vous vous-même afin de mieux accorder l'instrument ; et, quand, le cœur pur, l'esprit dégagé et le regard en haut, votre âme vibrera sons la touche divine, rien n'en égalera les suaves accents et la sublime harmonie. Dès ici-bas, vous commencerez à faire écho aux chants que font entendre les anges sur leurs harpes d'or, et modulerez, par avance, la divine mélodie à laquelle vous devez être un jour associée dans les cieux.

« O justes, louez donc le Seigneur avec un
« sentiment de joie ; il convient aux âmes droites
« de louer Dieu. Confessez le nom du Seigneur avec
« la guitare ; chantez ses louanges avec le psal-
« térion à dix cordes. Chantez-lui un cantique
« nouveau, célébrez-le avec magnificence par des
« cris de joie (1). »

(1) Ps. XXXII.

PRIÈRES PENDANT LA MESSE

ET

VÊPRES DU DIMANCHE

PRIÈRES PENDANT LA MESSE.

AU COMMENCEMENT DE LA MESSE.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Je me présente devant vous, ô mon Dieu, confessant mes fautes et mes misères, et vous demandant pardon. Qu'elle est lourde la croix que le péché a placée sur mes épaules ! Que ses meurtrissures sont douloureuses ! Oh ! éloignez ces coups de marteau que le remords vient sans cesse frapper sur mon cœur, comme les bourreaux sur leur victime. J'ai péché, Seigneur, mais ayez pitié de moi !

O Jésus, mon Sauveur, qui avez bien voulu prendre sur vous toutes mes souillures pour les expier, délivrez-moi des fatigues dont elles accablent mon âme, en ce moment surtout où vous allez renouveler le sacrifice qui fut le prix de ma rédemption, et payer encore sur cet autel, comme sur un nouveau Calvaire, les dettes des iniquités du monde. Faites, ô mon

Sauveur, que je ne me retire point de ce lieu sans qu'une goutte de votre sang divin ne soit tombée sur mon âme pour la purifier.

AU GLORIA.

Réjouis-toi, ô mon âme, car Jésus est venu apporter la paix aux hommes de bonne volonté. De l'ouverture de son cœur, des plaies de ses mains et de ses pieds sortiront bientôt pour toi comme des fleuves de grâce et de pardon. Chante avec les anges son amour sans limite et ses bienfaits immortels. O Jésus, soyez béni par toute créature ! Qui pourra jamais vous être comparé en tendresse et en munificence? Que toute langue publie vos grandeurs ineffables et votre puissance infinie ! Vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut. O vous qui êtes assis à la droite du Père, entendez ma prière, et ayez pitié de nous.

AUX ORAISONS.

Combien la prière remplit l'âme pure de délices ! Qu'elle est consolante aussi pour le pécheur ! Elle procure aux uns les embrassements du divin Epoux; elle ouvre aux autres des trésors d'espérance.

Soutenu par votre grâce, ô mon Dieu, confiant en votre divine miséricorde, j'élève mes mains vers vous, je crie vers vous de ce lieu de misères, vous offrant par avance le sacrifice qui va s'accomplir sur cet autel, pour appeler sur ma tête vos bénédictions. Soutenez ma faiblesse, guérissez mes infirmités, dé-

tournez mes pas du chemin du péché, et fortifiez ma volonté dans la voie de la vertu.

A L'ÉVANGILE.

Je baise avec amour le joug que vous m'imposez par vos commandements et les lois de votre saint Evangile. Qu'il est doux, Seigneur, de vous obéir et d'accomplir en tout votre divine volonté! Que j'étais insensé quand, laissant là votre empire, vous chassant de mon cœur, je me mis au service du monde, courbant la tête sous son joug tyrannique, et acceptant, en échange du ciel que vous me promettiez, la jouissance de quelque vanité, ou la satisfaction d'un plaisir coupable. Je m'attache à vous dès aujourd'hui, ô mon Dieu, pour vous servir sans retour, et courir, avec le secours de votre grâce, dans la voie de vos commandements.

A L'OFFERTOIRE.

Voici approcher, ô mon âme, le moment solennel où Jésus, descendant des cieux, va s'immoler sur l'autel, et son sang divin couler de nouveau pour le salut des hommes. La terre, souillée de crimes, ne pourrait subsister en face du Très-Haut, si le sang de Jésus ne criait grâce pour elle.

Considère comment ce divin Sauveur se prépare à cet auguste sacrifice. Vois cette hostie et ce vin offerts par le prêtre : ils seront le voile mystérieux dont il se servira pour cacher sa gloire, et dérober à nos yeux son corps immolé et son sang répandu.

Pourrais-tu les voir sans mourir? Oh! comme il t'apprend, par son exemple, à fuir le regard des hommes, à t'humilier et à t'anéantir. Si tu veux, comme Jésus, devenir une victime d'amour se consumant en odeur de suavité sur l'autel du Seigneur, entre dans ses dispositions. Renonce à toi-même, et à toutes les gloires de la terre; laisse là la chair et toutes ses convoitises, et méprise toutes ces recherches qui attirent le regard, excitent l'amour-propre, pour ne te couvrir que du vêtement de Jésus : l'abnégation! Tu ne saurais autrement participer à son sacrifice.

Que tardes-tu, ô mon âme, à te dépouiller? Veux-tu laisser Jésus se placer seul sur l'autel? N'es-tu pas la coupable? Si tu ne peux de toi-même satisfaire à la dette de tes crimes, ne dois-tu pas au moins donner tout ce que tu as, et te préparer à mourir auprès de Celui qui va bientôt mourir pour toi?

Otez vous-même de moi, ô mon Dieu, cet orgueil qui m'enivre, cette vanité qui me captive, cette sensualité qui m'enchaîne, cet égoïsme qui me tyrannise; montrez-moi mon néant, afin que je puisse, avec Jésus, m'immoler devant vous.

Changez-moi, ô mon Sauveur, tout entier en votre amour, comme vous allez changer tout ce pain et ce vin en la substance de votre corps et de votre sang adorables; qu'il ne demeure plus rien de l'homme impur et mortel; que l'attache à cette terre fasse place au désir du ciel; les affections d'ici-bas, aux ardeurs angéliques, et les plaisirs de ce monde, aux joies de la vertu.

A LA PRÉFACE.

O mon âme, sois saisie de crainte et de respect. Laisse là ton corps, pour te séparer de la terre et vivre dans un monde nouveau. Déjà les anges descendus des cieux entourent l'autel du sacrifice, dans l'attente de la divine Victime. Ils font entendre leur sublime cantique sur leurs harpes d'or; et la terre, formant écho, répète : Saint, Saint, Saint, est le Seigneur, le Dieu des armées. Hosanna! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur!

O mon cœur, unis tes sentiments à ceux des anges qui se trouvent en ce lieu; mêle tes chants à leurs chants, et offre à Jésus les plus purs battements de ton amour.

AU CANON.

Tout est prêt pour l'auguste sacrifice... La parole du prêtre va tout consommer! Silence, ô mon âme, entre dans un profond recueillement. Que rien d'étranger ne vienne, en ce moment solennel, distraire tes sens et occuper ta pensée. Tout entière tournée vers les cieux, muette d'admiration et d'amour, contemple le Fils de Dieu quittant le trône où il est assis à la droite du Père. Il laisse là les splendeurs éternelles, et, se dérobant au regard, à travers les espaces, il vient se mettre entre les mains de sa créature, et recevoir le coup qui doit l'immoler.

O abaissement d'un Dieu, qui te verra sans s'anéantir? O bonté, qui te contemplera sans sentir ses yeux se remplir de larmes? O amour, qui te connai-

tra sans brûler de tes feux? O Jésus, qui saura votre nom sans chercher à emprunter aux anges et leurs sublimes transports, et leurs élans ineffables, pour répéter : Jésus!!

C'en est fait, l'Agneau immaculé est sur l'autel!... Son sang divin coule!...

Tout se tait, la voix même des anges, tout se prosterne pour adorer!...

APRÈS LA CONSÉCRATION.

O adorable Victime, en quel état vous a réduit votre amour pour nous!...

Vois, mon âme, ce corps blessé, ce sang épanché, ces bras étendus en croix, demandant grâce et pardon pour tes crimes! Entends les gémissements qui s'échappent de ce cœur transpercé! Médite les paroles qui tombent des lèvres de Jésus; elles ne sont que la sublime prière qu'il adresse à son Père pour apaiser sa justice : *Père, pardonnez leur, car ils ne savent ce qu'ils font!*

Oui, ô mon Dieu, je ne savais ce que je faisais quand je commettais le péché. Oh! quelle ingratitude était alors la mienne! Fut-il jamais plus profonde malice jointe avec plus d'aveuglement! Je ne mérite que votre colère et les châtiments de votre justice; mais entendez, ô mon Dieu, la prière de votre divin Fils; abaissez un regard favorable sur l'Agneau immolé pour moi sur cet autel, et que son sacrifice monte auprès de vous en odeur de suavité. O Père saint, pardonnez-moi mes péchés, lavez-moi de mes

souillures, et remplissez-moi de vos grâces et de vos célestes bénédictions, à cause de Jésus !

O autel, couvert du sang de mon Jésus, que tu es beau et resplendissant à mes yeux ! Plus je te considère, plus j'envie ton bonheur. Oh ! qui me donnera d'être, comme toi, l'autel de Jésus ! Que je voudrais le serrer en mes bras, et lui donner mon cœur pour l'escabeau de ses pieds ! Alors je sentirais son sang retomber sur mon âme ; elle resplendirait de sa couleur empourprée, et palpiterait d'amour sous son action divine. Si mes désirs ne peuvent être satisfaits, laisse-moi au moins me placer en esprit près de toi pour me réconforter ; laisse-moi te baiser, car il sort de toi une vertu merveilleuse dont t'a imprégné le seul attouchement de Jésus.

AU PATER.

Près de cet autel où est étendue la sainte Victime, élève en esprit tes bras vers le ciel ; fixes-y tes regards, pour prendre en ta prière la posture même du Christ, et t'unir plus intimément à lui ; puis, laisse échapper toutes brûlantes de ton cœur ces paroles qui tombèrent un jour de ses lèvres divines : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre, comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. » Ainsi soit-il.

A LA COMMUNION.

O prodige nouveau, bonté ineffable ! Jésus te veut pour son autel ! Il laisse celui de pierre, où il est descendu, pour te demander à reposer en ton cœur. C'est de là qu'il veut prier pour arrêter les foudres qui pèsent sur ta tête. Devenu son autel, ton sang se mêlera avec son sang, sa vie sera la tienne, ton amour deviendra son amour. Dieu ne pourra te voir, pour te frapper, sans voir aussi son Fils, et, à cause de lui, il te prendra en pitié et te bénira.

Oh ! venez, Jésus, mon cœur vous est ouvert. Venez raviver mon âme, venez fortifier ma faiblesse et guérir mes infirmités. Venez, rendez-moi l'espérance, donnez-moi l'immortalité ! Il vient !...

O doux moment, ineffables délices ! je suis l'autel de Jésus, tout couvert de son sang, tout brillant de sa gloire ; sa vertu me pénètre, son amour me transporte, sa vie me déifie !!

A LA FIN DE LA MESSE.

Je vous remercie, ô mon Dieu, de la grâce que vous m'avez faite en cet auguste sacrifice. Oh ! ne me quittez plus ; mais, je vous en conjure, faites que mon cœur soit un trône où éclate votre gloire, et non un lieu où mes péchés vous redonnent la mort,

VÈPRES DU DIMANCHE.

Deus, in adjutorium meum intende;

℟. Domine, ad adjuvandum me festina.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto : sicut erat in principio, et nunc et semper, et in secula seculorum. Amen. Alleluia.

*Depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, au lieu d'*Alleluia, *on dit :*

Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ.

Psaume 109.

Dixit Dominus Domino meo : * Sede a dextris meis,

Donec ponam inimicos tuos * scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ, emittet Dominus ex Sion : * dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendo-

ribus Sanctorum : * ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : * tu es Sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech.

Dominus a dextris tuis : * confregit in die iræ suæ reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas, * conquassabit capita in terra multorum.

De torrente in via bibet, * propterea exaltabit caput.

Gloria Patri, etc.

Ant. Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis.

Psaume 110.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo : * in consilio justorum et congregatione.

Magna opera Domini, * exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus : * et justitia ejus manet in seculum seculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus : * escam dedit timentibus se.

Memor erit in seculum testamenti sui : * virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium : * opera manuum ejus veritas et judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in seculum seculi, * facta in veritate et æquitate.

Redemptionem misit populo suo : * mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum et terribile nomen ejus : * initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum : * laudatio ejus manet in seculum seculi.

Gloria Patri, etc.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in seculum seculi.

PSAUME 111.

Beatus vir qui timet Dominum : * in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terra erit semen ejus : * generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus : * et justitia ejus manet in seculum seculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis : * misericors et miserator et justus.

Jucundus homo qui miseretur et commodat, disponet sermones suos in judicio : * quia in æternum non commovebitur.

In memoria æterna erit justus : * ab auditione mala non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus : * non commovebitur, donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in seculum seculi : * cornu ejus exaltabitur in gloria.

Peccator videbit, et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : * desiderium peccatorum peribit.

Gloria Patri, etc.

Ant. Qui timet Dominum, in mandatis ejus cupit nimis.

Psaume 112.

Laudate, pueri, Dominum, * laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum, * ex hoc nunc, et usque in seculum.

A solis ortu usque ad occasum, * laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus, * et super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster, qui in altis habitat, * et humilia respicit in cœlo et in terra?

Suscitans a terra inopem, * et de stercore erigens pauperem;

Ut collocet eum cum principibus, * cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo, * matrem filiorum lætantem.

Gloria Patri, etc.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in secula.

Psaume 113.

In exitu Israel de Ægypto, * domus Jacob de populo barbaro,

Facta est Judæa sanctificatio ejus, * Israel potestas ejus.

Mare vidit et fugit, * Jordanis conversus est retrorsum,

Montes exultaverunt ut arietes, * et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quod fugisti, * et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsum?

Montes, exultastis sicut arietes, * et colles sicut agni ovium?

A facie Domini mota est terra, * a facie Dei Jacob;

Qui convertit petram in stagna aquarum, * et rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis, * sed nomini tuo da gloriam, super misericordia tua et veritate tua.

Nequando dicant gentes : * Ubi est Deus eorum?

Deus autem noster in cœlo, * omnia quæcumque voluit fecit.

Simulacra gentium, argentum et aurum, * opera manuum hominum.

Os habent, et non loquentur : * oculos habent, et non videbunt.

Aures habent, et non audient, * nares habent, et non odorabunt.

Manus habent, et non palpabunt; pedes habent, et non ambulabunt : * non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea, * et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israel speravit in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est.

Domus Aaron speravit in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est.

Qui timent Dominum, speraverunt in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostri, * et benedixit nobis.

Benedixit domui Israel, * benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum, * pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos, * super vos et super filios vestros.

Benedicti vos a Domino, * qui fecit cœlum et terram.

Cœlum cœli Domino, * terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine, * neque omnes qui descendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino : * ex hoc nunc et usque in seculum.

Gloria Patri, etc.

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino.

CAPITULE.

Benedictus Deus, et Pater Domini nostri Jesu-Christi; Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra. ℟. Deo gratias.

HYMNE.

Lucis Creator optime,
Lucem dierum proferens,
Primordiis lucis novæ
Mundi parans originem;

Qui mane junctum vesperi
Diem vocari præcipis,
Illabitur tetrum chaos;
Audi preces cum fletibus.

Ne mens gravata crimine,
Vitæ sit exsul munere,
Dum nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.

Cœleste pulset ostium;
Vitale tollat præmium :
Vitemus omne noxium ;
Purgemus omne pessimum.

Præsta, Pater piissime,
Patrique compar Unice,
Cum Spiritu Paraclito,
Regnans per omne seculum.
Amen.

℣. Dirigatur, Domine, oratio mea. ℟. Sicut incensum in conspectu tuo.

CANTIQUE DE LA SAINTE VIERGE.

Magnificat * anima mea Dominum.

Et exultavit spiritus meus * in Deo salutari meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : * ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est, * et sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus a progenie in progenies * timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo ; * dispersit superbos mente cordis sui.

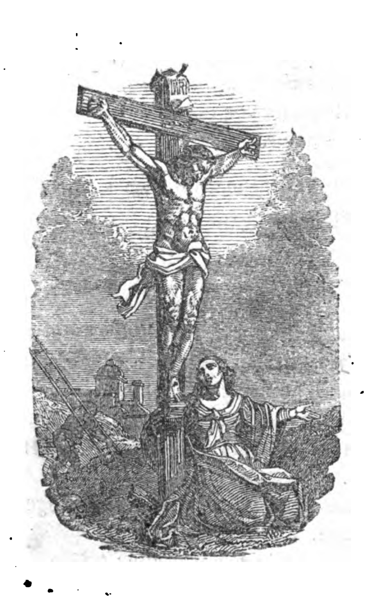
Deposuit potentes de sede, * et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis, * et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel puerum suum, * recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad patres nostros, * Abraham et semini ejus in secula.

Gloria Patri, etc.



PRIÈRE [1].

Me voici, ô bon et très-doux Jésus! prosterné à genoux devant votre présence, pour vous prier et vous conjurer, avec toute l'ardeur de mon âme, de daigner graver dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes égarements passés et le ferme propos de m'en corriger; pendant que je considère en moi-même, et que je contemple en esprit vos cinq plaies, avec une grande affection et une grande douleur, ayant devant les yeux ces paroles que prononçait déjà de vous, ô bon Jésus, le prophète David : *Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os.*

Réciter cinq *Pater* et cinq *Ave*, aux intentions du Souverain Pontife.

(1) *En récitant la prière ci-dessus devant un crucifix ou l'image d'un crucifix, après s'être confessé et avoir communié, on gagne une indulgence plénière, accordée par les papes Clément VIII, Benoît XIV et Léon XII.*

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE . . . . *page* v

INTRODUCTION. IX

DIVISION DE L'OUVRAGE XVII

PREMIÈRE PARTIE. — **L'Histoire.** 1

ORIGINE.	Chap. 1er.	Le Modèle.	5
LES DEUX ÉTENDARDS.	Chap. 2e.	Le Supplice	11
	— 3e.	L'Inconnu	21
	— 4e.	L'Étendard.	29
	— 5e.	L'Initiale.	37
LE COMBAT.	Chap. 6e.	Le Champ de bataille . .	45
	— 7e.	Le Soldat.	55
	— 8e.	Le Glaive	65
	— 9e.	L'Indicateur.	75
	— 10e.	Le Joug	83
	— 11e.	Le Mât.	93
	— 12e.	L'Ancre	103
LA VICTOIRE.	Chap. 13e.	La Gloire	111
	— 14e.	Le Trophée.	121

DEUXIÈME PARTIE. — **L'Economie.** 129

Le Cœur.
Chap. 1er. La Vie. 131
— 2e. Le Marteau. 139
— 3e. La Prière 147
— 4e. L'Amour. 155
— 5e. La Colombe 163
— 6e. L'Arbre de vie. 171
— 7e. La Source 179

L'Esprit.
Chap. 8e. L'Arbre de la science . . 187
— 9e. L'Etoile 197

La Route.
Chap. 10e. Le plus court chemin . . 205
— 11e. La Rose des vents. . . . 215

TROISIÈME PARTIE. — **Les Fruits.** 223

Fruits de Justice.
Chap. 1er. La Balance. 225

Fruits d'Amour.
Chap. 2e. Elle donne plus 235
— 3e. Elle multiplie 245

Fruits de Mort.
Chap. 4e. L'Arbre stérile 253

QUATRIÈME PARTIE. — **Le Triomphe.** 261

Sur la Terre et dans les Cieux
Chap. 1er. Le Sceptre. 263
— 2e. L'Alpha et l'Oméga. . . 271

CONCLUSION. — Le Nombre mystique 279

Prières pendant la Messe. 289

Vêpres du dimanche 297

Prière 305

FIN DE LA TABLE.

Lyon. — Impr. de Félix Girard, grande rue la Guillotière, 243.

N 8053 .B69
Boiteux
Les symboles de la Croix